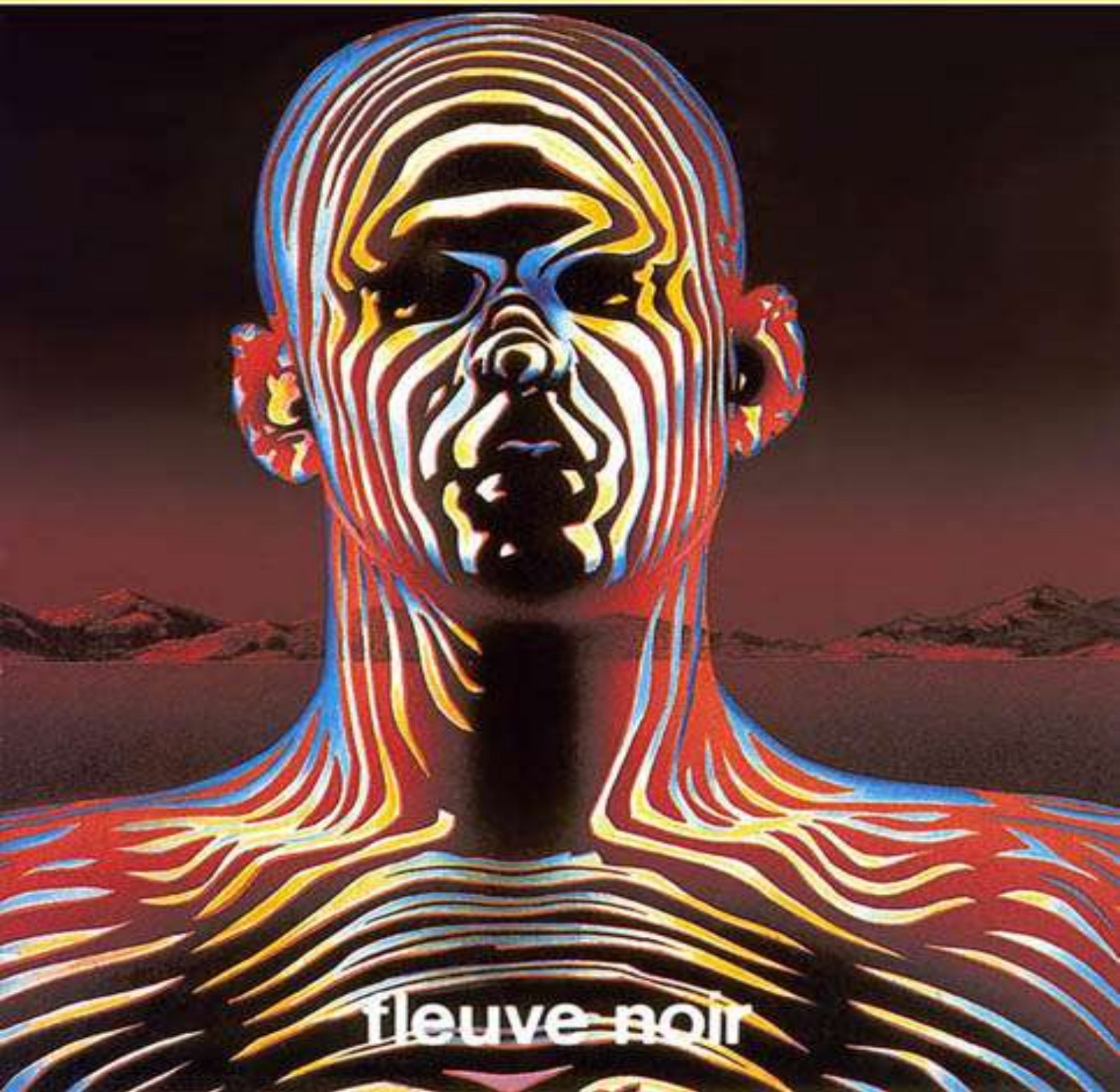


ANTICIPATION

SERGE BRUSSOLO

LES SEMEURS D'ABÎMES



fleuve noir

SERGE BRUSSOLO

LES SEMEURS D'ABÎMES

COLLECTION « ANTICIPATION »



ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VI^e

1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.
ISBN 2-265-02369-8

CHAPITRE PREMIER

Le train spécial l'avait abandonné sur le quai de la gare. À présent le « convoi exceptionnel » s'éloignait, éructant des bouffées de fumée grasse. David sourit tristement et regarda disparaître l'antique locomotive mangée de rouille qui traînait péniblement dans le sillage des voies un wagon de bois aux planches disjointes. Un vent humide ébouriffa ses cheveux blond très clair qui le faisaient prendre, parfois, pour un albinos.

Il frissonna. Malgré sa forte stature il avait un visage lisse, un peu enfantin. Un visage d'éphèbe, qu'il détestait depuis toujours et qu'il avait maintes fois tenté d'enlaidir durant son adolescence par l'adjonction de moustaches ou d'attributs pileux divers. Maintenant qu'il avait trente ans et que ses premières rides apparaissaient, il avait renoncé, abandonnant aux soins des ans la charge de le défigurer. De grosses lunettes de fer à verres ronds trônaient sur son nez retroussé, accentuant davantage son aspect juvénile d'éternel étudiant. Il soupira, tira la fermeture du blouson de cuir jusqu'à son menton et s'assit sur sa valise. La gare se réduisait aux contours fragiles d'un hangar troué de fenêtres et coiffé d'un toit en tôle ondulée que l'oxydation avait transformé en une dentelle pourpre émiettée par des rafales. Autour c'était la plaine, vague, estompée sous des nappes de brouillard ou de gaz stagnants d'origine méphitique. Plus loin on distinguait une chaîne de montagnes crénelées de blanc, et les formes compliquées d'une vaste architecture métallique. Un pont aux ramifications étranges, comme la branche d'un arbre de fer se divisant et se subdivisant à l'infini.

David se passa la main sur le visage. Il était fatigué. Il voyageait depuis quatre semaines, sautant d'avion en car, de car en train. Achétant des billets dans des gares fantômes aux employées somnambuliques, attendant des charters qui ne

partaient jamais, des taxis inexistants. Très vite il avait dû renoncer à exhiber son ordre de mission de l'université fanghienne pour payer ses tickets, comme n'importe quel voyageur. Ici le cachet du ministère de la Recherche semblait aussi incompréhensible aux fonctionnaires chargés des contrôles qu'un hiéroglyphe égyptien. Il entreprit de nettoyer ses « lunettes de hibou ». Lorsqu'il releva la tête, trois nains l'observaient avec méfiance. Ils étaient couverts de poils et déployaient une grande énergie pour hérissier leurs barbes et leurs cheveux selon la technique classique des animaux qui – dans l'espoir d'intimider leur adversaire – s'évertuent à paraître plus gros. David ne bougea pas ; tous présentaient des caractères évidents d'hermaphroditisme (pénis surplombé de mamelles typiquement féminines) et grognaient d'une voix incroyablement sourde. Barbes, poils et cheveux atteignaient une longueur remarquable et leurs muscles horripilateurs enfouis sous l'épiderme parvenaient à les dresser à angle droit... David diagnostiqua un dérèglement hormonal, dont une sécrétion excessive de testostérone. Comme il faisait mine de se lever, les trois gnomes disparurent dans une crevasse du sol pour ne plus réapparaître. Un bruit de moteur perça le brouillard et un véhicule d'aspect militaire piqua vers la gare. David leva le bras pour signaler sa présence, réalisa le côté ridicule d'un tel geste et enfouit la main dans sa poche. La camionnette s'approchait, insecte pansu et blindé monté sur chenilles. Au fur et à mesure que la distance s'amenuisait, l'aspect délabré du véhicule devenait plus évident. David nota les hublots énucléés, le fuselage cabossé, les grossières retouches de peinture antirouille. Le camion s'arrêta. La portière centrale coulissa, laissant le passage à un officier d'une cinquantaine d'années, squelettique et chauve. Il avait logé son casque dans le creux de son coude et considérait David avec un air de profond ennui.

— Capitaine Cazhel, grogna-t-il, responsable de la réserve territoriale. Vous êtes David Sarella, l'assistant-zoologue ?

Il fouilla dans la poche de son treillis et en tira une boîte de friandises d'où montait un curieux bourdonnement. David l'y vit pêcher un insecte noir aux pattes frémissantes, et l'enfourer dans

sa bouche. Il perçut nettement le craquement de la carapace de chitine sous la pression des molaires et ne put retenir un frisson. Il n'avait jamais pu s'habituer à cette pratique, pourtant, depuis que les diptères des marais fanghiens avaient été reconnus source de longévité par la faculté de médecine (à la condition expresse *qu'on les consommât vivants !*) tous les colons de la galaxie bêta s'adonnaient à cette gourmandise coûteuse. De nombreuses revues scientifiques polémiquaient afin de déterminer s'il était plus bénéfique pour l'organisme de croquer les insectes – comme venait de le faire le policier – ou de les sucer jusqu'à ce que leur carapace soit totalement fondue... David se raidit ; les yeux bleu délavé de Cazhel s'accrochaient aux siens, inquisiteurs. Il ne broncha pas ; il connaissait le dossier du capitaine. Deux ans plus tôt, une secte d'illuminés avait ravagé la capitale, s'attaquant principalement aux artistes, aux vedettes du grand ou du petit écran. Ils s'étaient illustrés en crevant les yeux des peintres, en vitriolant les speakerines, en broyant les mains des pianistes¹. Cazhel leur avait donné la chasse, trop lentement au goût du show-bizness. Sa manière de mener l'enquête lui avait valu cette affectation dérisoire, aux confins d'un territoire au nom imprononçable : Shaka-Kandarec. Cazhel battit des paupières. L'empoignade visuelle prit fin. David pêcha sa valise, la hissa à l'intérieur du véhicule.

— J'ai reçu une visite, lâcha-t-il pour rompre le silence, des nains...

— Les velus ! s'esclaffa le policier en s'installant derrière le volant, aucun intérêt, des mutants mineurs en voie de disparition. Prenez plutôt un bonbon...

Il posa le paquet bourdonnant sur le tableau de bord. David feignit de ne pas avoir entendu. Le véhicule empestait l'huile chaude et la sueur. Deux tôles disjointes vibraient sur une note suraiguë.

— Ainsi, c'est vous, Sarella, observa pensivement Cazhel. Vous êtes zoologue ? Vous semblez bien jeune, non ?

¹ Voir *Le Puzzle de chair*, Éditions Fleuve Noir. Collection Anticipation.

— Assistant-zoologue, corrigea David, ça veut dire que ma thèse s'enlise, parce que mon sujet ne convient pas aux autorités universitaires. Je ne suis plus jeune : j'ai trente ans, c'est le mauvais côté de la pente. Et vous savez aussi bien que moi qu'on m'a viré de ma précédente affectation. Ne jouez pas l'idiot...

L'officier émit un ricanement.

— C'est vrai, je sais ça. Vous avez remis un dossier incriminant une grande industrie. Un fabricant de pesticides, si je ne me trompe ?

David bâilla ostensiblement.

— Les produits intoxiquaient une peuplade humanoïde, provoquant une hypersécrétion d'oxytocine, une hormone qui déclenche les douleurs de l'accouchement, les femelles passaient leur vie allongées sur le dos, jambes levées, à attendre une impossible délivrance, 24 heures sur 24 ! Une vraie fête !

— Et pour vous récompenser... ?

— On m'a *promu* dans ce nouveau poste. Cela vous surprend ?

— Aucunement, je sais qu'un œil sévère mais juste nous suit à tout instant, évaluant nos mérites... et nos fautes. Tant pis si parfois ils se confondent.

Le moteur toussa, chassant un double nuage de suie par ses événements. La camionnette reprit sa course. David s'absorba dans la contemplation du paysage.

— Ces constructions métalliques, au loin, interrogea-t-il les sourcils froncés, c'est quoi ?

— La terre des ponts, vous n'en avez pas entendu parler ? Affreux ! Je souhaite que nous n'ayons jamais à y mettre les pieds !

Un panneau rouillé apparut, surmonté d'un couple de busards déplumés.

« Réserve zoologique de Shaka-Kandarec »

Mise en observation des spécimens d'outre-espace.

L'établissement n'est pas ouvert au public.

— Vous savez ce que vous aurez à faire ? lança l'officier d'un ton désagréablement narquois.

— Oui : examiner les animaux non répertoriés, décider s'ils entrent ou non dans les cadres des bêtes « *susceptibles de vivre dans le contexte d'un zoo, et de s'offrir à la curiosité du public sans désagrément pour ce dernier* », c'est la phraséologie en vigueur, non ?

Cazhel émit un gloussement sinistre. David comprit qu'il risquait fort d'aller de mauvaise surprise en mauvaise surprise.

— On sera trois là-haut, grogna l'officier. Il y a aussi Barney, un petit vieux à tête de cocker. Un mouchard probablement. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'il faisait exactement. Restez sur vos gardes.

David hochla la tête sans se compromettre. Il songea qu'il n'avait pas fait l'amour depuis un mois. La veille de son départ, il avait chevauché une nuit durant – et avec l'énergie du désespoir – une jeune étudiante qu'il pensait éprise de lui, pour découvrir à l'aube qu'elle se souciait aussi peu de David Sarella que de sa première culotte. Cette aventure lui avait laissé un arrière-goût d'amertume.

— Pas de village ? s'enquit-il sans tourner la tête.

— Pas de village. Et pas de femmes, si c'est ce à quoi vous pensez ! Au début on nous envoyait une putain tous les trois mois, avec le courrier. Maintenant c'est fini. Je crois qu'elles ne veulent plus venir, le coin leur fait peur, les femmes sont toujours difficiles !

D'autres panneaux défilèrent, plantés dans une croûte de vase séchée où moutonnait un lichen élastique du plus répugnant effet. Le camion filait sans à-coups, compteur bloqué à cent dix kilomètre/heure.

— D'ici à trente minutes on est à la maison, observa Cazhel. Le seul moyen d'échapper à la dépression nerveuse, c'est de se mettre au travail tout de suite, sans attendre. Vous verrez les cages... ou plutôt *vous les sentirez*, elles puent affreusement.

— Vous avez tout le matériel nécessaire pour les tests !

— Les tests ?

— Mais oui ! Les tests d'agressivité, de sociabilité. S'il faut que je décide du caractère domestique de ces animaux...

— Les tests ! Ah, oui, les tests ! s'esclaffa Cazhel. Oh ! vous aurez plus de matériel que vous n'en pourrez utiliser !

Et il éclata une nouvelle fois d'un curieux rire sournois. David se sentit brusquement mal à l'aise. Ils atteignirent enfin les premiers contreforts de la montagne. Une véritable muraille de barbelés barrait le paysage, derrière ce treillis hérissé de piquants, s'alignait une rangée d'inquiétantes pancartes flanquées d'une tête de mort. Un nouveau panneau surmonté d'un gyrophare attirait l'attention par son mitrillage lumineux à 360 degrés.

« Attention ! lut David. Vous vous trouvez en présence d'une ceinture de mines destinée à empêcher toute éventuelle fuite d'animal sauvage. Cette précaution n'est pas une brimade et ne vise qu'à sauvegarder *votre* sécurité. Ce territoire ne peut être traversé qu'en compagnie d'un gardien assermenté. »

Cazhel leva le pied et l'autochenille ralentit considérablement.

— À partir d'ici je lâche le volant, expliqua-t-il, l'ordinateur de contrôle prend le relais, il a en mémoire la grille du parcours piégé.

— Vous ne le connaissez pas par cœur ?

— Vous rigolez ? Ce sont des mines fouisseuses, conçues pour se déplacer constamment. On les appelle les « taupes de feu ». Résultat : elles changent tout le temps de place selon un paramètre variable dont la clef ne nous est pas communiquée...

— Charmant !

— Nous n'allons pas dans une nurserie ! Il y a là-haut des animaux dangereux. Et même sacrément dangereux !

Ils sortirent du champ pour aboutir au bas d'un rempart de béton délavé par les pluies. Une grille coulissa, démasquant une triste cour de caserne aux bâtiments préfabriqués. Des caisses marquées au pochoir pourrissaient dans un coin. Le policier freina.

— De toute façon, il n'y a qu'une baraque habitable, celle du milieu, avec le toit rouge, les autres prennent l'eau et se

changent en baignoire à la première averse. La ménagerie est dans le fond, si vous voulez y faire un saut, histoire de vous familiariser... Je porte votre bagage dans votre chambre, et je fais du café. Ça va, du café ? Ou vous préférez du thé ?

— Du café, soupira David qui s'extrayait du véhicule, ça sera très bien, et ne vous donnez pas de mal pour crocheter la serrure de ma valise, voilà la clef... D'ailleurs elle est vide, ou presque : il n'y a que ma thèse... Ce qui revient au même !

Cazhel hennit de joie. Une minute après il avait disparu à l'intérieur de la bicoque dont le toit semblait aussi rutilant que rapiécé.

David traversa la cour au pavé inégal. Des grilles défendaient l'accès d'une sorte de labyrinthe aux travées encadrées de barreaux. Des animaux plus ou moins étranges s'agitaient dans leur prison, arpentant le béton souillé des blocs ou secouant les barreaux qui limitaient leur univers à la portion congrue. Un épouvantable remugle planait sur ce zoo miniature, une puanteur fétide où se mêlaient les exhalaisons du suint, de l'urine, et des excréments fermentés. David s'immobilisa, le cœur au bord des lèvres. Jamais – dans aucune des ménageries qu'il lui avait été donné de visiter – il n'avait eu à subir pareille agression olfactive. Il eut la certitude qu'il allait vomir et saliva d'abondance pour lutter contre la nausée. Il fit encore quelques pas, crut qu'il ne pourrait pas s'avancer au-delà d'une dizaine de mètres, et se résigna à plaquer un mouchoir sur le bas de son visage. Il songea que Cazhel devait l'observer à la jumelle en se tordant de rire. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait des cages, les miasmes pénétraient la pauvre défense du carré d'étoffe, agressant ses fosses nasales et son palais. À présent, il avait sur la langue un goût ignoble de chair pourrie. Les bêtes ne lui prêtaient aucune attention. Il remarqua une sorte de lémure écarlate, un félin pourvu d'une curieuse corne frontale, un singe albinos aux ailes de chauve-souris. Un peu plus loin, un pachyderme bleu vaguement éléphantique barrissait à intervalles réguliers.

David claqua des doigts, émit une série de sifflements stridents sans éveiller le moindre intérêt chez les pensionnaires. Ils paraissaient totalement imperméables aux agressions

extérieures, enfermés dans les limites d'une gesticulation mécanique sans cesse recommencée...

Trop mécanique, peut-être...

Il ramassa une badine qui traînait sur le sol, s'approcha du singe aux grandes ailes de cuir, et lui cingla la face sans provoquer la plus petite réaction de douleur ou de colère.

Il jura et fut soudain pris d'un doute... Après avoir passé le bras au travers des barreaux, il attira à lui au moyen du bâton l'un des excréments jonchant la litière. La surprise lui bloqua la respiration lorsque sa main se referma sur *un étron de caoutchouc peint !*

— Hé oui ! fit une voix dans son dos. Vous venez de tout comprendre...

David pivota. Un petit homme lui faisait face, vêtu d'un ridicule anorak rose, le crâne enfoui dans un bonnet à pompon aux allures de chaussette distendue. Son visage ridé, sillonné de réseaux de craquelures, s'organisait autour de deux yeux humides et battus qu'on eût dits prélevés sur un cocker neurasthénique.

— Je suis Barney, toussota-t-il, votre second collaborateur. Je crois qu'il est inutile de s'attarder ici, vous avez parfaitement saisi le subterfuge : ce sont des robots. Des robots très primaires au demeurant, dont la seule fonction est de servir d'alibi au système de sécurité. La puanteur est artificielle, des aérosols la distillent dès qu'un intrus s'approche des cages. Ces pensionnaires n'ont pas réellement besoin de vos services. Ils éloignent les curieux, les journalistes, les officiels, les petits notables trop empressés, ou plus simplement les gens qui nous ravitaillent chaque semaine par avion ou hélicoptère...

— Okay ! Je suppose qu'il y a une astuce. Les VRAIS spécimens sont cachés, c'est ça ? Pour une raison qui m'échappe leur existence doit demeurer « top secret », et vous représentez probablement le ministère de la Défense ou je ne sais quelle autorité fantôme, non ?

Barney eut un rire gêné.

— Allons, allons ! Je ne vous ai rien dit de semblable. Ne vous fourrez pas ce genre d'idées ridicules dans la tête. J'ai vu votre dossier, vous semblez très capable.

— Ce n'est sûrement pas l'avis de mes supérieurs !

— Détrompez-vous ! Je suis persuadé qu'ils vous trouvent au contraire très qualifié... *Trop qualifié !*

Il fit une pause, referma la grille d'accès, avant d'ajouter :

— Maintenant que la séance de bizutage est terminée, allons boire le café de Cazhel. Il est ignoble, mais chaud. Après je vous emmènerai sur le lieu de votre travail...

Le policier les attendait, le visage impassible. Contrairement à ce que redoutait David, ils ne se moquèrent de lui ni l'un ni l'autre. Il constata rapidement du reste qu'une grande froideur régissait les rapports du capitaine et du bizarre petit bonhomme en anorak rose. Ils burent en silence, debout autour d'une table à la toile cirée gluante, et ressortirent. Là, ils piquèrent sur la montagne et s'engagèrent dans les lacets d'un chemin caillouteux terriblement raide. Le roc nu avait une couleur violette et certaines roches se desquamaient à la manière du mica. Ils quittèrent enfin le flanc du coteau pour plonger dans une sorte de gorge où bruissait un torrent. Des baraques s'adossaient aux parois, faisant corps avec la muraille naturelle. L'aspect général évoquait un camp de chercheurs d'or, une de ces villes-fantômes élevée le temps d'épuiser un filon. Des barbelés l'entouraient. David nota que Cazhel avait imperceptiblement libéré le rabat de son holster.

— Nous allons gagner l'observatoire, murmura Barney, à partir de maintenant faites très attention, il peut y aller de votre vie. Vous voyez ça ?

David suivit la direction du doigt tendu et aperçut une empreinte noirâtre maculant la pierre. C'était le décalque d'une main trempée dans la peinture. La tache, encore humide, semblait récente.

— Ne vous frottez jamais à cette cochonnerie, grogna Cazhel, c'est la mort...

— On dirait du goudron, ou de l'encre, observa le jeune homme.

— C'est de l'encre, balbutia l'officier, et probablement le plus affreux des poisons naturels !

Barney haussa les épaules.

— Vous dites n'importe quoi, Cazhel ! Reprenez-vous ! C'est un mucus, bien sûr, quelque chose qui ressemble aux projections des poulpes... ou des calmars. N'effrayez pas notre jeune ami. *Pas si tôt...*

David sentit sa respiration s'accélérer. Le policier était blême, Barney – malgré son calme apparent – jetait de fréquents coups d'œil aux alentours.

— Ne traînons pas, lança-t-il enfin, il faut monter sur cette passerelle...

Ils grimpèrent les uns après les autres pour aboutir à une sorte de casemate métallique fendue de meurtrières et scellée dans la roche. De là on dominait toute l'étendue de la gorge.

— Prenez les jumelles et observez les rues de la ville. David riva ses yeux aux oculaires caoutchoutés, se pencha. Tout de suite il aperçut les taches... noires, mais aussi jaunes, brunes, rouges, blanches... Des traces de mains et de pieds humains. Des traces comme en auraient laissé des hommes nus englués de peinture qui se seraient promenés, assis, auraient saisi des objets : seaux, bidons, poussé des portes ou des volets, décalquant chaque fois la même empreinte poisseuse. La seconde chose qui capta son attention fut le nombre incroyable de trous constellant les édifices. Partout les parois de planches ou de bois présentaient des découpes extrêmement précises, comme effectuées à la scie sauteuse par un modéliste consciencieux. *Et ces trous avaient les contours exacts d'une main d'homme...* On avait « ajouré » toutes les portes, ainsi qu'un grand nombre d'ustensiles courants. Les escaliers avaient subi le même sort, et à certains endroits les marches n'offraient plus qu'une dentelle de métal impropre à la circulation.

— Inutile de vous dire qu'aucune de ces maisons ne dispose d'un plancher intact, marmonna Barney, ils ont tous disparu, trou après trou...

David ramena le champ des lentilles au niveau du sol. La chaussée n'était qu'une longue suite de cratères et de cavités, comme si elle avait eu à souffrir des jours durant l'impact d'une mitraille incessante tirée du haut des nuages.

— Vos conclusions ? haleta le petit homme en anorak.

— Le mucus semble posséder un redoutable pouvoir corrosif capable d'attaquer n'importe quel support : bois, brique, mais aussi pierre ou métal. C'est ça ? Aucune surface ne peut rester imperméable à ses assauts, pas plus les plastiques que les caoutchoucs, on dirait...

Cazhel grogna sourdement.

— Mais dites-moi, reprit David, vos... « animaux » me paraissent diablement humanoïdes. Ces mains, ces empreintes palmaires, elles ne diffèrent pas des nôtres quant à la forme.

— Regardez vers l'éolienne, laissa tomber Barney, vous aurez peut-être la chance d'en voir un ou deux, quoiqu'ils ne sortent guère durant la journée...

David reprit les jumelles. Le choc de la surprise lui arracha un gémissement. Au pied de la tour délabrée se tenait un homme jeune et nu, à la longue chevelure noire. Quoique squelettique, son corps paraissait sain et vigoureux, exempt d'ulcérations et de parasites. Mais le plus stupéfiant tenait à la couleur de sa peau, ou plutôt : *aux couleurs* de sa peau... Si le visage était blanc, le torse – lui – avait été modelé dans une chair rouge, typiquement indienne. Les mains, petites et d'un jaune doré, trahissaient un net caractère asiatique ; quant aux jambes d'un noir d'ébène mettant en relief des muscles nerveux, elles étaient indéniablement de race noire... !

David battit en retraite, le souffle coupé.

— Ça fait drôle la première fois, hein ? ricana Cazhel en tirant un insecte de sa boîte à friandises. Au début on les appelait « les arlequins » ou les « damiers ». Barney avait trouvé le terme de « Patchwork-people » qui est assez évocateur je dois l'avouer. Maintenant on dit simplement « les autres »...

— Qu'est-ce que c'est ? bégaya le jeune homme. Une blague ?

— Non, lâcha Barney, des survivants. Les survivants d'un travail de recherches qui a mal tourné. Vous avez entendu parler d'un scientifique du nom d'Hiro-Ito Homakaïdo ? Non ? C'était un mystique du siècle dernier, féroce et doué et obsédé par l'idée d'une fraternisation universelle réconciliant l'homme avec l'homme, puis l'homme avec l'univers²... Pour cela il lui fallait

² Voir *Le Carnaval de fer*. Éd. Denoël ; collec. Présence du futur.

faire sauter les obstacles entre les peuples, les races, gommer les différences, réconcilier les Blancs, les Noirs, les Jaunes, les Rouges, par le biais d'une synthèse... d'une mutation.

— Vous voulez dire que...

— Tout juste. Il a créé les « arlequins », le Patchwork-people ! Et cela a donné ce multi-métissage où les caractères raciaux restent autonomes tout en se mêlant d'une certaine façon. Chaque mutant est devenu comme un résumé de toutes les autres races ! Assez fou, n'est-ce pas ? Beaucoup sont morts : tumeurs de l'épiderme, mélanomes, etc. Les survivants ont poursuivi leur mutation bien au-delà de ce qui était prévu... Regardez sa peau, ou plutôt SES peaux, vous ne remarquez rien ?

David fit rouler la molette de grossissement.

— Si, une fine sueur. Tout son corps brille.

— Ce n'est pas de la sueur, c'est le mucus... *L'encre*... Durant près d'un siècle on les a persécutés, comme des monstres, des blasphèmes vivants, alors leur organisme s'est mis à sécréter cette arme un peu étrange, mais qu'on retrouve souvent dans le règne animal : les encres obscurcissantes, ou aveuglantes (comme chez les poissons des grandes profondeurs), les projections urticantes, les venins... Chez eux tout s'est confondu... Les chromatophores, les cellules porteuses de pigment, se sont doublées de vésicules urticantes. Ainsi quiconque portait la main sur eux éprouvait aussitôt de cuisantes brûlures (n'est-ce pas ce que fait l'humble crapaud ?). Mais les agressions ne se sont pas arrêtées pour autant, alors la mutation a poussé encore plus loin son alchimie. Loi d'adaptation oblige ! Ce qui aurait réclamé mille ans à une espèce ordinaire, ils l'ont réalisé en dix fois moins de temps. D'urticant, le mucus est devenu poison, puis acide, VITRIOL NATUREL, comme en produisent les feuilles du mancenillier ! Et voilà... Ceux-ci sont les derniers survivants, les ultimes descendants des premiers cobayes d'Homakaïdo, de cette lignée qui – dans l'esprit de leur créateur – devait rendre caduques toutes les vieilles menées racistes ! Aujourd'hui s'approcher d'eux c'est tenter le diable. L'encre se déposera sur votre peau. *Indélébile*, grasse, résistant à tous les solvants. D'abord vous ne

sentirez rien, tant qu'elle est humide on ne sent jamais rien, ce qui est affreusement trompeur. Puis elle sèche. Une mutation moléculaire s'organise, et c'est de cette tache que va partir tout le processus de corrosion. Une irritation qui deviendra vite ulcération, puis crevasse, cratère. *Vous perçant bientôt de part en part aussi efficacement qu'une décharge de shot-gun !*

David peina pour avaler sa salive. Il devina qu'il était horriblement pâle.

— Pourquoi sont-ils ici ?

Barney sourit.

— Ils sont placés sous la protection du secrétariat des Beaux-Arts qui les assimile à des chefs-d'œuvre en péril. De même le ministère de la Recherche les a classés sous la rubrique « espèce voie de disparition », et se fait par là même un devoir de les protéger... Mais il y a fort à parier que tout cela ronronne depuis longtemps dans la mémoire d'un ordinateur secondaire chargé du virement automatique des crédits, et que PERSONNE au gouvernement – ou ailleurs – ne se souvient plus de leur existence.

— Est-ce qu'ils sont agressifs ? demanda David sur un ton qu'il espérait naturel.

— Pas du tout. On les dirait même assez lymphatiques. Ils ne cherchent pas à communiquer avec nous. Ils cultivent un peu le sol, nous leur fournissons un complément de nourriture, protéines en poudre, etc... Venez maintenant, il est temps de rentrer, c'est assez pour un premier contact.

Ils abandonnèrent la guérite de fer et prirent le chemin du casernement. À la tension nerveuse avait succédé un morne abattement. Sitôt arrivé, David argua de la fatigue du voyage pour se retirer dans sa chambre. Barney l'y mena sans commentaire. Le jeune homme prit donc possession d'une cellule aux cloisons minces comme du carton et couvertes d'un essaim de graffiti obscènes. Le lit était bancal et le matelas parsemé de noyaux de laine agglomérés par l'humidité. David se dévêtit, se glissa nu entre les draps glacés. Il avait la tête en feu, et un début de migraine. L'image de l'homme-patchwork dansait sous ses paupières. Il dormit d'un sommeil agité et se réveilla deux fois, couvert de sueur malgré le froid ambiant.

À huit heures, Cazhel vint cogner à sa porte, puis entra, un quart de café fumant à la main. Il était vêtu comme un militaire à l'aube des grandes manœuvres : battle-dress, casque, rangers.

— J'ai la même panoplie pour vous, grogna-t-il en surprenant le regard de David, et ne dormez pas à poil, vous allez attraper la mort ! Dépêchez-vous, le travail attend...

Le jeune homme avala le contenu de la tasse en grimaçant. De toute manière, il n'avait jamais aimé le café. Il chercha son slip.

— Où va-t-on ?

— Jouer les *seringueros*.

— Quoi ?

— Les *seringueros*, les récolteurs de latex si vous préférez. Barney ne vous a rien dit ?

David haussa les épaules, enfila un à un les vêtements militaires à la toile désagréablement rêche.

— J'ai lu dans votre dossier que vous étiez un bon tireur, soliloqua le policier, c'est mieux. Votre prédécesseur n'avait pas beaucoup de talent pour la chose.

— Sur quoi, ou sur QUI, allons-nous tirer ? coupa le garçon d'un ton sec.

Cazhel ricana.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux ! Je ne vous ferai pas complice d'un génocide. Personne ne va mourir... D'ailleurs, *à part nous*, personne ne sera en danger !

Ils sortirent de la baraque, remorquant chacun un étrange fusil et une musette gonflée par tout un matériel de prélèvement.

— Il faut tester le taux d'acidité de nos protégés, expliqua l'officier, régulièrement, pour déterminer s'il est en constante augmentation. Ce qui semble être le cas jusqu'ici. Je vous donnerai tous les dossiers en rentrant, il y a une paperasse effroyable à remplir, des dizaines d'analyses à effectuer, et qui ne serviront jamais à rien... Ce sera votre boulot.

— Où est Barney ?

— Barney fait toujours bande à part, hier il vous accueillait, c'était exceptionnel, à présent que vous êtes au courant il ne

vous adressera la parole qu'une ou deux fois par semaine. Un curieux type. Il a son labo personnel dans l'un des bâtiments désaffectés, un labo bouclé au verrou. Jamais pu savoir ce qu'il y trafiquait ! Tous les quinze jours il prend l'avion du courrier, habillé comme un milord, une serviette en cuir blindé sous le bras. Mais vous verrez ça par vous-même... Ceci dit, le côté lymphatique des arlequins, ne vous y fiez pas trop ! Le flic dont j'ai pris la relève a fini avec un trou gros comme mon poing dans le poumon. L'assistant zoologue que vous remplacez est mort devant moi : une fille patchwork lui avait posé la main sur le ventre. Comme cet idiot se baladait constamment torse nu – pour « bronzer » – ça lui a fait un beau tatouage bien net. Carrément indélébile ! Et vingt-quatre heures après...

Il s'interrompt, cracha en maugréant.

— N'en parlons plus, ça me déprime. Racontez-moi des histoires, vous venez de la ville, non ? Parlez-moi de la mode et des femmes. Qu'est-ce qu'elles ont encore inventé pour monter leur derrière ces temps-ci ? Des jupes qui se relèvent toutes seules ?

— Vous déraillez, mon vieux, je n'ai pas mis les pieds dans une ville depuis quatre ans ! J'erre d'affectation minable en poste débile, dans des patelins de province où l'on ne parle plus que des langues dialectales !

— Arrêtez ! N'en rajoutez pas ! Mais vous vous en apercevrez : ici c'est dur. Pas de femmes ! Rien que les petites patchworks qui sont du reste très, très comestibles... *pour qui peut les approcher !* Il paraît que les rapports sexuels avec ces mutants atteignent une intensité exceptionnelle, et que jadis, des hommes, des femmes, acceptaient la perspective d'une mort horrible pour connaître ne serait-ce qu'une fois l'extase ! On les retrouvait au matin, nus, teints des pieds à la tête au milieu de leurs draps tachés d'encre... Vous y croyez ?

David préféra ne pas s'engager sur ce terrain ; d'ailleurs ils arrivaient à hauteur de la guérite métallique. Cazhel reprit son air soucieux et lui montra comment charger le fusil avec les seringues à prélèvements.

— Vous visez votre bonhomme, vous tirez. N'ayez pas de scrupules, ils s'en foutent. Un piston automatique pompe le

mucus. Puis l'hélice qui est repliée sur les parois du tube se déploie, et l'éprouvette revient ici, comme un minuscule hélicoptère. Attention ! Ne la touchez qu'à l'aide des pinces. Il suffit alors de lire les indications colorées des réactifs avant de la balancer à l'écart...

Le jeune homme acquiesça, prit appui dans la découpe de la meurtrière. Une fillette apparut sur la lentille du viseur, très belle, affichant un petit mufle boudeur et de lourds seins de femme. Sa peau, rayée de bandes transversales – blanches et noires – sur le dos, était d'un beau rouge cuivre sur le ventre. Le visage s'offrait, jaune, luisant. David serra les dents, visa le gras d'une fesse, enfonça la détente. Le projectile se ficha dans le muscle sans provoquer de réaction notoire chez le sujet. Les sécrétions corrosives avaient probablement fini par détruire les terminaisons nerveuses superficielles. Il se promit d'y réfléchir. Une minute plus tard, le prélèvement vint sagement prendre sa place dans le coffret récepteur ouvert sur une pierre plate. Cazhel nota les résultats sur un calepin, jeta le tube au loin. Après quoi il partit à la recherche d'une meilleure position de tir, et se lança en jurant à l'assaut d'un tertre caillouteux. David ne bougea pas. Dans le cercle de la lunette grossissante il venait d'isoler Barney. Le petit homme progressait entre les rocs, en contrebas, un fusil analogue au leur sous le bras. Son visage exprimait une profonde et douloureuse concentration... Il s'arrêta soudain, posa un genou en terre, et chargea son arme pneumatique avec un projectile qui ne ressemblait en rien à la seringue réglementaire. David saisit les jumelles. La cible était de toute évidence la fillette qui s'obstinait à rester immobile au milieu de la rue, dessinant machinalement dans le sable, du bout de son pied nu, et imprégnant les grains de silice d'un beau pigment écarlate... Il la vit sursauter sous le choc, grimacer, puis elle retomba dans son apathie tandis que *quelque chose grossissait entre ses omoplates*. La sueur embuait les oculaires, David dut s'essuyer les sourcils. Là-bas, l'objet rivé à la chair de la gamine avait atteint la taille d'une balle de ping-pong. Il se détacha soudain et roula dans le sable en frémissant. *C'était vivant !* David en aurait donné sa tête à couper. Vivant et gorgé de mucus. *Une sangsue !* Une énorme sangsue d'une taille et

d'une race inconnues sur Fanghs ! L'excitation lui allumait des étincelles dans les cuisses. Un quart d'heure passa, la fillette finit par s'éloigner, laissant la place à Barney qui courut récupérer la bestiole à l'aide d'une pince à prélèvement. Ainsi engagé à l'intérieur de l'ancien village de mineurs, il était incroyablement vulnérable. Avec une vélocité que ne laissait pas soupçonner son âge, il ramassa son butin et se replia dans les roches. David se mordit les lèvres avec perplexité. Des sangsues ? Pourquoi ? L'acide les dévorait comme le reste, alors ? Il haussa les épaules et glissa une nouvelle seringue dans la chambre de tir de la carabine pneumatique. Vers midi, Cazhel donna l'ordre du repli. À la caserne, ils mangèrent une cuisine médiocre principalement composée de conserves. L'estomac à l'envers, David s'installa dans le bureau du service zoologique et entama un lent dépouillement des dossiers. Tous les tests concordaient : l'acide naturel synthétisé par le Patchwork-people perforait les matières les plus dures et les plus imperméables au bout de vingt à vingt-quatre heures. La dessiccation intervenait, elle, assez rapidement (trente minutes au maximum dans le cas d'un dépôt abondant, pour devenir quasi instantanée dès qu'il s'agissait d'un effleurement). La profondeur de l'ulcération dépendait évidemment du volume de la projection et de la résistance des matériaux attaqués. Le prédécesseur de David avait établi une table de comparaisons de toute beauté. On y lisait qu'une empreinte de pas moyenne fournissait assez de substance corrosive pour traverser cinquante centimètres d'acier industriel ST 52. Le jeune homme sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. À la fois fasciné et dégoûté, bouillant d'excitation et totalement déprimé, il se réfugia dans la cuisine. Cazhel s'y tenait assis à califourchon sur une chaise, un verre de mauvais alcool à la main, il regardait par la fenêtre. Une pluie maussade brouillait le paysage.

— Tiens, murmura-t-il comme pour lui-même, l'hélico du courrier... Vous en attendez, vous, du courrier ?

David secoua négativement la tête. Dans la cour, le souffle du gros appareil militaire chassait les détritits. Des hommes en treillis sortirent le plan de levage et entreprirent de décharger les caisses, visiblement peu désireux de s'attarder.

— Au début on se parlait, soliloqua Cazhel, maintenant je les regarde à travers la vitre, mais ça me déprime autant... Tenez ! Qu'est-ce que je vous disais !

Il pointait le doigt sur le carreau crasseux. David plissa les paupières. Barney traversait la cour, chapeau sur la tête, sanglé dans un pardessus d'homme d'affaire, une valise de cuir blindé à la main.

— Saligaud ! éructa le policier. Je suis sûr qu'il va à la ville... dans une GRANDE VILLE ! Une grande ville pleine de femmes dont les jupes se soulèvent toutes seules !

— Vous êtes ivre, constata David.

Soudain il aurait donné n'importe quoi pour être à mille lieues de Shaka-Kandarec...

CHAPITRE II

« TATOUAGES »...

Les lettres rouges de l'enseigne illuminaient la nuit de leur pulsation tremblée, et c'était comme une coulée de feu en suspension dans l'air. Une artère isolée, arrachée à quelque organisme lacéré par les scalpels et qui aurait continué son lent travail d'acheminement du sang, accrochée là – au-dessus de la petite boutique – au rythme éternel, diastole/systole, d'un cœur-réservoir noyé dans la maçonnerie...

À l'intérieur de l'échoppe, Lise se secoua. Le froid de la vitre contre laquelle reposait son front avait fini par insensibiliser la chair de ses sourcils. Elle fit un pas en arrière, et son visage se détacha sur la vitrine que l'obscurité de la rue changeait en miroir, entre deux pulsations de l'enseigne. Sa figure blême avait la beauté d'un masque mortuaire de princesse Ming. La longue chevelure noire flottant sur la nuque ne faisait que renforcer le contraste entre la bouche épaisse, véritable muqueuse sexuelle, et les pommettes saillantes, vaguement asiatiques. Le front haut, très bombé, poudré à la japonaise, achevait d'entretenir cette ressemblance.

Elle haussa les épaules et frissonna au contact du maillot de cuir que sa peau n'arrivait pas à réchauffer. Elle détestait cet accoutrement, ce maquillage d'outre-tombe, mais Barney semblait y tenir tout particulièrement.

« Tu es très belle en jeune morte, répétait-il souvent, la clientèle aime ça, ça colle bien avec le style de tes dessins. Tu gribouillerais des motos, des guitares, je te fringuerai en vedette de la chanson : cheveux chromés et nombril-laser, mais là ! »

Et d'un geste il désignait les modèles de tatouages accrochés aux murs. Des figures fantastiques pour la plupart, êtres hybrides, objets impossibles et menaçants, bêtes étranges nées

de l'accouplement de mécaniques oxydées et de végétaux proliférants.

« C'est intellectuel, tout ça, concluait-il généralement, vachement intellectuel. Tu t'es fait une bonne petite clientèle, mais une clientèle *spéciale* : étudiants, profs, journalistes. Des tordus, quoi ! Il faut leur servir la soupe avec la louche qui convient, sinon ils iront ailleurs, pigé ? »

Elle capitulait très vite, et serrait les dents chaque matin pour enfiler le costume de cuir noir. Son uniforme. Une sorte de maillot crissant qui lui laissait les cuisses nues et dont ses seins s'échappaient régulièrement dès qu'elle inclinait le buste.

Il était près de minuit, elle avait froid, elle avait sommeil. Pendant cinq heures elle était restée nuque courbée, dos voûté au-dessus du ventre d'un auteur dramatique quinquagénaire, piquant et repiquant la peau insensibilisée au chlorure d'éthyle, injectant chaque fois sous l'épiderme une minuscule tache d'encre, organisant les points en réseau, en essaim...

« Le secret de notre réussite, avait coutume de philosopher Barney, c'est que l'opération est indolore, qu'elle n'entraîne aucune inflammation des tissus, et par là même aucun risque de fièvre. Finalement c'est comme si tu leur dessinais sur le dos au crayon-feutre, ni plus ni moins. En supprimant le danger d'œdème on a vulgarisé l'art du tatouage. Mieux : on l'a rendu *rentable* ! »

Et c'était vrai ! La mode avait touché toutes les couches de la société. En quelques mois – et pour des milliers d'individus – le tatouage était devenu aussi indispensable que le port des bijoux ou la pratique du maquillage. Les sociologues ne se privaient d'ailleurs pas d'épiloguer sur le phénomène, sans parvenir pour autant à en donner une seule explication convaincante. Le fait était là, dans toute sa densité, son opacité. Autrefois apanage des dockers, des marins, des militaires ou des forçats, la gravure sur peau était en passe de conquérir tous les publics : des adolescents aux belles élégantes, en passant par les intellectuels, les sportifs, et les employés de bureau...

« À chacun son style, clamait Barney, du gribouillis humoristique à la véritable œuvre d'art ! Sans oublier l'éternel serment d'amour et l'image pornographique ! »

La « société » que représentait le petit homme avait eu l'idée de recourir aux services d'artistes dans le besoin, des gens de talent que la pratique de leur passion conduisait lentement mais sûrement à mourir de faim. Lise était de ceux-là. L'affaire de vandalisme qui avait défrayé la chronique deux ans plus tôt, et semé la terreur dans le monde de l'art³, l'avait fauchée en plein début de carrière. Quand le directeur de la galerie où elle avait coutume d'exposer avait été vitriolé au cours d'un vernissage, elle s'était retrouvée seule et sans appui. Barney l'avait contactée à ce moment-là, alors qu'elle envisageait sérieusement de s'enfermer dans les toilettes de la gare centrale avec pour tout repas quatre tubes de barbituriques. Il avait épluché les revues professionnelles, sélectionné une trentaine de graphistes, d'illustrateurs, mais aussi des spécialistes de la bande dessinée ou de la publicité. Le premier réflexe de Lise avait été bien sûr de lui claquer la porte au nez, puis elle avait réalisé que la seule chose réellement importante à ses yeux était de pouvoir continuer à manier la plume... et elle avait dit oui.

« Dans un premier temps, je te demanderai de ne rien changer à ton style, lui avait-il expliqué, ce que tu fais est assez malsain pour fasciner pas mal de types ayant un petit vélo dans la tête. Je pense que tu peux te constituer une clientèle d'élite, prête à casquer le prix fort. Je vais te louer une boutique dans un quartier à la mode, on fera les comptes au bout de six mois. Si ça ne marche pas, faudra te recycler dans les petits mickeys... ou nous dire adieu ! »

L'affaire s'était révélée rentable, *extrêmement rentable*, et Lise était devenue la coqueluche des salons. On payait des sommes énormes pour offrir son ventre, sa poitrine, ses cuisses, à l'aiguille magique qu'elle tenait entre les doigts. Femmes de lettres, critiques des deux sexes, éditorialistes, tous venaient s'allonger sur sa table, dans le salon surchauffé de la minuscule officine. Elle se penchait sur eux, travaillant à petits coups brefs, fouaillant la chair insensible, zigzaguant à travers une géographie de grains de beauté, parcourant des peaux tour à tour lisses, granuleuses, dorées, ou amollies par les années. Elle

³ Voir *Le Puzzle de chair*. Éd. Fleuve Noir. Coll. Anticipation.

semait ses taches comme des cailloux au milieu d'une plaine vivante, escaladant la colline d'un sein, contournant la borne d'un téton, filant vers la vallée touffue d'une aisselle. Elle travaillait, concentrant tout son être dans l'extrémité de ses doigts, indifférente au babillage incessant des « patients ». Car ils parlaient ! Ils ne faisaient même que ça ! Assimilant probablement la table sur laquelle ils reposaient au divan d'un psychanalyste, ils se croyaient en droit d'assommer la jeune femme sous un déluge de confessions dont elle n'écoutait pas le premier mot...

« TATOUAGES »

L'enseigne incendiait la rue.

Lise se détacha de la vitre, se laissa tomber dans un fauteuil. Sa colonne vertébrale la faisait cruellement souffrir, et chaque fois qu'elle tournait la tête, une crampe explosait au niveau de ses vertèbres cervicales. Cinq heures de gravure ininterrompue. Et pourtant elle était restée imperturbable, trouant la peau trop bronzée de l'auteur dramatique, feignant de ne pas voir l'érection qui se levait peu à peu sur le ventre de l'homme.

Elle était habituée. Assez fréquemment, du reste, des masochistes exigeaient de ne pas être anesthésiés. Une après-midi durant ils se mordaient alors les lèvres, pleuraient en s'enfonçant les ongles dans les paumes... et finissaient invariablement par jouir sur la table de travail !

Elle soupira, feuilleta sans le voir son carnet de croquis. Les rendez-vous affluaient, si Barney ne se dépêchait pas de renouveler les provisions d'encre, elle tomberait en panne de matière première avant qu'il soit longtemps. *L'encre...*

En fait tout était venu d'elle, de ses pouvoirs extraordinaires, fascinants... Pendant toute une période on ne l'avait plus désignée dans la presse que sous le surnom « d'encre magique » ! Et quand on y réfléchissait, cela semblait à peine exagéré. Pas plus que ses concitoyens, Lise ne savait pas d'où elle provenait, de quel laboratoire, de quelle cornue... Lorsqu'elle posait la question à Barney, le petit homme agitait aussitôt l'air de la main droite, comme pour chasser une mouche importune.

« Je te l'ai déjà dit ! gémissait-il en plissant son visage de cocker dépressif, c'est super-naturel, et tout et tout ! Tu as entendu parler des mucus émis par les animaux ? L'encre de la pieuvre ou du calmar, les projections lumineuses des Macrures « queues-de-rat », etc., etc. Eh bien, c'est pareil ! Ça sort de je ne sais quelle glande de je ne sais quelle bestiole, voilà ! Bon sang, je ne suis pas zoologue ! Je VENDS un produit ! Tu ne voudrais pas que je donne des cours en plus ? »

Elle n'osait plus insister ; d'ailleurs les organismes de défense des consommateurs avaient maintes fois analysé le liquide. On n'y avait rien découvert de particulièrement nocif. Apparemment la nouvelle mode semblait mille fois moins dangereuse que celles du tabac et de l'alcool.

Plusieurs écrivains avaient du reste entrepris de faire, à longueur d'éditoriaux, le panégyrique de l'étrange substance. Lise avait parcouru cette prose d'un œil hébété : on y parlait... « *de corps reconquis comme surface d'expression* », de « *tableaux vivants, poilus et ridés, capables d'avoir la fièvre, de transpirer, et reléguant au rang d'objets de bazar les toiles encadrées encombrant les musées !* ». Ces élucubrations l'avaient atterrée, elles lui faisaient sentir à quel point le public, qu'il soit populaire ou « intellectuel », se trouvait pris sous le charme, ne l'était-elle pas elle-même ? Combien d'heures avait-elle passées à contempler les flacons, à faire rouler entre ses paumes les bouteilles aux parois épaisses d'un bon centimètre et pleines d'un flot lourd aux chatoiements irisés où se perdait le regard.

« C'est comme la nuit du cosmos, avait-elle chuchoté une fois alors que Barney tirait un à un les nouveaux flacons de sa serviette, c'est noir, c'est opaque mais c'est infini. Ça me fait l'effet d'un trou sans fond. Un gouffre, un abîme dans lequel on tomberait des jours et des jours sans jamais toucher le sol... Tu ne trouves pas ? »

Barney avait eu une curieuse grimace étranglée, et une fine sueur avait fait luire son front sans que la jeune femme puisse déterminer l'origine de ce brusque malaise. Peut-être le mot « abîme » ? Mais pourquoi ?

D'ailleurs l'encre noire ne constituait que l'un des pôles d'attraction de l'arc-en-ciel mystérieux, il y avait aussi l'encre rouge, l'encre jaune, l'encre brune... « *Société pour l'exploitation du Tatouage Mobile* », telle était l'inscription figurant sur la carte professionnelle de Barney. Le tatouage mobile... Au début, Lise n'avait pas voulu y croire, et puis, progressivement, elle avait vu ses dessins *se déplacer sur la chair des clients* ! À l'opposé de tout ce qu'on avait pu observer jusqu'alors dans l'histoire de la gravure sur peau, les figures n'étaient plus fixes, enracinées sur la même portion de biceps pour l'éternité, figées, immobiles. Non ! *Désormais elles se déplaçaient*. Elles bougeaient ! Les pigments introduits sous l'épiderme semblaient, en demeurant liquides, conserver leur faculté de mobilité. Aucune dessiccation ne les attachait plus au même endroit, ils restaient libres de couler, de contaminer les cellules avoisinantes, de se servir d'elles comme des marches d'un escalier. Par sauts microscopiques, la tache dérivait alors à la surface de l'épithélium, acquérant chaque jour une mobilité plus grande, une souplesse insolente ! Le tatoueur se devait toutefois d'être assez habile pour assurer la plus grande cohérence entre les points afin que chaque nouvelle tache entretienne des liens solides avec les précédentes. C'était à cette seule condition que l'image conservait son unité lors de la reptation. En cas de faille, de « maille manquante », le dessin se déchirait et chaque moitié du tatouage se mettait à errer au hasard, se déformant progressivement, s'émiettant jusqu'à ne plus être qu'un puzzle épars, répandu aux quatre points cardinaux d'une anatomie ridiculisée par ce semis multicolore aux allures de fièvre éruptive.

La mobilité... C'était cela qui avait fasciné les foules. La soudaine possibilité d'être recouvert à volonté d'une nuée d'animaux en constante migration. Vous étiez assis, vous parliez, un verre à la main, *et soudain*, soudain une petite panthère noire émergeait des boucles de cheveux cascadeant sur votre tempe gauche, *traversait votre front* au-dessus de la ligne des sourcils et enjambait votre oreille droite pour disparaître à nouveau dans la jungle de votre chevelure ! C'était cela qui avait décidé du succès de l'opération. Un poisson habitait la surface

de votre joue, explorait le coin de vos lèvres, escaladait votre menton pour plonger ensuite le long du cou en droite ligne vers votre décolleté, dans la vallée séparant vos seins...

Des médecins avaient observé que la vitesse et la taille des tatouages croissaient selon l'humeur de leur propriétaire : les décharges hormonales de la peur, du désir, l'afflux d'oxygène, les apports glycémiques, tout entrait en ligne de compte. En cas d'excitation sexuelle les dessins se déplaçaient beaucoup plus rapidement, se distendaient comme sous l'effet d'une palpitation interne. Une pomme minuscule, gravée au coin de la bouche, envahissait tout un visage avant de disparaître derrière la nuque du « porteur ». Les attitudes psychologiques exerçaient d'ailleurs une forte influence sur la conduite des motifs multicolores ; on remarqua que chez les timides, ils avaient tendance à désertier les parties du corps exposées à la vue. Chez les exhibitionnistes, les extravertis, les tatouages – manifestant au contraire un phototropisme positif – se rassemblaient sur les plages d'anatomie non masquées par les vêtements, ce qui donnait parfois lieu à d'amusants regroupements : le visage d'un homme disparaissant sous le fourmillement d'une multitude de motifs hétéroclites : motos, femmes nues, sabres, blasons, maximes, en suspension instable et agglutinés là comme pour un meeting mystérieux !

Très vite, l'imagination populaire s'empara du sujet. On interpréta les dilatations, les rétrécissements des figures, leurs trajets, leurs courses sur la géographie du corps comme les astrologues le faisaient jadis des étoiles sur la carte du ciel. On tira des « horoscopes anatomiques ». Désormais il n'était plus besoin d'être savant pour connaître l'avenir, on pouvait reléguer lunette astronomique, tables mathématiques, astrolabe et conjonctions astrales aux oubliettes, il suffisait de se mettre nu devant la glace de sa salle de bains et d'observer la trajectoire des motifs sur son épiderme, de guetter l'apparition du *chat noir* sous son aisselle, du *lion rouge* au-dessus de la toison du pubis, de mesurer les angles, les directions, et de se reporter au « *manuel d'interprétation corporelle illustré* » vendu dans tous les drugstores. Le tour était joué ! Des sommités du monde de l'occultisme publièrent une table récapitulative des symboles

essentiels que tout adepte de l'astrologie anatomique se devait de porter inscrite sur la peau... Et Barney se frotta les mains de satisfaction ! Les officines de tatouage furent prises d'assaut, on fit la queue dans la rue, on paya à crédit, on s'endetta pour acquérir sa « carte d'avenir ». Lise elle-même dut sacrifier à l'engouement et piquer une douzaine de bestiaires fantastiques sur les épaules de dignes représentants de l'université. Toutefois elle le fit dans un style fort personnel... et à prix d'or.

Minuit et demi... L'enseigne clignotait toujours, irritant la pupille comme l'image sautillante d'un téléviseur mal réglé. Lisa cala ses épaules dans le fauteuil, se défit des talons hauts et étendit les jambes. Depuis qu'elle avait coupé le chauffage, la chair de poule lui faisait les cuisses grumeleuses. Barney ne viendrait donc jamais ? Elle pensa au client de l'après-midi. Un habitué, un fidèle, qui depuis près d'un an se faisait tatouer une arche de Noé sur le ventre. Rien ne devait manquer ! Il y avait le bateau bien sûr, mais aussi tous les couples d'animaux imaginables : lion-lionne, tigre-tigresse, lapin-lapine... Une besogne de titan ! Aujourd'hui Lise ne savait même plus combien de bêtes elle lui avait ainsi reproduites sur la peau. Aucun des couples déjà inscrits n'était d'ailleurs resté uni. Tous s'étaient séparés, avaient entamé leur grand mouvement migratoire, escaladant omoplates, poitrine, cou. Allant, venant, s'entrecroisant en un ballet vertigineux et confus...

« C'est une sorte de défi, murmurait l'homme, un pari avec moi-même. J'ai longtemps pratiqué le yoga, voyez-vous, et je suis sûr que par la seule force de ma volonté je puis commander la trajectoire des dessins, les canaliser, infléchir leurs courbes, *reconstituer un à un les couples initiaux !* Oui ! J'en suis certain : un jour j'y parviendrai, je maintiendrai la cohérence du groupe, j'aurai la maîtrise totale de mon épithélium ! Je reformerai les couples les uns après les autres ! »

Lise ne le contrariait pas, et s'abstenait surtout de lui faire remarquer que depuis un an le lion croisait dans les parages de son mamelon gauche alors que sa femelle avait résolument élu domicile sur son mollet droit ! C'était un bon client, un client comme les aimait Barney, mais Lise tenait à garder ses distances. Elle n'aimait guère l'obstination qu'il mettait à se

coiffer d'un chapeau « multiplicateur ». Ces couvre-chefs démodés étaient dangereux, tout le monde savait cela, et on n'en trouvait plus guère dans le commerce. Où diable avait-il pêché le sien ? Apparemment il s'agissait d'un banal chapeau melon, un « bowler-hat », comme on se plaisait à les nommer jadis. Mais sous la coiffe il en allait tout autrement ! Un système d'amplificateurs captait les tensions électriques du cerveau humain – faibles courants ne dépassant pas d'ordinaire dix à vingt microvolts – et les multipliait bien au-delà de la limite raisonnable. On prétendait qu'une telle stimulation accroissait la transmission des excitations le long des fibres nerveuses, la faisant passer de l'ordre de la centaine à 200 ou 300 mètres par seconde ! Les adeptes du chapeau melon-amplificateur affirmaient tous que leur activité cérébrale s'en trouvait décuplée et qu'ils résolvaient désormais deux fois plus de problèmes en deux fois moins de temps. Mais ce tableau idyllique avait été assombri par des accidents bizarres : des types jusqu'alors illettrés, bégayant à peine leur nom de famille, et qu'on avait soudain vus mourir au comptoir d'un café après avoir poussé un cri bizarre et griffonné dans la poussière du zinc une équation du troisième degré... Certains journaux avaient parlé de courts-circuits, mais les organismes de défense des consommateurs n'avaient rien pu prouver et le chapeau douteux était resté en vente libre... Peut-être le type à l'arche de Noé était-il inconsciemment victime d'une surtension cérébrale analogue ? Cette idée de rassembler les animaux séparés ! Ne fallait-il pas y voir un indice de folie ? L'annonce fatidique d'une prochaine électrocution ?

Elle bâilla, puis sursauta, la silhouette de Barney venait d'apparaître au coin de la rue. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, la palpitation de l'enseigne lui faisait un teint d'écorché vif. Il entra, salua la jeune femme d'un grognement et ouvrit tout de suite sa mallette blindée. Les flacons d'encre reposaient dans leurs alvéoles de mousse antichoc. À petits gestes précis, il les aligna sur la table de travail.

— Crevée ? marmonna-t-il à l'adresse de Lise sans lui accorder un seul coup d'œil.

— Assez, oui. Cinq heures de piqûres sur le même bonhomme.

— Il a payé ?

— Je recevrai son virement magnétique dans la semaine, comme d'habitude. Pourquoi ?

— N'accepte plus de délai. Un de tes collègues a été refait. Un chanteur à la mode qui s'est crashé avec son planeur. Dix millions de tatouage sur le corps, et à peine le premier tiers encaissé ! Les types qui veulent se faire peindre au-dessus de leurs moyens, j'en veux pas ici ! Du cash, tu entends ? Rien que du cash !

Lise acquiesça ; le nabot semblait d'une humeur massacrante. Elle jugea peu stratégique de lui avouer ses craintes au sujet de l'homme au chapeau melon et de l'éventuel court-circuit...

— Tu as du café ?

Sans répondre, elle ouvrit un meuble bas en laque de Chine, en sortit un pot de métal rempli d'un liquide fumant. Barney eut d'abord un claquement de langue satisfait puis son visage se renfroga.

— Depuis quelques jours j'ai l'impression d'être suivi, laissait-il tomber tout à trac. On me piste, on repère mes trajets. Hier soir j'ai fait mille détours pour rentrer chez moi, je ne veux pas qu'on localise le labo...

— Qui ça, « ON » ?

Il reposa son gobelet avec humeur, projetant de sombres éclaboussures sur sa chemise.

— N'importe qui ! Des concurrents... Des gens désireux de percer le secret des encres, je n'aime pas ça.

Lise haussa les épaules, faiblement intéressée. Elle ignorait tout du petit homme à tête de cocker : son âge, son vrai nom, son adresse. Au début, ce goût du secret l'avait un peu inquiétée, maintenant elle y voyait une simple manifestation paranoïde.

— Tu es fatigué, murmura-t-elle avec lassitude, va te coucher, il est tard.

— C'est un type jeune, marmonna son interlocuteur en bouclant sa serviette, oui un jeune avec un blouson... Je l'ai à l'œil !

Il marcha vers la sortie, actionna l'interrupteur de l'enseigne. Une nuit subite tomba sur la rue.

— Rappelle-toi ! grogna-t-il. Pas de crédit. Je repasserai dans dix jours...

La porte carillonna. Lise soupira et entreprit d'aligner les flacons sur les étagères de la réserve. Elle avait trois rendez-vous le lendemain : deux bestiaires astrologiques à compléter, et une série d'animaux porte-bonheur dans les tons bruns. Comme elle posait la main sur la poignée d'un tiroir, elle sentit une présence dans son dos...

Quelqu'un venait d'entrer dans la boutique.

Des images se bousculèrent dans sa tête, à une vitesse phénoménale : Barney, la filature, l'espionnage industriel, le racket... Elle pivota, la bouche sèche, le corps déjà lourd de peur...

— Nathan ! Idiot !

Le jeune homme sourit, marcha à sa rencontre et l'enveloppa dans ses bras. Elle voulut se raidir, vexée par la mauvaise blague, mais son corps la trahit et elle s'abandonna, offrant sa nuque aux lèvres chaudes. Elle connaissait Nathan depuis trois ans : journaliste scientifique de profession, il avait un temps déserté les laboratoires et les conférences pour s'adonner à sa passion : la critique picturale. C'est ainsi qu'elle l'avait connu, à la faveur d'un cocktail, à l'époque de sa gloire naissante. Il était mince, à la limite de la maigreur, brun de peau, avec de longs cheveux un peu démodés qu'il portait en chignon serré. Elle n'avait pas eu le courage de lui résister. Puis les mois avaient passé, les cartes étaient devenues moins favorables, ils continuaient néanmoins à se voir de temps à autre, avec un plaisir un peu mélancolique...

— Comment va la « jeune morte » ?

— Pas trop mal, c'est pour une autopsie ?

Il rit, de manière forcée, pour chasser la gêne. Lise glissa les doigts sous sa chemise. Encore une fois elle fut étonnée de sa totale absence de graisse. La peau collait à ses os, moulant étroitement chaque côte, chaque vertèbre.

— Ça fait combien de temps qu'on ne s'est vus ? chuchota-t-elle.

— Six mois. Tu es en droit de me fiche à la rue, tu sais...

— Viens.

Elle l'entraîna dans l'escalier. Elle possédait un petit studio au-dessus de la boutique, une vingtaine de mètres carrés meublés de la façon la plus Spartiate qui soit : un matelas à même le sol, des coussins de toile rêche, ni table ni chaise, des livres, un nécessaire à thé et une douche minuscule encastrée dans un placard. Ils se déshabillèrent sans un mot, dans l'obscurité, se cherchant à tâtons. Lise s'allongea sur le matelas, cuisses ouvertes. Nath la pénétra aussitôt. Il la besogna ainsi une quinzaine de minutes et elle finit par découvrir avec stupeur qu'elle n'y prenait aucun plaisir. La fatigue ? Une légère angoisse lui pinçait le ventre sans qu'elle pût en détecter l'origine... Les craintes de Barney peut-être ? « Depuis quelques jours on me suit »... C'était stupide. Elle chassa violemment cette pensée et se jeta dans l'étreinte avec une énergie désespérée. Très vite leurs peaux en sueur émirent des bruits de succion, et Nathan se cambra en criant. Pour ne pas le décevoir, elle mima un spasme imaginaire et lui griffa les reins, mais elle ne fut pas certaine de l'avoir dupé. Ils se désemboîtèrent. Le jeune homme roula sur le côté, sans parler. Au bout de quelques minutes, elle pensa qu'il s'était endormi et alluma la veilleuse posée à la tête du lit, sur un gros volume d'histoire de l'art. Une lueur jaune et falote tomba sur le matelas, laissant le reste de la pièce dans les ténèbres. Elle s'étendit sur le dos, guettant le lent écoulement de la semence au creux de ses cuisses. Tout son corps luisait de sueur. Entre ses petits seins d'adolescente, un tatouage noir aux contours précis se mit à se déplacer. C'était un chat minuscule faisant le gros dos, l'échine et la queue hérissées. Une fantaisie qu'elle s'était jadis gravée sur la cuisse droite à la demande de Barney :

« Un tatoueur se doit d'être tatoué ! avait-il affirmé sans ambages. Sinon on pensera que tu n'as pas confiance dans tes produits ! »

Elle avait obéi, piquant en quelques milliers de coups d'aiguille ce félin au travail exquis de miniaturiste chevronnée. Depuis, la bête n'avait pas cessé de se déplacer, témoignage graphique de sa propre instabilité. Du coin de l'œil, elle épia la

course de l'animal glissant de cellule en cellule à une vitesse prodigieuse. Il gagna son nombril, puis obliqua vers sa hanche gauche, celle qui reposait contre les reins de Nathan. Imperceptiblement elle le vit quitter son corps au point de jonction des deux épidermes, *et passer progressivement de l'autre côté, sur la peau du jeune homme !* Elle ne bougea pas. À présent le chat escaladait une à une les vertèbres de son amant. C'était la cinquième ou la sixième fois qu'elle observait ce phénomène de transfert. Il se produisait généralement après l'amour, à l'occasion d'une forte transpiration et à condition que les corps fussent en contact étroit... en « adhérence », pouvait-on dire. Quel principe chimique présidait donc à cet étrange voyage ? Elle l'ignorait totalement. La sueur engluant leurs épidermes n'était sûrement pas étrangère à la fugue du tatouage. Peut-être contribuait-elle à créer une sorte de pont d'échange cytoplasmique comme chez certaines plantes ? Elle sourit ; l'idée d'être à même de se décalquer sur la chair de ceux qui la besognaient ne lui déplaisait pas. L'un d'eux toutefois n'avait guère apprécié le tour et avait conclu dans un rire méprisant : « Voilà que tu déteins, ma pauvre vieille ! »

Aucun de ses clients ne lui avait jamais fait part d'une telle aberration. Était-elle la seule à en bénéficier ? Peut-être fallait-il voir là le symptôme d'une quelconque allergie aux encres ? La preuve que son organisme cherchait à toute force à se débarrasser d'une présence nocive ? Que se passerait-il si elle rompait subitement le contact, MAINTENANT ? Si elle éloignait soudain sa hanche, si elle abandonnait le minuscule chat noir en « terre étrangère » ? Accepterait-il de vivre sur Nathan ? Manifesterait-il au contraire son besoin de retour au « pays » en ayant recours aux moyens de coercition habituels : eczéma, ulcération... mélanome ? Elle n'en savait rien, une seule chose était sûre : le tatouage ne se décalquait que sur la peau humaine et dédaignait les supports inertes comme l'étoffe, la pierre, le verre ou l'acier.

Nathan roula sur le dos. Aussitôt le félin glissa en suivant l'arc d'une côte pour venir stagner au-dessus de son nombril. Il s'était légèrement dilaté, signe d'un trouble hormonal certain chez le porteur. Un accès d'angoisse ou de dépression. Stress

post-coïtal, probablement. Nath ouvrit les yeux, suivit le regard de Lise et jura :

— Shit ! C'est pas vrai, tu recommences ? C'est détestable ! Reprends-le !

Elle gloussa, masquant sa déconvenue.

— On dirait que ça te fait peur, observa-t-elle, comme... comme une maladie contagieuse. Moi je trouve ça plutôt charmant.

Il leva les yeux au ciel et s'agenouilla, cherchant dans le fouillis de ses vêtements son paquet de cigarettes.

— Si tu voulais me faire plaisir, tu t'en débarrasserais définitivement, fit-il d'une voix changée, tendue.

— Et comment ?

— Couche avec un type ignoble, que tu détestes, que tu souhaiterais voir passer sous les roues d'un autobus et laisse-lui ton minet en cadeau... perpétuel.

— Salaud !

Elle faillit boudier, se ravisa et sourit de manière angélique, comme traversée par une illumination.

— Mais c'est tout ton portrait ! s'exclama-t-elle. Pourquoi chercher ailleurs ?

Nathan ne rit pas. La faible luminosité de la veilleuse accentuait la coupure des rides d'expression sur son visage émacié. Il semblait inquiet, mal à l'aise.

— Écoute, commença-t-il, je ne plaisante plus. Tu sais que j'ai rencontré un mec qui a essayé de se faire enlever un de ces foutus tatouages ? Sa femme avait le dessin en horreur : c'était le portrait d'une ancienne maîtresse, le coup classique ! D'habitude on prélève un carré de peau superficiel, et hop ! le truc vient avec. Là, impossible ! Le dessin n'arrêtait pas de bouger, le chirurgien courait d'un bout à l'autre du corps avec son scalpel, comme on poursuit une poule pour lui couper le cou ! Mais la « poule » ne s'est pas laissé attraper !

Lise pouffa, la main devant la bouche. Le garçon laissa percer une certaine irritation.

— Mince, c'est sérieux ! grogna-t-il en triturer sa cigarette. Il y a des trucs bizarres, des zones floues... Personne ne sait d'où provient l'encre dont vous vous servez ! Un animal ! QUEL

ANIMAL ? Quand on pose la question, on se fait taper sur les doigts : secret professionnel, protection des brevets d'invention ! C'est facile !

— Tu parais bien fureteur pour un critique pictural...

— La peinture c'est fini, j'ai laissé tomber. Depuis l'affaire des Vandales, tous les artistes ont la trouille d'exposer, pire : d'être connus, de devenir célèbres⁴ ! J'ai repris le journalisme scientifique. Je bosse pour une association de consommateurs... Un canard très motivé qui traque les fraudes, les magouilles chimiques, les poisons en tout genre.

— Tiens ! Tiens ! Ta visite ne serait-elle pas aussi amicale que je le croyais ?

— Ne te fiche pas de moi ! Je t'aime beaucoup, j'ai peur de te voir plonger dans une mélasse assez immonde. Ton Barney n'est pas clair...

Lise sursauta.

— Tu connais Barney ? Oh, mais bien sûr ! Le type qui le suit depuis plusieurs jours, *c'est toi* ! C'est ça ? C'est toi le super-détective ? Le nouveau Bogart-au-chignon ?

Le garçon haussa les épaules ; une seconde, Lise crut que les clavicules allaient déchirer sa peau brune.

— Enfin ! grogna-t-elle en abandonnant le ton du sarcasme. Barney ce n'est pas la Mafia ! Tu l'as vu ? Haut comme trois pommes, avec sa tête de chien de bande dessinée !

— Ça ne veut rien dire ! J'ai connu des empoisonneurs industriels de la pire espèce qui passaient pour de braves petits vieux vulnérables et qu'on prenait par la main à chaque passage clouté ! Qui est derrière Barney ? C'est le trou noir ! *La Société pour l'exploitation du Tatouage Mobile* c'est le néant. Une boîte postale, rien de plus. Pas un labo décelable, pas un responsable dont on connaisse l'adresse. J'ai interrogé trois tatoueurs. Rien, le bide. Ou ils ne savent rien... ou ils ont peur.

— Alors tu es venu ici... La brave Lise qui vous attend toujours en ouvrant les cuisses, sympa. Un peu « limitée » mais sympa, pas chichiteuse pour un sou, fait partie de ces filles qui

⁴ Voir *Le Puzzle de chair*. Éd. Fleuve Noir. Collec. Anticipation.

préfèrent coucher avec le premier venu que de passer pour « mémère » en ayant le malheur de dire « non »...

— Arrête ton cirque !

Sur le ventre de Nath le petit chat noir palpitait au rythme de sa colère. Distendu, il atteignait à présent la taille d'une pomme. La jeune femme s'assit, une boule dans la gorge. La sueur séchait sur son corps, se changeait en frissons. Nathan la prit par les épaules.

— C'est dangereux, tout ça, murmura-t-il d'une voix à peine audible, je le sens. J'ai le pif ! Ça pue le scandale, la catastrophe imminente. Il y a trop de cartes cachées pour que ça soit honnête. C'est vrai, je suis venu aux renseignements, mais aussi parce que ça m'embêterait qu'il t'arrive quelque chose de moche... Okay ? Maintenant dis-moi ce que tu sais sur Barney...

Elle éclata.

— Mais je ne sais rien ! Barney, c'est un fantôme ! Il apparaît, il disparaît, entre-temps personne ne sait où il se cache ! L'argent est viré sur des comptes magnétiques. La comptabilité est saine, sans traficotage. Je ne sais rien d'autre... Je travaille de mon plein gré, je ne subis aucune pression et je suis bien payée, qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Okay ! Okay !

Nath se rallongea. Il avait l'air fatigué, déçu. Lise l'examina du coin de l'œil. Cherchait-il un scoop à toute force ? Malgré sa belle prestance, il ne devait pas être très loin des quarante ans ; jusqu'à présent son nom n'avait été associé à aucun papier important. En mal de promotion, n'était-il pas atteint de la paranoïa des vieux journalistes qui finissent par subodorer un scandale derrière chaque réussite ? D'un coup elle se sentit triste, seule, lasse. Elle s'étendit, se colla contre le ventre de l'homme, étroitement.

— Je viens reprendre le chat, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Nathan sourit et referma ses bras sur les reins de Lise. Ils firent à nouveau l'amour avec une sorte de tendresse mélancolique d'abord, puis avec une fureur désespérée qui les laissa haletants et trempés de sueur. Lorsqu'ils se séparèrent, ni l'un ni l'autre n'avait joui.

Lise roula sur le flanc et s'endormit.

Le chat avait réintégré « la maison »...

CHAPITRE III

Nath partit avant l'aube en laissant sa nouvelle adresse griffonnée sur le plâtre du mur au-dessus de l'oreiller. Il avait ajouté dans une bulle très « bande-dessinée » : « *Au cas où le chat désirerait voir du pays.* » Mais Lise ne parvint pas à s'en amuser ; désormais une sombre inquiétude l'habitait. Elle travailla distraitement, bercée par le monologue incessant des clients. Un obèse exigea qu'elle lui tatoue des taches sur le ventre.

« De simples taches, insista-t-il, pas de figures, pas de dessins. Des pâtés, pourrait-on dire. Des taches noires de toutes formes, comme on peut en obtenir en secouant un porte-plume au-dessus d'un papier. »

Elle avait obéi.

« Voyez-vous, je suis psychanalyste, expliqua complaisamment le gros homme, et je soutiens une thèse : je suis certain que les maculations éparses s'organiseront d'elles-mêmes en ensembles plus importants sous l'influence de mon subconscient, réalisant ainsi une sorte de test de Rorschach permanent ! Les silhouettes qui se développeront sur mon ventre ne seront que des projections de mon moi secret ! Il me suffira de les lire et de les interpréter comme telles. Si on généralisait cette pratique... »

Lise n'en avait pas écouté davantage.

Le jeudi était son jour de sortie. Elle le passait d'ordinaire à errer de « café d'artiste » en « café d'artiste », mais depuis l'affaire des Vandales, ceux-ci, comme les galeries, restaient vides. La soirée s'achevait toujours sur une ivresse pâteuse et elle se réveillait généralement le matin suivant dans un lit inconnu, écrasée par le poids d'un homme dont elle ne se rappelait pas avoir jamais vu le visage. Parfois ils lui réclamaient de l'argent, sans honte aucune, ou prélevaient le contenu de son porte-billets après l'avoir copieusement battue.

Elle ne protestait pas. Elle savait que sa carrière brisée en pleine ascension l'avait irrémédiablement conduite sur la pente de la déchéance, et elle éprouvait à se détruire une sorte de plaisir poignant et douloureux.

Cette fois, sans savoir pourquoi, elle décida d'aller retrouver Nathan. Immédiatement une voix lui murmura à l'oreille : « Hypocrite ! Ce n'est pas Nath que tu vas voir ! C'est toi-même ! Tu espères qu'il te parlera de toi, de tes toiles, de tes dessins... du temps de ta splendeur ! »

Elle haussa les épaules, enfila une robe, des bas, et courut chercher un taxi.

Il habitait un quartier à la mode, une sorte de « boulevard pour étudiants » parfaitement reconstitué avec de faux graffiti adhésifs qu'on changeait chaque semaine et des trottoirs jonchés de tracts biodégradables. Le studio se trouvait bien entendu perché au dernier étage sous la voûte de zinc grise d'un toit aux allures de coque retournée. La porte n'était pas fermée, elle la poussa. Immédiatement elle eut un haut-le-cœur...

L'appartement avait été ravagé. On avait jeté les livres et les disques dans une flaque de goudron liquide, coulé du ciment à prise rapide sur la machine à écrire, la chaîne hi-fi, la télévision. On en avait pareillement rempli la baignoire, le lavabo, l'évier, noyant les objets sous une croûte grise semée de bulles qui n'était pas sans évoquer la lave refroidie qui englue les villes au lendemain des éruptions volcaniques.

Sur la table, au centre d'une assiette blanche, un objet trônait, pitoyable, ridicule : le chignon de Nathan coupé net au rasoir. Cette boule de cheveux noués comme en portaient jadis les matadors dans l'arène, et qu'affectionnait tant le journaliste. Prise d'un horrible pressentiment, elle ouvrit les autres portes à la volée, s'attendant chaque fois à buter sur un cadavre à la gorge béante... Heureusement il n'en fut rien, elle trouva enfin Nathan derrière un canapé renversé. Il était nu, constellé d'hématomes, et on lui avait coulé du béton à prise rapide sur le sexe et le scrotum avec l'intention bien arrêtée de l'empêcher d'uriner. Elle tomba sur les genoux, anéantie. Aussitôt il entrouvrit les paupières, cracha un caillot noirâtre et tenta de se redresser...

— C'est toi, souffla-t-il avec peine, j'ai cru qu'ILS revenaient, je faisais le mort...

— Tu veux boire quelque chose ?

— Surtout pas ! Je ne peux plus pisser, j'ai l'impression que ma vessie va éclater d'une minute à l'autre... Appelle l'hôpital... Non, pas d'ici, ils ont cassé le téléphone, descends en bas, au café. Fais attention ! S'ils sont restés dans le coin et qu'ils t'aperçoivent...

Il se laissa choir sur le dos et bava des débris de dents. Lise s'exécuta, appela d'une cabine et revint aussitôt.

— Ça va ? haleta-t-elle en glissant un genou sous la nuque du garçon.

— J'avais raison, hoqueta-t-il entre deux crispations. Ton Barney... Il m'a identifié... Je l'ai sous-estimé. Je le suivais mais il s'était fait couvrir par deux anges gardiens. C'est une sale histoire, Lise, tire-toi de là pendant qu'il en est encore temps !

— Il a dû te prendre pour un espion industriel, c'est son obsession...

— C'est ça, défends-le ! En attendant je l'ai « logé ». J'ai son adresse ! Enfin je crois... Dans le quartier « polaire » : « La société pour l'étude du *Lasiognathus saccostoma* », c'est lui !

— L'étude de QUOI ?

— Un poisson des grandes profondeurs, muni d'organes lumineux... J'ai cherché dans le dictionnaire zoologique. C'est une société bidon, j'en suis sûr !

— Il sait que tu l'as pisté jusqu'au bout ?

— Non, sinon je ne serais plus de ce monde !

— Tu bâtis un roman, Nath ! Ils t'ont pris pour un pirate, un piqueur de brevets, c'est tout !

— Tu es aveugle, Lise ! Tu te réveilleras trop tard, comme les autres...

La sirène de l'ambulance éclata sur le boulevard, lui coupant la parole.

— File ! Vite ! aboya-t-il en grimaçant. Il ne faut pas que quelqu'un te voie ici, tu serais en danger. Tu l'es peut-être déjà, d'ailleurs. Si Barney fouille dans ton passé et trouve trace de nos relations... Pars, je t'en prie...

Elle se redressa, ébranlée.

— Tu es sûr que...

— Vite ! trépigna-t-il. Ne viens surtout pas me voir à l'hôpital et ne cherche pas à me téléphoner... Si je suis surveillé...

On courait dans l'escalier. Elle fut prise de panique, se rua dans le couloir et s'enferma dans les toilettes du palier. Le cœur battant la chamade, elle y demeura le temps que mit la sirène du véhicule de secours pour s'éloigner le long de l'avenue. Lorsqu'elle ne fut plus qu'un vagissement imperceptible, elle quitta l'immeuble, les cuisses tremblantes. Sous l'effet de la surprise elle avait commencé à uriner et sa culotte restait à présent désagréablement humide. Elle entra dans le premier bar et vida coup sur coup deux cognacs d'importation. L'aventure avait été si brève qu'elle en conservait une bizarre sensation d'irréalité. Le barman la regardait d'un œil curieux, insistant. Elle s'aperçut alors qu'elle tenait dans la main gauche le chignon de Nath qu'elle avait instinctivement ramassé en s'enfuyant. Elle éclata d'un rire hystérique et commanda un autre verre.

Cette fois elle n'eut pas le courage d'aller jusqu'à l'ivresse. L'angoisse, trop proche, anesthésiait l'aspect ludique de l'entreprise. Dynamisée par l'alcool, elle décida d'aller trouver Barney pour exiger des explications. La démarche mal assurée, elle héla un taxi et se fit conduire aux limites du quartier « polaire ». On dénommait ainsi cette partie de la ville parce qu'elle était la propriété d'une association regroupant les malades souffrant d'hyperthyroïdisme. Toute chaleur, même modérée, leur étant insupportable, ils entretenaient dans ce coin de la cité un hiver permanent et artificiel qui givrait les fenêtres et blanchissait les trottoirs. Un autre bloc rassemblait les claustrophobes qui vivaient dans des maisons de verre, mais il y avait aussi le territoire des allergiques où certaines substances étaient strictement prohibées. Depuis quelque temps, les clans de mal portants fragmentaient la ville, la découpant en portions, en enclaves qu'il ne faisait pas bon contester. Très puissant, le lobby des malades comptait des gens du peuple mais aussi des banquiers, des hommes d'argent qui ne supportaient plus de ne pas être assez plaints par leur famille. Dans les zones réservées, ils se « retrouvaient entre eux », échangeant à longueur de journée des considérations sur

leurs symptômes, le nombre et la couleur des pilules qu'on leur faisait avaler, et se lamentaient de concert. Lise fit un pas en avant ; un véritable mur de froid invisible la cloua sur place. Elle suffoqua, claqua des dents...

— Vous êtes dans le champ des évaporateurs, ma belle ! plaisanta un gardien emmitouflé dans un lourd anorak. C'est comme si vous entriez en bikini dans un freezer géant, venez par ici !

Il la prit par la main, la fit entrer dans le poste de contrôle et lui mit dans les bras une combinaison chauffante matelassée, d'un rose nauséeux.

— Vos noms et adresse, trois dollars la location, signez là...

Elle obtempéra, troussa sa robe pour s'introduire dans le scaphandre de nylon dont elle tira la fermeture Éclair. Elle se sentit immédiatement dans la peau d'un bibendum. Dehors elle buta sur un panneau géant qui lui annonça en lettres agressives qu'elle se déplaçait désormais sur un territoire soumis aux lois de la thyrotoxicose. Des gens arpentaient les trottoirs gelés en soufflant des nuages de buée, la plupart affichaient des yeux globuleux, des goîtres. Certains étaient chauves, et tous transpiraient abondamment malgré le froid ambiant. Ils la dévisagèrent avec hostilité. Elle leur tourna le dos pour consulter la console de localisation trônant sous un plan du quartier que protégeait une plaque de plexiglas. Son début d'ivresse s'était dissipé. Elle avait oublié le nom étrange de la société localisée par Nathan, et dut faire défiler tout l'annuaire sur l'écran. On la regardait. Un petit rassemblement s'était formé. Dans les quartiers de malades, on n'aimait guère les incursions des bien portants. Elle sentit une fine sueur lui mouiller le creux des reins.

« ... pour l'étude du Lasiognathus Saccostoma (poisson pêcheur). »

C'était cela ! Elle sursauta, nota l'adresse et la direction à prendre. Un brouillard givrant gommait les façades. Elle s'éloigna, le dos voûté, poursuivie par les yeux méfiants des badauds. Son costume chauffant la désignait à tous comme « normale », elle le comprit très vite en observant que la majorité des promeneurs ne portait qu'une chemise à même la

peau ! Après avoir erré une bonne heure, elle dénicha enfin la rue et l'immeuble. Une plaque minuscule avait été vissée sur la façade, mais le givre l'avait entièrement recouverte, changeant le marbre noir en un quadrilatère immaculé aux allures de sorbet à la vanille. Elle gratta obstinément la surface avec les ongles, serrant les dents sous la douleur. Un mot apparut entre les raclures de glace « ... saccostoma... ». Elle avala sa salive et entra dans le hall. Le siège de la « société » occupait un duplex au sixième étage. Il n'y avait pas de concierge, pas d'ascenseur. La maison faisait penser à une ruine proche de l'écroulement. Lise attaqua l'escalier dont les marches se mirent à hurler à chaque pas. Elle s'arrêta au cinquième, le souffle court et la tête vide. Que faisait-elle là ? Elle fut tentée de rebrousser chemin, de rejoindre la chaleur de l'officine de tatouage. De quoi se mêlait-elle ? Pourquoi porter un tel crédit aux élucubrations de Nathan ? Parce qu'elle avait été jadis amoureuse de lui ? Elle ricana et son haleine fit comme une explosion de vapeur dans l'air glacé.

Une simple carte de visite jaunie, punaisée de travers, signalait le siège de la compagnie. Sur les murs, la peinture brune se desquamait en une succession de lambeaux géants. Elle sonna, éveillant une stridence grêle, désagréable, qui parut retentir à l'autre bout de la terre. Une minute passa. Elle récidiva. L'écho d'un pas naquit enfin dans les profondeurs de l'appartement. C'était un raclement de semelle sans enthousiasme. Elle chercha ce qu'elle allait dire. Plusieurs verrous furent tirés, le battant pivota. Barney n'eut pas même un sourcillement. Elle fut déçue. Il s'effaça...

— Entre. J'étais sûr que tu viendrais. Je t'ai vue au bas de l'immeuble quand tu as appelé l'ambulance... Je me suis dit : mon petit vieux, si l'autre bavard t'a « logé », elle sera là avant une heure...

Lise s'avança dans le vestibule ; il y faisait aussi froid qu'à l'extérieur. Barney devina ses pensées. Il s'excusa avec une grimace.

— On ne peut pas chauffer les appartements, c'est interdit. Ils ont des détecteurs à infrarouge qui repèrent les émanations

calorifiques. Les bien portants ne sont que tolérés ici. Un pas de travers, et hop ! Viré !

— Pourquoi vis-tu là, dans ce cas ?

— Parce que tout le monde fait un détour pour éviter le quartier, c'est un peu comme une léproserie, ça tient les curieux à l'écart. Du moins je le pensais...

— Je vais finir par croire que Nathan avait raison ! Qu'est-ce que tu trafiques, bon sang !

Le visage du petit homme se plissa. Elle se demanda s'il jouait la comédie.

« Il est en train d'endosser son rôle de cocker dépressif », songea-t-elle sans aucun amusement.

— Je t'assure que tout est okay ! affirma Barney en repoussant un à un les loquets de sécurité. Mais je dois conserver le secret, c'est indispensable. Seule l'exclusivité de l'encre assure notre fortune ; si demain n'importe qui peut s'en procurer, on retournera au stade de l'artisanat miteux...

Lise haussa les épaules ; elle avait entendu ce discours plus de mille fois. Elle poussa une porte. C'était une grande salle aux volets clos qu'éclairaient des néons tremblotants. Des bacs, des viviers reposaient sur des caillebotis. Cela empestait la vase, l'aquarium croupissant. Quelque chose clapota au fond d'un bac hermétiquement clos d'où émergeait un fouillis de tuyaux. Elle distingua une sorte de poisson noir qu'elle trouva hideux. Tout cela sentait le décor.

— J'ai un permis de chauffage pour les animaux, soliloqua Barney, mais je dois m'en tenir aux résistances des viviers, uniquement, les contrôles pourraient...

— Barney ! coupa Lise excédée, tu me prends pour une idiote ? Tes poissons, c'est du théâtre ! Comme si tu avais une tête à t'intéresser au laso... Laso-je-ne-sais-quoi ! Tu caches ici les bêtes qui produisent l'encre, c'est ça ? Des poulpes, des calmars, en provenance d'une autre planète probablement. Une espèce inconnue, évidemment en voie de disparition, et que tu as ramenée ici en fraude... Je me trompe ?

Le petit homme sourit, mais elle ne put déterminer la part que l'ironie prenait dans ce rictus.

— C'est ça, *en gros*, grasseya-t-il. Viens. Mais c'est bien parce que tu es ma meilleure « gagneuse » ! Et je ne te passerai pas d'autre caprice...

Sa voix était coupante, impersonnelle. Lise frissonna.

Pour la première fois de sa vie elle sentit l'aura de menace émanant de la maigre silhouette. Il la prit par le poignet et fit jouer un ressort caché dans la moulure d'une porte. Un grand miroir pivota, démasquant un réduit qu'éclairait une ampoule dénudée. Lise risqua un œil et retint un haut-le-cœur. D'énormes limaces à la peau distendue s'accrochaient aux parois d'un aquarium. La plupart, gorgées d'on ne sait quel liquide, avaient perdu leur aspect fuselé pour adopter celui d'une balle de ping-pong violacée et palpitante. Lise eut l'impression que le moindre effleurement les ferait immédiatement éclater, telles des grenades vivantes. Elle recula, l'estomac au bord des lèvres.

— Ce sont ces limaces qui... ?

Barney émit un petit ricanement.

— Pas des limaces, des sangsues. Sur la Terre les sangsues sont capables d'aspirer le sang en quantités effrayantes, jusqu'à dix fois leur propre poids ! Elles sécrètent ensuite une substance anticoagulante : l'hirudine, qui agit comme un conservateur. Le sang ainsi stocké gonfle leurs circonvolutions intestinales. Il y reste liquide, intact, pendant plus d'un mois !

— Arrête !

— Tu n'aimes pas les animaux ? Les sangsues que tu peux admirer dans ce bocal, bien que fanghiennes, sont coutumières des mêmes prouesses à cette différence près qu'elles n'absorbent pas que le sang, *mais aussi l'encre*... Cette encre qui fait notre fortune à tous.

— Tu veux dire que... ?

— Oui. Elles « vampirisent » en quelque sorte un... *un certain animal*, absorbant son mucus en même temps que son hémoglobine. Mais comme elles ne digèrent ces ponctions que très, très lentement, il nous est possible de les « saigner » à leur tour. Juste retour des choses, n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi employer ces bestioles ? Il me semble qu'une seringue et qu'un banal anticoagulant feraient le même travail !

— Pas du tout ! Nous ne sommes jamais parvenus à synthétiser un anticoagulant empêchant la dessiccation du mucus, de l'encre pour parler simplement. Je veux dire qu'à peine prélevée, la substance sèche. On ne peut la stocker, donc s'en servir, encore moins la mettre en bouteille. Bref, elle est inutilisable. Seules les sangsues, au moyen d'une mystérieuse sécrétion, la maintiennent à l'état liquide. Le jour où nous aurons isolé cette molécule nous pourrions nous passer d'elles ; en attendant, nous sommes contraints de les utiliser comme « intermédiaires », aussi peu ragoûtant que ça puisse paraître ! Tu en sais assez maintenant ?

Lise hocha la tête, vaguement nauséuse. Elle n'avait plus qu'une idée, fuir cet appartement, retrouver le brouillard givrant du dehors.

— La vitesse des tatouages vient encore de là, continua Barney en remettant le miroir en place, de cette « hirudine » dont la composition chimique nous échappe totalement. Sans elle les dessins sécheraient à peine « piqués ». Tu comprends mieux l'enjeu de la partie à présent ? Inutile de te recommander le silence, nous travaillons pour des gens importants, et qui ne plaisantent pas ! Mets-toi bien ça dans la tête ! Ce serait vraiment bête de te retrouver les deux mains dans un étau, tu ne trouves pas ? De si jolies petites mains... si pleines de talent !

Lise recula en direction de la porte. Barney ne bougeait pas. Tout le temps qu'elle mit pour atteindre le palier il la regarda fixement dans les yeux, un affreux sourire aux lèvres.

CHAPITRE IV

David marchait en avant, le fusil à prélèvements au creux du coude, la musette sur l'épaule. Cazhel suivait loin derrière, la démarche hésitante, l'œil nauséeux. Une heure plus tôt le jeune homme l'avait trouvé au milieu du couloir qui partageait en deux l'unique bâtiment habitable, roulé dans un sac de couchage de l'armée et entouré d'un invraisemblable rempart de boîtes de bière vides. Il avait eu le plus grand mal à le faire lever. Le flic dégageait une odeur alcaline insupportable qui laissait supposer le pire et plus particulièrement que, incapable de se lever, il avait passé la nuit à uriner dans son duvet.

Il faisait froid, humide. Des nappes de brume épaisse stagnaient dans les creux du relief, réduisant la visibilité à quelques mètres. David jura. Il avait passé le week-end à compulser les dossiers poussiéreux entassés sur les étagères de son bureau. Les conclusions qu'il en avait tirées n'incitaient pas à l'optimisme. Il était visible que la réserve végétait, oubliée de toute administration. Pas une seule visite d'inspection n'avait été effectuée, aucun sceau officiel n'accusait réception des documents scientifiques. Shaka-Kandarec n'existait que dans la mémoire de l'ordinateur préposé à la distribution des vivres et des salaires. Shaka-Kandarec n'intéressait personne, sinon en temps qu'affectation-dépotoir réservée aux fonctionnaires récalcitrants. Leur travail n'était qu'une caricature, un jeu absurde qu'il convenait pourtant de pratiquer si l'on ne voulait pas sombrer dans la déliquescence cérébrale ou l'alcoolisme. Ils atteignirent enfin la casemate de fer aux meurtrières dentelées de rouille. Le courant d'air circulant dans la gorge avait chassé le brouillard et le village, avec ses rues semées d'empreintes noires, rouges ou brunes, se détachait nettement sur la muraille naturelle. David se mit en position de tir, l'œil rivé au viseur dans l'attente d'une cible. Une demi-heure s'écoula sans qu'aucun mutant n'apparaisse. C'était inhabituel ; généralement

il se trouvait toujours une demi-douzaine d'individus lymphatiques pour hanter le bord du torrent, l'œil perdu dans les vapeurs d'une rêverie somnambulique. Le zoologue se redressa, les bras sciés par une crampe naissante. Au bas de la passerelle, l'officier qui semblait soudain dégrisé balayait la cité minière à la jumelle.

— Je n'aime pas ça, grogna-t-il, aucun signe de vie, des rues désertes... ça sent l'épidémie ou l'intoxication alimentaire généralisée. Pourvu que ces idiots du ravitaillement ne nous aient pas refile des produits avariés. J'ai entendu dire que ça s'était passé dans une autre réserve, aucun spécimen n'en a réchappé. Il faut aller voir...

Il cracha une obscénité et rangea les jumelles dans leur étui. David déglutit difficilement, gêné par la boule qui venait de s'installer dans sa gorge. À la seule idée de pousser plus avant dans le village, il se sentait la paume des mains moites et la bouche sèche.

— J'ai toujours redouté un truc comme ça, poursuivit Cazhel qui s'engageait déjà au milieu des roches, et bien sûr Barney n'est pas là ! S'il y a une merde, on ne sera que deux à la déguster : vous et moi. On nous reprochera n'importe quoi, de ne pas avoir goûté leur bouffe avant de les approvisionner ou de ne pas avoir su détecter les symptômes de l'épidémie, *n'importe quoi...*

La descente était difficile, jalonnée de rocs pointus et de pierres aux arêtes coupantes. Ils progressaient dans un vacarme d'éboulements, soulevant un nuage de poussière argileuse dont les particules adhéraient aussitôt à leur peau en sueur. Ils arrivèrent enfin à la première baraque. Cazhel sortit son Colt de service et tira le chien en arrière.

— À partir de maintenant dites-vous que vous marchez en terrain miné, souffla-t-il, ET REGARDEZ OÙ VOUS METTEZ LES PIEDS !

David acquiesça d'un signe de tête ; aucun son ne franchissait plus la barrière de ses dents ; il ne voyait que les empreintes sur le sol. La plupart semblaient sèches, certaines s'étaient déjà changées en cratères et creusaient le sol dans un

imperceptible grésillement. Ils entreprirent de zigzaguer. Le front de Cazhel luisait de transpiration.

— Le danger, c'est à l'intérieur des bâtiments, murmura-t-il, il peut y avoir des flaques d'encres, des macules encore humides auxquelles vous risquez de vous frotter. Faites gaffe ! Allez, on y va...

Les muscles raidis par la tension nerveuse, ils s'engagèrent dans le premier escalier. Les marches parsemées de découpes geignaient sinistrement à chacun de leurs pas. Ils aboutirent à une porte trouée de marques de doigts, de poings et de paumes. C'était hallucinant. À l'intérieur, le parquet ressemblait à une tranche de gruyère. Il n'y avait aucun signe d'occupation. Ils battirent en retraite, décomposant leurs mouvements, tels des automates au ressort détendu. Au bout d'une heure, ils avaient visité quatre habitations. En vain. L'ancienne cité minière paraissait avoir pleinement reconquis sa vocation de ville-fantôme.

— C'est impossible, haleta Cazhel, on devrait retrouver des corps, des cadavres. Du moins des malades... ou alors ils nous tendent un piège.

Sa main moite avait marbré de taches sombres la crosse en bois du revolver.

— Vous avez vu ? observa David, les empreintes qui marquent le sol sont pratiquement sèches. Cela veut dire qu'ils n'ont pas mis le nez dehors depuis vingt-quatre heures.

— Exact. Séparons-nous. Si vous tombez dans un traquenard, tirez en l'air. Je remonte vers la source du torrent, allez vers l'éolienne...

Après une bonne heure de prospection solitaire, David commença à se sentir gagné par un doute. En plusieurs endroits de la muraille, les mutants avaient aligné d'étranges suites de caractères, des dessins creusés dans la pierre, toute une enfilade d'images symboliques dont le sens lui échappait totalement, mais qui témoignaient d'une vive activité spirituelle. Il s'en approcha. Pour sculpter la roche, ils n'avaient eu qu'à dessiner du bout du doigt. Le mucus, en séchant, avait ensuite changé le dessin initial en une frise qu'on eût dite profondément taillée au burin. Ces gravures étiraient leurs plaies tout au long des

roches. C'était comme un livre en écriture Braille où les aspérités auraient été remplacées par des trous. Tout cela ne cadrerait pas avec l'apparente asthénie du Patchwork-people.

Un craquement le fit sursauter. C'était Cazhel.

— Vous avez vu ? lança-t-il en désignant les hiéroglyphes creusés dans la paroi rocheuse à l'ombre des baraques. Ils nous ont eus ! Quand ils jouaient aux débiles ils se payaient notre tête ! Ils ont une écriture, un art, probablement une doctrine, une religion ! On les croyait atteints d'imbécilité congénitale et ils philosophaient dans notre dos ! De foutus comédiens !

David hocha la tête. Il aurait fallu effectuer un relevé des inscriptions, les soumettre à un ordinateur de la meilleure génération. Il se promit de faire des photos. Ils poursuivirent leur marche, dépassant les dernières constructions pour retrouver le labyrinthe de rocs coupants.

— C'est invraisemblable ! vitupéra Cazhel. Ils ne peuvent aller nulle part ! La montagne est cernée de mines, de détecteurs, de lance-flammes automatiques. S'ils ont décidé de marcher vers la ceinture de protection, on va les retrouver en miettes, personne ne peut passer, il n'y a pas de chemin type, les mines fouisseuses changent tout le temps de place !

Trente minutes plus tard, ils découvrirent que de nombreuses traces de pas convergeaient vers un tumulus masqué par un gros buisson d'épines. Cazhel devint blême. Prenant bien garde à ne pas poser ses semelles sur la piste maculée de noir, il s'avança vers le tertre et, s'aidant du canon de son fusil, éloigna une à une les touffes d'épineux entassées comme pour quelque bûcher. Une cavité obscure se dessina, un boyau de ténèbres où luisaient deux rails. Un wagonnet cabossé obstruait en partie l'accès de la galerie...

— Une concession ! jura le policier. Bon sang ! Une concession non portée sur les cartes officielles ! Nous avons fait sauter toutes les autres mais *pas celle-là* ! Pas la peine de les chercher : ILS ONT FICHU LE CAMP ! Le tunnel doit traverser la montagne, passer sous la barrière de sécurité pour déboucher dans la plaine, de l'autre côté. C'est une catastrophe !

Il haletait. David écarquilla les yeux. Il imaginait la tribu en marche, fuyant son inconfortable réserve comme les Indiens d'autrefois. Il se secoua.

— De l'autre côté ? s'étonna-t-il, mais on m'a dit qu'il n'y avait que des marécages, des sables mouvants occupant plusieurs milliers d'hectares. Ils vont s'y engloutir !

Cazhel cracha avec colère.

— C'est vrai ! Mais au-dessus des vasières il y a les ponts. Le territoire des ponts ! S'ils les empruntent, c'est l'enfer pour nous ! On ne parlera plus de blâme mais de peloton d'exécution !

— Ils vont peut-être obliquer vers la voie du chemin de fer ?

— Pour retrouver la civilisation ? Vous êtes fou. On crève de faim sur ces plateaux, rien ne pousse, que des lichens. Aller au-devant d'une ville, c'est s'offrir aux mitrailleuses des milices rurales. Non, je suis sûr qu'ils vont marcher vers les ponts. Leurs occupants ne pourront pas faire face. Ce sont des fétichistes du retour au passé. Ils méprisent la civilisation moderne et pratiquent une sorte de moyen âge réinventé. Des toqués ! Beaucoup de femmes et d'enfants, des vieux aussi ! Bon sang ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Heureusement Barney n'est pas encore rentré...

— Il ne restera pas absent toute l'année !

— Je le sais bien ! s'emporta le policier, mais ça nous laisse une chance...

— Une chance de quoi ? De filer ?

— Mais non ! *De rattraper les fuyards et de les ramener à la réserve !*

David fit un bond en arrière.

— Quoi ? Vous voulez pister ces bonbonnes d'acide ambulantes comme un vulgaire gibier ? Vous délirez, mon vieux ! Nous sommes que deux ; la tribu compte plus d'une centaine d'individus d'après les fiches du bureau d'ordre !

— Il n'y a pas d'autre moyen ! Il faut les courser ! C'est comme si nous avions laissé les portes d'un laboratoire ouvertes et qu'un troupeau de bêtes enragées en avait profité pour se répandre dans la population. Nous sommes responsables ! Il

faut en ramener quelques couples, *abattre les autres*. Nous mettrons cela sur le compte d'une épidémie.

David fut secoué par un horrible frisson, ouvrit la bouche, mais ne put prononcer une parole... Cahel l'observa en ricanant.

— Gardez vos sermons, nous sommes dans le même bateau. Si ces mutants font des ravages, c'est la peine capitale pour nous deux. On nous vendra à un institut de vivisection ou à un centre de recherches. C'est ce qu'on fait de temps à autre quand les prisons sont trop pleines ! Ces messieurs des facultés ne manquent jamais de petits virus à tester, ce sont plutôt les cobayes intéressants qui leur font défaut !

CHAPITRE V

« Empoisonneurs ! »

« Assassins ! »

Succédant aux hurlements de la foule déchaînée, une pierre zébra l'air, atteignant l'enseigne de plein fouet. Les lettres lumineuses du mot « Tatouages » explosèrent en une gerbe de courts-circuits éblouissants, une cascade d'étincelles s'échappa des tubes rompus, se déversant sur la tête et les épaules des manifestants qui refluèrent en désordre, se piétinant les uns les autres. Au-dessus de la boutique aux volets métalliques baissés, un bref incendie noircit la façade avant de mourir en une bouffée de suie grasse. Sa frayeur dissipée, la vague humaine repartit à l'assaut, bombardant l'échoppe à coups de pavés et de bouteilles vides. Mais si les tôles blindées obturant la porte et la devanture ne souffraient nullement de ces salves dérisoires, il en allait autrement pour Lise qui, recroquevillée sur son matelas, se bouchait les oreilles en sanglotant. Depuis la veille elle se sentait seule, abandonnée et impuissante au creux du cube d'obscurité qu'était soudain devenue la boutique assiégée. Elle savait bien qu'aucun des fous furieux occupant actuellement la rue ne pourrait forcer le barrage du rideau de fer anti-émeute. Une voiture lancée à pleine vitesse ne serait pas parvenue à l'enfoncer ; malgré cela elle avait peur, elle avait honte. À la radio elle avait entendu que plusieurs tatoueurs s'étaient suicidés dans la nuit du dimanche, et un moment elle avait été tentée d'en faire autant. Puis la foule justicière avait envahi les rues, cherchant à saccager les officines de tatouages, à lyncher les dessinateurs. Lise n'avait eu que le temps d'abaisser la manette du système de sécurité. En une fraction de seconde l'échoppe vieillotte et fragile s'était changée en bunker. Il y avait de cela seize heures...

Elle s'efforça de refouler les sanglots qui lui bloquaient la gorge, roula sur le dos au milieu des draps froissés. Les bruits de

la rue ne lui parvenaient qu'assourdis, et si elle entendait les cris de haine, elle ne pouvait saisir le sens des mots. Elle avait soif ; elle tâtonna dans l'obscurité à la recherche de la carafe qu'elle posait toujours sur le sol, à la tête du lit. Elle n'osait pas allumer la veilleuse, comme si l'opacité des ténèbres ajoutait à la protection des volets de sécurité. Elle se déplaça en aveugle, buta contre une pile de livres et s'immobilisa, le cœur battant. Des coups sourds montaient de la façade. Un bélier ? De nouveau elle eut peur...

Elle avait commis une erreur en regagnant la boutique ; elle aurait dû sauter dans le premier avion, faire un saut de cinq ou six mille kilomètres... fuir la ville. Mais non, à l'annonce de la nouvelle, elle s'était sentie désemparée, perdue, elle avait voulu prouver sa bonne foi en revenant s'expliquer... leur dire qu'elle n'était qu'une victime, qu'à aucun moment elle n'avait soupçonné une telle horreur, que... Dès qu'elle les avait vus se ruer en bas de la place, elle avait compris qu'ils ne la laisseraient jamais s'expliquer, qu'ils allaient la frapper, la tuer, avant même qu'elle ait le temps d'ouvrir la bouche, et elle avait eu le réflexe d'enclencher le système de protection. Depuis elle attendait, noyée dans les ténèbres, que s'éloigne la tempête. Les coups cessèrent. Elle réalisa qu'elle était gluante de sueur et fit passer sa robe par-dessus sa tête. Ses tempes bourdonnaient. Elle battit en retraite, se jeta sur le matelas et enfouit son visage dans l'oreiller...

Tout avait commencé dans la nuit de vendredi. Elle avait été surprise par la sonnerie du téléphone alors qu'elle sortait de la douche. En décrochant elle avait aussitôt reconnu la voix d'un client, et tout de suite elle avait éprouvé un pincement désagréable au creux de l'estomac. L'homme, un journaliste fort célèbre, paraissait étrangement dérouté, lui qui d'ordinaire faisait montre d'une inépuisable suffisance.

— C'est votre œuvre, ma chère, lâcha-t-il sur un ton faussement léger, vous savez : cette licorne rouge que vous m'avez tatouée il y a six ou sept mois... C'est étrange, elle ne bouge plus. Elle est... fixe. Oui, c'est ça : FIXE ! Comme un tatouage banal, ordinaire. Sa couleur s'est ternie, on dirait

qu'elle est sèche, elle n'a plus ce beau luisant du début, et de plus...

Lise avait dû se racler la gorge pour réussir à parler...

— De plus... ?

— Excusez-moi, ma chère, mais j'éprouve d'insupportables démangeaisons sur toute l'étendue du dessin. C'est... c'est très désagréable.

Elle l'avait rassuré, avait diagnostiqué une allergie passagère et prescrit une pommade anti-inflammatoire. Pourtant, lorsqu'elle gagna sa couche, elle ne put trouver le sommeil. Les mots de son interlocuteur demeuraient étrangement présents à son esprit : « *C'est la licorne, elle ne bouge plus. On dirait qu'elle est sèche...* »

Qu'est-ce que Barney lui avait raconté à propos de l'hirudine ? Qu'elle empêchait la coagulation, maintenait l'encre à l'état liquide et la préservait de la dessiccation... C'était à peu près tout. Peut-être ne s'agissait-il que d'un cas isolé ? Fallait-il prévenir le petit homme ?

Comme elle s'agitait entre ses draps, elle ne tarda pas à être en sueur. Les nerfs à fleur de peau, elle s'habilla d'une robe de cuir noir, passa un imperméable, des bottes, un chapeau, et sortit dans la nuit. Barney lui avait toujours recommandé d'appeler d'une cabine publique. Elle respecta la consigne, mais aucun des numéros qu'elle avait appris par cœur ne daigna répondre. Déroutée, elle entra dans un bar et commanda un cognac. Au bout d'une minute, elle se rappela le code du tatoueur chez qui elle avait accompli un stage de quinze jours avant d'ouvrir sa propre boutique. C'était un garçon charmant, un ancien des beaux-arts qui avait exposé une ou deux fois par le passé, et avec qui elle avait failli faire l'amour, un soir, par désœuvrement.

Elle l'eut presque immédiatement au bout du fil. Il lui confirma avoir reçu lui aussi des plaintes relatives à une subite immobilité des figures, mais – au contraire de Lise – il n'avait pas cherché à contacter Barney. Elle quitta la cabine en proie à un trouble grandissant. L'alcool l'anesthésiant légèrement, elle se joignit à la foule qui déambulait sur le boulevard principal. C'était déjà la grande foire à la solitude des débuts de week-end,

et des centaines d'hommes, de femmes, s'entrecroisaient, leur numéro de téléphone peint à la bombe fluorescente sur le dos de leur imperméable. Le spectacle était affreusement déprimant.

Vers une heure du matin, un hurlement de souffrance figea les promeneurs sur l'asphalte mouillé, et Lise put voir un gros homme nu jaillir du porche d'un hôtel borgne. Il était chauve, rose, et couvert de sueur. Il fit quelques pas au hasard et tomba à genoux dans une flaque. Immédiatement un attroupement se forma.

— Ça me brûle ! commença-t-il à crier. Dieu ! Ça me brûle là-dedans ! Faites quelque chose !

Lise réalisa qu'il se grattait la poitrine avec fureur, s'arrachant la peau à grands coups d'ongles. Un adolescent ricana, quelque part dans l'obscurité. L'homme poussa un second hurlement en même temps qu'il urinait et déféquait sous lui. La jeune femme aperçut alors le grand aigle aux ailes déployées qui occupait les pectoraux du malade. Un tatouage bon marché, probablement effectué dans une quelconque échoppe de la zone industrielle, sans aucune recherche artistique, une caricature standard comme devaient en arborer des centaines d'ouvriers, de marins ou de soldats...

— J'ai mal ! sanglota l'obèse dont la tête touchait à présent le trottoir. Il ne vole plus... Il ne vole plus, et j'ai mal... MAL...

Trois policiers du service civil dispersèrent l'attroupement. Une ambulance se rangea à proximité. À l'instant où on couchait le gros homme sur le brancard, Lisa distingua les contours du tatouage : ils étaient humides de sang, comme si chaque trait du dessin venait d'être taillé au rasoir, comme si un scalpel invisible avait soudain entrepris de découper soigneusement la figure gravée à l'encre noire sur l'épiderme rose et gras de l'inconnu. Elle en fut sérieusement ébranlée. L'instant d'après, elle se fit bousculer par une bande d'adolescents qui la tripotèrent outrageusement sans quelle parvienne seulement à réagir. Son cerveau restait hypnotisé sur les cris de l'homme : « *il ne vole plus, et j'ai mal...* » Avait-il voulu dire que le tatouage avait cessé de se déplacer, LUI AUSSI ? Dans ce cas, toute immobilité du dessin devait être immédiatement interprétée comme le signe avant-coureur d'un

mal étrange qu'elle concevait encore confusément mais qu'elle devinait terrible... Obéissant à une impulsion, elle se rua dans une cabine et forma le numéro du journaliste-vedette qui l'avait appelée deux heures plus tôt. On décrocha...

— Allô ! Jean-Xavier ? balbutia-t-elle, c'est Lise, je voulais savoir pour votre licorne, est-ce que...

— Allô ! trancha une voix glacée. Ici le médecin-patrouilleur de service, la personne que vous cherchez à joindre est très malade. Vous avez l'air au courant, cette licorne qu'il a sur le ventre, il s'en plaignait depuis longtemps ?

— N... Non... des démangeaisons... Je crois.

Il y eut une sorte d'aboiement dans l'écouteur.

— DES DÉMANGEAISONS ! Vous vous fichez de moi ? Je n'ai jamais vu une pareille ulcération ! Les chairs sont rongées, le muscle est atteint... C'est, c'est comme si on l'avait tatoué à l'acide sulfurique, je n'arrive pas à enrayer le processus, *ça creuse, ça creuse*... Bon sang, il n'y a plus de dessin, vous comprenez ? Un trou... Juste un trou qui va en s'approfondissant !

Il perdait son sang-froid. Lise raccrocha, au bord de la syncope, un goût de bile dans la bouche. Un dragueur entra derrière elle dans la cabine et lui passa la main sous la jupe, entre les cuisses, sans qu'elle ait la force de se défendre. À la fin, devant son inertie, il crut avoir affaire à une droguée et s'esquiva en jurant. Lise retrouva le boulevard. Désormais aucun doute n'était plus permis. Les tatouages étaient en train de tuer leurs propriétaires ! Quelque chose s'était passé... Une modification moléculaire, une réorganisation chimique, due à la dessiccation, qui déchaînait un formidable pouvoir dévorant. Barney... Barney l'avait peut-être toujours su ! Barney s'était servi d'eux pour lancer la première mode radicalement mortelle de l'histoire ! Elle entra dans un bar, but un scotch et égreña les différents codes du petit homme. Aucun ne répondit. La peur minait ses genoux. Elle dut s'asseoir.

— Vous avez une console de crédit bancaire ? demanda-t-elle au barman.

Sans un mot il lui désigna un isoloir rococo masqué par un lourd rideau rouge. Elle s'y précipita pour pianoter les chiffres

de virement qui lui permettaient chaque jour de déposer sa recette sur le compte de la « société pour l'exploitation du tatouage mobile ». Une inscription raya l'écran : « Accès interdit. » « *Compte sous surveillance judiciaire. Transactions suspendues.* »

Le sol vacilla sous ses pieds. Une action venait d'être déclenchée en haut lieu. La mise sous séquestre des avoirs de la société équivalait à un mandat d'amener. Barney devenait un hors-la-loi, et les tatoueurs ses complices... Cette fois elle eut vraiment peur.

Le scandale éclata avec l'aube, et tous les médias s'en firent l'écho. Exploitant la nouvelle de la façon la plus brutale, certains journaux à sensations créèrent une formidable vague de panique. Des manchettes terrifiantes explosèrent au présentoir des kiosques :

« LE TATOUAGE QUI TUE ! »

« *Mode meurtrière !* »

« *Le gang des dessinateurs-assassins !* »

Plusieurs émeutes ravagèrent le quartier des ministères. On brûla cinq officines de tatouage, mais aussi des salons de coiffure et des pharmacies ! Les forces de l'ordre durent se résoudre à l'assaut et il y eut de nombreux blessés de part et d'autre. À midi, un quotidien célèbre pour son ton critique parla de « Canular gigantesque », et la fièvre retomba. Sans doute s'agissait-il d'une manœuvre grossière ou d'une tentative d'intoxication, car les hospitalisations – elles – se succédaient à un rythme effrayant. À treize heures, un porte-parole du ministère de la Santé vint faire le point sur les écrans de la télévision d'État : Contrairement aux affirmations de la presse, aucune mort n'était à déplorer, on comptait seulement une centaine de cas de perforations graves, et quatre cents ulcérations bénignes. Ce qui, somme toute, apparaissait comme « rassurant ». Un médecin calme et posé lui succéda pour confirmer ces chiffres et parler de « manifestations allergiques rarissimes et au pourcentage extrêmement faible par rapport à la masse de la population tatouée ! »

Ce discours à peine terminé, quatre quotidiens tirèrent chacun une édition spéciale infligeant un cruel démenti aux

sommités du ministère. Selon eux, douze ou treize décès avaient été enregistrés dans la nuit. Quant à la prétendue allergie, il s'agissait en fait d'une évolution biochimique menaçant SANS EXCEPTION tous les porteurs de tatouages !

La cité connut un nouvel après-midi de folie, et des affrontements sanglants opposèrent les milices municipales aux émeutiers ivres de colère et d'angoisse.

Assommée par ces révélations successives et contradictoires, Lisa regagna la boutique déserte. Elle ne dut sa survie qu'au réflexe qui lui commanda d'abaisser les volets de protection : quelques minutes à peine après son arrivée un groupe d'individus surexcités envahit la place, traînant dans son sillage une meute avide d'en découdre... Depuis elle attendait, noyau vivant d'un cube de ténèbres sur lequel déferlaient les forces nées de la peur.

*

* *

Trois jours passèrent. Il n'en fallut pas moins aux brigades de police pour reprendre les choses en main. À présent, on savait que la totalité des malades actuellement hospitalisés avaient été tatoués à la même époque, c'est-à-dire aux tout premiers temps de l'engouement collectif, il y avait de cela deux ans. Le processus d'ulcération semblait donc en relation directe avec le vieillissement des images. Vieillissement dont le symptôme le plus manifeste consistait en une disparition de cette fameuse mobilité qui avait été à l'origine d'une mode qu'on jugeait aujourd'hui parfaitement stupide. Les autorités médicales décidèrent d'organiser un recensement massif. Par la voie des ondes et de l'image, on demanda aux victimes en puissance de se rendre au commissariat le plus proche de leur domicile pour s'y faire répertorier. Il importait avant tout de préciser la date d'exécution du dessin, les cas seraient traités par ordre chronologique. La colère fit place à une sourde angoisse. Un peu partout des files d'attente engorgèrent les rues, paralysant la circulation. Les entreprises, désertées par

leurs employés morts de peur, ne tournèrent plus qu'au ralenti... ou plus du tout.

Suivit une courte épidémie de mutilations. Terrorisés à la seule idée de voir le dessin ornant leur épiderme se changer en un cratère suppurant, de nombreux malades potentiels préférèrent sectionner à la scie circulaire la jambe ou le bras sur lesquels évoluait le tatouage menaçant. Certains, qui s'étaient bourrés d'analgésiques en prévision de l'opération, s'endormirent avant d'avoir pu décrocher le téléphone pour appeler au secours... et moururent d'hémorragie. On vit bien entendu fleurir les inévitables charlatans qu'attire toute psychose collective. On vendit à prix d'or des « gommes à peau », dont le frottement répété devait venir à bout de n'importe quel tatouage en moins de trois mois ! Suivirent crèmes et onguents divers à la composition aussi fantaisiste qu'inefficace. La foule se jeta sur ces exutoires, usant indifféremment des procédés les plus aberrants sans même sourciller...

Lorsque ses provisions furent épuisées, Lise se trouva confrontée à une triste alternative : risquer de se faire lyncher en mettant le nez dehors... ou mourir de faim ! Les élancements qui striaient son estomac ne lui permirent pas de tergiverser très longtemps. Elle s'habilla de la façon la plus neutre qui soit et déconnecta l'un des volets de l'arrière-boutique, après quoi, le souffle court, elle retroussa sa jupe pour sauter la barre d'appui d'une fenêtre donnant sur une ruelle aux façades aveugles. Quand ses talons heurtèrent les pavés, éveillant un choc douloureux le long de sa colonne vertébrale, elle songea qu'elle était maintenant totalement vulnérable. Si un groupe d'enragés avaient décidé d'un roulement de surveillance elle était perdue...

Elle remonta la ruelle en essayant de faire le moins de bruit possible puis bifurqua dans une rue en pente. Elle n'avait pas fait une dizaine de mètres, qu'une voiture la doubla et s'arrêta dans un hurlement de freins, la portière avant droite ouverte. Elle faillit rebrousser chemin en courant, mais une voix la cloua sur place :

— Lise ! Vite !

C'était Nathan !

Elle se rua sur le siège, claqua la poignée, tandis que le véhicule se lançait à l'assaut du boulevard.

— Je t'attendais depuis trois jours ! cria le garçon pour dominer le vrombissement du moteur. Je commençais à me demander si tu ne t'étais pas suicidée ! Tu sais, heureusement que j'étais là : ils avaient laissé un piquet de surveillance, tu n'aurais jamais pu dépasser la place !

Lise lui jeta un rapide coup d'œil. À part un crâne rasé assez insolite, il ne conservait aucune trace apparente de sa malheureuse confrontation avec les gorilles de Barney.

— On va chez moi, conclut-il après avoir vérifié dans le rétroviseur qu'on ne les suivait pas.

Ils retrouvèrent le studio sous les combles. Lise se laissa tomber sur un coussin et Nath fit du thé. Une atmosphère de gêne s'installait, s'appesantissant de minute en minute. Le garçon revint, emplît les tasses...

— Ça va très mal, tu sais ? lança-t-il sans préambule. Tout le monde nage dans le brouillard le plus complet. Au ministère de la Santé, on feint de minimiser l'affaire, mais en réalité on a très peur. Barney est introuvable et j'ai l'impression que les services de police ne déploient pas un zèle excessif pour le localiser ! C'est curieux. Il y a eu plusieurs plaintes déposées par des associations de consommateurs, mais aucune commission d'enquête n'a encore été nommée... Tout se passe comme si on voulait faire traîner les choses en longueur... Certains diraient : donner aux coupables le temps de s'échapper.

— Tu es ridicule ! explosa la jeune femme. Le compte de la société a été bloqué et...

Nathan haussa les épaules.

— J'ai eu des informations, il n'y avait qu'une somme ridicule sur ce compte, je pense qu'on le vidait au fur et à mesure en prévision de ce qui arrive aujourd'hui... Barney savait que l'entreprise capoterait au premier signe de maladie, il a probablement tout combiné en fonction de cette donnée : faux papiers, filière d'évasion, planques diverses. Ce qui m'ennuie, c'est que ce type n'existe nulle part : on ne trouve sa trace dans aucun fichier ! Si je ne l'avais pas vu, je dirais que c'est un fantôme. Enfin ! Comprends-moi ! Une affaire de cette

envergure n'a pu se monter sans d'énormes protections ! On couvre Barney ! On le couvre parce que plusieurs grosses têtes du gouvernement touchaient des pots-de-vin faramineux ! Le scandale risque à tout moment de devenir politique... et puis il y a autre chose...

— Quoi ?

Il parut hésiter et baissa instinctivement la voix.

— J'ai un ami dans un institut de sondage... Il a retrouvé de vieux listings : des enquêtes, des questionnaires collectés dans des journaux de jeunes aux premiers temps de la mode du tatouage mobile... D'après lui, il semblerait que 70 % des tatoués soient des gosses de seize à vingt ans.

— C'est normal. Les modes ne vivent que parce que les adolescents les nourrissent...

— Oui, oui, mais il y a autre chose... Enfin, je ne sais pas si je dois te le dire...

Lise reposa sa tasse, exaspérée.

— Si tu fais dans l'ultra-secret, colle-toi un ruban adhésif sur la bouche et n'en parlons plus !

— Ne t'emballe pas ! Mais tu comprends : ces gosses, *tous chômeurs en puissance*, tous destinés à grossir les rangs des « travailleurs-disponibles » – comme on dit aujourd'hui ! – après tout, leur mort prématurée arrangerait bien les affaires de l'État ! Un trop-plein d'inutiles liquidés, hop ! Et la balance se rééquilibre d'un seul coup !

— Tu es fou ! Ton copain est complètement paranoïaque ! Vous êtes en train de sombrer dans la phobie classique du journaliste professionnel : la découverte du grand complot mondial !

Nathan eut un geste irrité.

— Tu ne veux pas réfléchir ! ragea-t-il. Ce que je dis est loin d'être idiot. Une épidémie c'est incontrôlable, alors que dans le cas présent il s'agit d'une épidémie « morale », « psychologique », presque programmable ! On pouvait pratiquement déterminer à l'avance le profil des futurs tatoués ! La cible principale : des jeunes d'âge scolaire, des étudiants, bref toute une population destinée à envahir le monde du travail dans un délai assez bref...

— Ça ne tient pas debout ! Il y a des ouvriers parmi les premiers hospitalisés, des militaires, des travailleurs...

— Évidemment, mais en pourcentage assez réduit ! Juste de quoi donner le change !

Sa voix grimpait dans l'aigu. Il s'en rendit compte et se calma d'un seul coup.

— Bon, on laisse ça de côté. De toute façon, si Barney est un agent des services secrets qui a travaillé sur ordre de la haute autorité, on n'entendra plus jamais parler de lui. Peut-être même est-il déjà mort !

Le silence se réinstalla, pesant. Lise but une gorgée de thé. Il était tiède. Elle se sentait glacée jusqu'au fond des os, elle frissonna.

— C'est de la folie, répéta-t-elle dans un souffle, ce serait monstrueux...

Nathan leva un sourcil critique.

— Pas plus qu'un conflit de frontière factice, uniquement conçu pour résorber un excédent de population ! Et puis la guerre, les bactéries, les armes neutroniques, c'est incontrôlable, on sait où ça commence, on ne peut jamais prévoir où et quand ça s'arrêtera. Ici le procédé était beaucoup plus fiable. Et qui accuser ? Ceux qui se sont prêtés aux aiguilles des tatoueurs l'ont fait de leur plein gré ! Personne ne leur a mis le couteau sur la gorge ! Dans quelques jours je ne serais pas étonné de voir certains organismes d'État entamer une campagne sur le thème de « l'inconséquence juvénile » et de « l'infantilisation prolongée des jeunes ! » Et on retombera sur l'éternelle devise : « Les malades sont responsables de leur maladie » qui a surtout le mérite de donner bonne conscience aux bien portants ! De toute manière, il ne s'agit là que d'une hypothèse de travail qu'aucune preuve ne vient étayer. Ça te rassure ?

La jeune femme esquissa un sourire qui se changea en grimace.

— Et les blessures ? balbutia-t-elle. Tu as vu les blessures ?

— Des photos uniquement. Très, très moche. On dirait que les types ont été percés de part en part. On parle « d'ulcérations galopantes » mais en réalité personne ne sait rien. Pour

quelqu'un qui n'est pas au courant, ça fait l'effet de cadavres traversés par une balle explosive...

Lise blêmit. Nath repoussa la théière, alla pêcher un flacon de gin sur un rayonnage encombré de livres.

— On va placer des centaines de malades en observation, conclut-il en versant l'alcool dans les tasses, dès que les tatouages cesseront de bouger on tentera de les prélever au laser, mais ce n'est qu'une théorie... Pour ma part je pense que lorsque le tatouage s'immobilise il est déjà trop tard... Quant à le prélever lorsqu'il jouit de toute sa vélocité, on a essayé : c'est impossible. Ou alors il faut l'isoler sur un membre... et trancher ce dernier !

Lise eut un spasme incontrôlable.

— J'ai rencontré un toubib qui a une idée techniquement valable, continua le garçon. La cryogénisation. On congèle les corps : les chairs deviennent dures comme la pierre et le tatouage s'immobilise forcément, on le découpe alors au burin. L'ennui c'est que le nombre de malades à traiter est considérable, les hôpitaux ne sont pas équipés et le coût de l'opération viderait les caisses de l'État ! Il n'en est donc pas question... sauf pour quelques rares privilégiés ayant les moyens de s'offrir un tel peeling !

Ils burent en silence.

Un peu plus tard dans la soirée, alors qu'elle était légèrement ivre, Lise laissa tomber sa robe sur la moquette et s'allongea sur les coussins du divan. À sa grande surprise, elle observa un net mouvement de recul chez son compagnon tandis qu'une expression de panique dilatait ses pupilles à l'excès.

— Ne m'en veux pas, souffla-t-il d'une voix pratiquement inaudible. Je ne peux pas... *Le chat !*

Lise se raidit, sa chair se hérissa, et – en une fraction de seconde – son ivresse s'envola. LE CHAT ! Au milieu des bouleversements des derniers jours elle avait oublié le petit chat noir au poil horripilé qui hantait son anatomie... Cette image minuscule imposée par Barney, et qu'elle n'avait jamais considérée comme faisant partie de sa personne physique... Oui ! *Elle avait oublié le plus important : QU'ELLE ÉTAIT ELLE-MÊME TATOUÉE !*

— Tu comprends, bégaya Nathan pitoyable. S’il se met à remuer, à... à voyager sur ma peau... Je ne le supporterais pas... C’est... c’est viscéral !

Lise ferma les yeux, soudain très lasse.

— Je comprends parfaitement. Tu te dis que s’il émigre sur ton dos ou ton ventre après que nous ayons fait l’amour, il pourrait bien me venir à l’idée de te LE laisser « en pension », *et de m’éclipser durant ton sommeil...*

— Tu es folle ! Je n’ai jamais dit ça !

— Tiens ? Je crois me rappeler au contraire une époque où tu m’exhortais à me débarrasser de lui en couchant avec quelqu’un que je détesterais ?

— C’était une plaisanterie idiote...

— Ah bon ?

Il n’ajouta rien et elle l’entendit qui s’installait dans la pièce d’à côté. Elle pleura longuement puis s’endormit, brisée. Lorsqu’elle s’éveilla, le matin suivant, Nathan avait disparu. Elle trouva un mot sur la machine à écrire :

« Je pars sur un coup. Je serai absent quelques jours.

Tu peux rester. Fais comme chez toi.

Affectueusement. Nath. »

Réalité ou mensonge diplomatique ? Elle ne sut trancher et chiffonna le papier, le cœur serré. Dans la rue, la police patrouillait, dispersant les « *attroupements de plus de DEUX personnes* »...

*

* *

Assez rapidement, il devint évident que les hôpitaux ne pourraient résorber l’afflux incessant des malades potentiels. Un décret institua l’organisation de « camps d’observation sanitaire » aux abords de la ville. Camps qui seraient bien entendu placés sous l’autorité souveraine de l’armée. La nouvelle provoqua une levée de bouchers, et on parla

immédiatement de « ghettos institutionnalisés », de « prisons-hôpitaux », de « médecins-geôliers »...

« L'avenir du procédé est d'ores et déjà prévisible, clama un éditorialiste, on commencera par PRIER les malades de s'y rendre de leur plein gré, puis – devant leur légitime hésitation – on les y conduira de force, au besoin en organisant des rafles gigantesques ! Et les « camps d'observation sanitaire » se changeront en de vastes mouroirs bordés de charniers ! »

Lise n'était pas loin de penser la même chose. Sur son ventre, ses seins, ses fesses, le petit chat restait cependant d'une extrême vélocité. C'était incompréhensible, d'autant plus qu'elle faisait probablement partie du plus ancien contingent de tatoués, celui qui avait contribué à lancer la mode funeste. Selon les lois de la logique elle aurait dû normalement être l'une des premières victimes du mal. De quel inexplicable sursis bénéficiait-elle ? Seul Barney aurait pu lui répondre !

L'oisiveté aidant, elle finit par se demander s'il ne lui serait pas possible, en passant au peigne fin l'appartement délabré du quartier « polaire », de trouver un indice susceptible de la mettre sur la piste du petit homme...

Nathan téléphona au début de l'après-midi. Sa gaieté factice exaspéra Lise qui le coupa net au milieu d'une laborieuse plaisanterie.

— Le local de Barney, lança-t-elle tout à trac, tu sais : le siège de cette société fantôme pour l'étude de je-ne-sais-quel-poisson-lumineux, la police y a-t-elle perquisitionné ?

Il y eut un silence stupéfait à l'autre bout du fil.

— Ma foi, je n'en sais rien, lâcha le garçon décontenancé, peut-être ignore-t-elle tout de cette planque...

— Tu n'as pas mis les flics au courant ?

— Bon sang ! Je ne suis pas un indicateur ! Et si tu veux mon avis, ça n'aurait pas servi à grand-chose, l'oiseau s'est sûrement envolé depuis longtemps !

Il marqua une courte hésitation avant d'ajouter :

— J'avoue que ma rencontre avec les sbires de ton Barney a considérablement refroidi ma fougue d'enquêteur. Tant pis pour le scoop ! De toute manière, maintenant il est trop tard...

Ils échangèrent encore quelques banalités et se séparèrent. Lise resta songeuse. Quelque chose la poussait à quitter le studio, une intuition irraisonnée, la certitude irrationnelle d'avoir tiré la bonne carte.

Elle s'habilla, quitta l'immeuble et prit la direction du quartier « polaire ». Bien qu'aucune poursuite n'ait été entamée contre les tatoueurs, elle se sentait dans la peau d'une hors-la-loi et il lui semblait que les regards des passants s'attardaient lourdement sur son passage. Bientôt le bloc des hyperthyroïdiens se dessina dans un halo de condensation qui lui donnait une allure spectrale. Comme la première fois, elle loua une combinaison chauffante et s'enfonça tête basse dans le dédale de givre. Quelques outils cliquetaient dans son sac : une pince, un long tournevis, qu'elle avait découverts au fond d'un placard chez Nath, et avec lesquels elle espérait forcer la serrure de la porte d'entrée.

Elle croisa très peu de promeneurs. Au bas de l'immeuble, la plaque de marbre avait toujours son aspect irréel de sorbet à la vanille. Elle entra. En grimpant l'escalier, elle songea qu'elle était idiote. Elle ne trouverait rien, tout au plus quelques poissons morts au fond d'un aquarium à la surface gelée, des boîtes de conserves, des bouteilles de bière... La carte de visite jaunie n'avait pas changé de place. Dans un réflexe de prudence, elle pressa le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit, un homme de haute taille au crâne rasé lui fit signe d'entrer.

— *Il est dans le salon*, grogna-t-il entre ses dents, *il vous attend.*

Lise eut un hoquet de stupéfaction.

— Il m'attend ?

Le cerbère haussa pesamment les épaules.

— Le garde de la cabine de location nous a prévenus de votre arrivée, ma petite ! Vous nous prenez pour des amateurs ? Tout le quartier est jalonné de guetteurs qui bouffent des pilules à longueur de journée pour jouer les hyperthyroïdiens. Alors, vous vous décidez ?

Lise déglutit avec peine. Au fond de la salle elle aperçut Barney, sanglé dans un uniforme qu'elle ne put identifier. Il arborait une casquette plate d'officier supérieur et un nombre impressionnant de galons.

— Tu n'es pas parti ? lâcha-t-elle bêtement.

— Parti ? Pourquoi ? Personne ne nous recherche.

Elle eut peur. Une phrase se mit à danser dans sa tête : « LA GUEULE DU LOUP ! ». Jamais une expression ne lui sembla mieux trouvée. Elle était hypnotisée par Barney ; l'uniforme le rendait irréel. À présent, ils étaient seuls dans la grande pièce froide. On avait débranché les aquariums, et le givre cristallisait ses fleurs complexes sur les vitres des viviers. Des bêtes d'eau tropicales, tuées par la température trop basse, dérivèrent à la surface des bords, prises dans la croûte de glace en formation.

— Alors c'est vrai, murmura-t-elle dans un nuage de vapeur blanche, c'était une opération destinée à réduire le nombre des chômeurs ?

Barney gloussa.

— Tu lis trop de romans policiers, ma petite ! C'était une opération commerciale. UNE SIMPLE OPÉRATION COMMERCIALE conçue pour renflouer le déficit budgétaire, une opération extrêmement lucrative, mais qui a mal tourné...

Elle se demanda s'il la jugeait assez idiote pour avaler une pareille couleuvre. Le petit homme fronça les sourcils.

— Tu ne me crois pas, hein ? Tu as raison. Je ne sais pas moi-même dans quel but on a monté ce trafic... Je me suis contenté de le mettre en place, comme me l'ordonnaient mes supérieurs. S'agit-il d'une manœuvre visant à diminuer la densité de la population, comme le chuchotent certains journalistes d'opposition, ou d'une combine destinée à enrichir quelque gros ponton du gouvernement ? Je n'en sais rien. Tout est possible...

— Pourquoi me racontes-tu ça ? Parce que je vais mourir ? Parce que le tatouage va me trouer de part en part d'ici un jour ou deux ? C'est ça, hein ?

La voix de Lise avait grimpé. Il la freina d'un geste.

— Calme-toi !

Saisissant la jeune femme par le poignet, il la tira dans l'embrasure d'une fenêtre et s'assura d'un regard que le cerbère ne croisait pas à proximité.

— Tous les tatoueurs devaient être marqués, murmura-t-il sourdement, *pour inspirer confiance*. C'étaient les ordres. J'ai obéi. Mais j'ai toujours eu un petit faible pour toi... C'est vrai. Tu me plaisais vraiment en « jeune morte »...

— Attends encore un peu, cracha Lise acerbe, dans quelque temps je posséderai mon rôle à la perfection, j'espère que tu viendras m'applaudir... à la morgue !

— Pas d'humour facile, je t'en prie ! Tu as été une des premières marquées, tu ne réalises pas que tu devrais déjà être morte à l'heure qu'il est ? Tu aurais dû NORMALEMENT compter parmi les premières victimes...

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Le visage de Barney se crispa et son regard se fit fuyant, il eut un geste pour lui signifier de parler plus bas.

— Le flacon dont tu t'es servie pour tatouer le chat, chuchota-t-il, il était... spécial. Spécialement préparé pour toi. *Par mes soins*. J'ai augmenté la dose d'hirudine, ce conservateur anticoagulant dont je t'ai parlé. L'encre mettra plus longtemps que prévu à sécher. Je l'ai rendue beaucoup plus fluide que celle du « commerce ». Rien dans les ordres ne me l'interdisait, n'est-ce pas ? Voilà c'était ce que je voulais t'apprendre. Tu bénéficies d'un sursis, mais j'ignore tout du temps qu'il te reste à vivre. Car l'encre finira par sécher, C'EST INÉVITABLE... Ça, je ne pouvais pas l'empêcher... Les ordres sont les ordres. Peut-être que d'ici là les médecins auront trouvé un remède... mais je n'y crois pas vraiment.

Lise recula. Le sang battait à ses tempes. Elle tenta d'avaler une salive inexistante.

— Tu es en train de m'expliquer que je ne frôle pas encore la panne sèche, que tu as glissé subrepticement un jerrycan de secours dans mon coffre. C'est ça ?

Elle crânait, mais ses genoux se dérobaient sous son poids. Elle s'accrocha à l'espagnolette et posa son front sur la vitre glacée.

— C'est ça, chuinta Barney dans un souffle. Maintenant il faut que tu partes. Quitte la boutique, tu as du fric, ton compte ne sera pas bloqué, j'y ai veillé. Profite du temps qui te reste. C'est une sale histoire, qui prend trop d'ampleur. Je ne suis pas moi-même à l'abri, je sais trop de choses et dans mon boulot on n'aime guère les témoins à charge, je me demande si...

Il se tut, et son visage plissé de rides retrouva toute sa raideur.

— Va, conclut-il, pars tout de suite. Je t'ai protégée du mieux que j'ai pu. On ne retrouvera pas ton nom, rien qu'un numéro. Vide ton compte à un guichet automatique et disparais. Je ne peux rien de plus. Le sursis... c'était la seule concession, la seule ruse qui m'était permise dans le cadre de mes fonctions.

Il lui tourna le dos, n'offrant plus au regard qu'une silhouette voûtée dans un uniforme qu'on eût dit de carnaval. Lise dut accomplir un terrible effort pour reprendre le contrôle de son corps, elle traversa l'appartement aux effluves de vase, dégringola l'escalier et plongea dans le brouillard givrant comme dans l'eau d'un lac.

En quelques mots, Barney venait d'élucider le mystère du petit chat noir à l'époustouflante vitesse. L'anticoagulant surdosé avait conféré à l'image un singulier pouvoir de transfert. Un pouvoir que le petit homme ignorait et auquel Lise pourrait avoir recours à la toute dernière extrémité... Elle eut une nausée. Dieu ! Serait-elle capable d'une telle ignominie ? Donner la mort en feignant de donner l'amour ! Les mots de Nathan affluèrent à sa mémoire : « Couche avec quelqu'un que tu détestes, et laisse-lui ta bestiole... en pension DÉFINITIVE ! »

Elle se mit à vomir, souillant l'étoffe de la combinaison chauffante. Sur la glace du trottoir ses déjections fumaient. Elle reprit sa marche hésitante vers le poste de garde. Elle y restitua le scaphandre de nylon et dut acquitter une amende pour « détérioration ». Dix minutes plus tard elle avait retrouvé la température du monde quotidien. Très vite, elle se surprit à dévisager les hommes, cherchant plus ou moins consciemment quelqu'un qui lui serait violemment antipathique. Elle ne trouva personne. D'ailleurs pour se résoudre à abandonner ainsi le chat mortel en « territoire étranger », il lui aurait fallu éprouver une

haine terrifiante pour son partenaire... Peut-on haïr un inconnu ? Elle chassa cette pensée, fit l'acquisition d'une mallette blindée et se rendit dans une banque automatique. Là, conformément aux directives de Barney, elle vida son compte. Les billets verts, indéchirables et imputrescibles, alignèrent leurs liasses au fond de la valise. Sans être énorme, la somme restait coquette. Au moins elle n'aurait pas de problème d'argent ! Il y avait de quoi tenir un bon moment dans l'aisance, or le temps était justement ce qui risquait de lui faire le plus défaut...

Un grand vide se creusa en elle. Elle était comme déconnectée, *out...* Incapable d'éprouver le moindre désir, la plus petite envie... Machinalement, elle rentra chez Nathan et s'assit près du téléphone, attendant elle ne savait quel message prophétique. L'obscurité envahit l'appartement, noyant les objets un à un. Lise songea à ces vieux contes fantastiques où des personnages successifs tentent désespérément de céder à un tiers un objet maléfique dont la possession leur coûterait le salut... Aujourd'hui le petit chat noir prenait les mêmes allures de talisman maudit.

Vers minuit, alors qu'elle somnait dans l'ankylose, le téléphone sonna. Lorsqu'elle porta le combiné à son oreille elle n'entendit qu'un souffle un peu rauque...

— Oui ?

— Pas de bavardage, fit une voix laborieusement déformée. Surtout pas de bavardage. J'ai réfléchi. Pour votre problème... Il y a peut-être quelqu'un qui pourrait vous aider...

— Qui ?

— À Shaka-Kandarec, aux limites de la Terre des Ponts. La réserve zoologique. Vous notez ?

— Oui.

— Un homme. David Sarella. Je crois qu'il peut comprendre. Vous pourriez partir en reportage, les animaux dont il s'occupe sont très... particuliers, mais il est capable de s'intéresser à des bêtes plus communes : DES CHATS par exemple... Peut-être arriveriez-vous à un accord ?

— Je vous remercie.

— De rien. Adieu.

Il y eut un claquement et la ligne redevint libre.

Lise se passa la main sur le visage. Ses lèvres tremblaient. Barney ! C'était l'ultime message de Barney, elle en aurait mis sa tête à couper ! Il n'avait pu résister ! Il lui avait fallu se mettre en règle avec sa conscience, jeter une dernière carte, si aléatoire fût-elle...

Elle relut les mots hâtivement griffonnés. Ils n'éveillaient aucun écho dans sa mémoire ; à quelle contrée perdue faisaient-ils référence ?

Shaka-Kandarec...

Elle se secoua, courut vers la bibliothèque. Elle alluma la lampe du bureau, pêcha plusieurs atlas, un portulan, une dizaine de vieux guides écornés, et se jeta avidement sur cette littérature emplie de cartes aux symboles étranges. Elle feuilletait page à page, égrenant les lignes et les colonnes d'un ongle studieux. Les lettres se brouillaient sous ses yeux. Peu à peu, elle s'éloignait des villes, s'enfonçait au cœur de régions désolées dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom. Elle filait, abandonnant le tracé multicolore des autoroutes pour errer sur des voies sinueuses n'aboutissant nulle part. La migraine l'assaillit, plaquant sur sa tête un casque douloureux. La fatigue l'abattit, le nez sur les livres, la joue sur une frontière au pointillé agressif. Elle se réveilla à neuf heures, prit une douche et fila à la bibliothèque de documentation civile. Là, il lui fallut une demi-journée de dépouillement avant d'isoler une vague allusion à la terre des ponts dans une chronique vieille d'une centaine d'années, et publiée à compte d'auteur. Cette trace infime la galvanisa pourtant. Elle revint. Le lendemain et le surlendemain. À la fin de la semaine, elle savait approximativement où se situait le territoire mythique évoqué par Barney. Rien ne la retenait plus. Le dimanche, elle se rendit à l'aéroport. En sautant d'une compagnie à l'autre, elle avait calculé qu'il lui faudrait quinze jours pour atteindre Shaka-Kandarec. Les dés étaient lancés...

CHAPITRE VI

Cazhel chargea le dernier jerrican à l'intérieur du camion-chenille. Il avait pillé la citerne, siphonné le réservoir du groupe électrogène ; à présent il ne restait plus une seule goutte de carburant dans toute la caserne. De même il avait réquisitionné l'ensemble des armes mises à la disposition des gardiens ; cela allait de la baguette électrisante au bazooka à mammouth. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait en faire, mais il ne voulait pas y réfléchir. Pas encore. Une seule chose comptait : s'arracher du camp avant que les mutants ne sèment la mort dans leur sillage, après il aviserait...

La fille sortit de la maison. Elle avait noué ses cheveux sombres en chignon et portait une invraisemblable tenue militaire qu'elle avait dû pêcher dans la cantine du fournement : une chemise brune à épaulettes, et un short qui dévoilait ses cuisses pâles. Un tatouage se déplaçait sur sa peau, au-dessus du genou droit, affectant un mouvement de pendule dont les oscillations prenaient de plus en plus d'ampleur. Cazhel baissa la visière du casque sur son nez et chercha instinctivement le paquet d'insectes-friandises dans sa poche. Lise... Elle s'appelait Lise. Elle avait débarqué trois jours auparavant et tenté de s'engager à travers la barrière de sécurité au volant d'un véhicule de louage. Le hurlement des sirènes l'avait clouée sur place et Cazhel, qui s'était rué vers le lieu de l'alerte, la trouva prostrée sur le siège du conducteur, les mains plaquées sur les oreilles, n'osant ni avancer ni reculer à cause des mines qu'elle avait vues trop tard...

Il lui avait ordonné de faire demi-tour d'un ton plus proche de l'aboiement que de la voix humaine, mais elle s'obstinait, parlait d'un journal, d'une enquête sur les animaux...

Elle mentait. En bon flic, Cazhel s'en aperçut immédiatement. Elle avait peur, c'était simple à deviner. Mais peur de quoi ? Une seconde il crut que la fuite des mutants était

connue et que la presse partait à l'assaut, mais la fille dans la jeep ne ressemblait pas à une journaliste professionnelle. Trop fragile, pas assez d'aplomb, d'arrogance. Il la saisit par le bras pour la faire passer à l'intérieur de l'autochenille et lui signifia qu'il allait la reconduire à la gare, il dégagerait la jeep plus tard. Elle fondit en larmes. C'est alors qu'elle prononça le nom de BARNEY et que Cazhel écrasa la pédale de freinage. Entre deux hoquets elle lui raconta tout : les tatouages, l'opération de lancement, puis le scandale, les morts. Le rôle mystérieux de Barney...

— À présent, ils sont des centaines et des centaines à s'entasser dans les hôpitaux, conclut-elle en essuyant son maquillage qui avait coulé, on a commencé à les parquer dans des camps. Les médecins pataugent, les laboratoires ne font aucun progrès... Ils vont mourir, JE VAIS MOURIR si aucun antidote n'est découvert avant peu. Si vous savez quelque chose à propos des encres, vous devez m'aider... Il y va de la vie de milliers de personnes...

Cazhel repoussa le casque sur sa nuque et croqua quelques insectes pour se donner le temps de réfléchir. Il vit toutefois sur l'emballage que les friandises avaient dépassé la date de péremption, la plupart des bestioles étaient mortes. Elles n'avaient plus aucun goût et perdaient leurs pattes quand on les saisissait entre le pouce et l'index. Il jura.

— Écoutez, ma petite, murmura-t-il, ce que vous me racontez sur Barney ne m'étonne pas vraiment, mais je ne vous aiderai que si vous m'aidez... Les... « animaux » dont vous a parlé cette vieille crapule sont en fuite. J'ai pour projet de les rattraper, mais l'entreprise est extrêmement dangereuse et mon coéquipier n'a aucune envie d'y laisser des plumes. En fait, je crois bien qu'il n'a pas l'intention de m'accompagner, et il est hors de question que je parte seul. Je vais vous amener là-haut, vous lui exposerez votre histoire, dites-lui que vous allez mourir si nous ne tentons rien. Je crois qu'il n'aura pas le front de vous refuser une chance. Débrouillez-vous pour être convaincante et pour le motiver, couchez avec lui s'il le faut mais il doit grimper dans ce camion. C'est un zoologue, un biochimiste, sans lui nous n'avancerons pas d'un pouce. Vous acceptez ?

Elle avait laissé filtrer un petit « oui » étranglé, presque un souffle et Cahzel avait souri. Dès lors la manœuvre devenait simple : acculer David pour qu'il ne puisse dire non. La fille était jolie ; sa jupe se plaquait sur des cuisses fermes qui avaient dû meurtrir pas mal de hanches masculines. Il y avait peu de risques pour que l'autre blondinet y restât insensible, quoique avec les jeunes...

La confrontation avait collé en tout point à ses prévisions et le monologue quasi inaudible de la jeune femme porté ses fruits. Le nez sur l'effroyable, David était devenu blême. Il avait ensuite demandé à examiner le chat et Lise avait été contrainte de relever sa jupe jusqu'à la taille, dévoilant un slip de nylon blanc où se devinait la mousse brune de son pubis. Cahzel avait dû lutter pour ne pas tendre les mains, pour ne pas pétrir à pleins doigts cette chair blanche, laiteuse, si douce au regard...

À la fin de l'examen, le zoologue avait abordé l'explication essentielle : à savoir la nature réelle des « animaux » produisant l'encre, mais – à la grande surprise des deux hommes – la jeune femme n'avait pas cillé.

Une bourrasque fit tressaillir la camionnette sur sa suspension. Le capitaine se secoua. Maintenant David était pris au piège, grosse souris entre les pattes d'un minuscule chat noir au pelage hérissé qui vivait sur les cuisses d'une fille au regard flou. Imparable ! Soudain plein d'euphorie, il se mit à siffloter. À l'intérieur du paquet de friandises, les insectes morts ne bourdonnaient plus.

*

* *

Lise poussa la porte du bureau aux murs tapissés de dossiers poussiéreux. David se tenait dans le faisceau jaunâtre de l'unique ampoule, s'escrimant sur le clavier d'un ordinateur portatif vétuste. Ses lunettes rondes cerclées de fer pendaient sur son nez d'enfant. Des photos jonchaient le bureau, des dizaines de rectangles glacés où s'alignaient les symboles creusés sur la muraille de la réserve, entre les baraques délabrées de la cité-fantôme.

— Vous arriverez à quelque chose ? chuchota-t-elle en feuilletant machinalement les épreuves.

Le garçon grogna.

— Non, il faudrait disposer d'une machine autrement perfectionnée. Pourtant je suis sûr que tout est là... Regardez les dessins, cette sorte de soleil, et puis les lignes convergentes surmontées de figures stylisées. Là on dirait la représentation d'un oiseau, ici d'un poisson. Et là, ce bipède rayé... Un homme, un patchwork ?

Lise hocha la tête. Une mèche noire s'était échappée du chignon et lui balayait la joue.

— Cela fait penser... souffla-t-elle.

— Oui ?

— Non, c'est sûrement idiot.

— Pas plus que mes tentatives de programmation...

— Je dirai que ça évoque un déplacement général, fit-elle avec un sourire triste, une sorte d'exode... de migration universelle : l'homme, les oiseaux, les poissons. Une marche vers quelque chose...

— Un pèlerinage ?

— Peut-être.

David rajusta ses lunettes. Un pli soucieux barrait son front.

— Cazhel vous a probablement dit que je n'étais pas chaud pour le suivre, murmura-t-il en évitant le regard de la jeune femme, que je me dégonflais... ?

Elle eut un geste vague de la main. David se redressa.

— Vous savez quel est son plan ? martela-t-il d'une voix sourde. Capturer deux ou trois couples et abattre tous les autres, soit près d'une centaine de personnes ! Ensuite il prétextera une épidémie...

Lise s'enveloppa les épaules dans les mains, frileusement. Le chat tatoué escaladait doucement la face interne de sa cuisse droite pour chercher refuge à l'intérieur du short.

— Vous avez froid ? s'enquit David. Vous auriez pu mettre un pantalon.

Elle secoua la tête avec véhémence, achevant de bouleverser son chignon.

— Non ! Je veux LE surveiller, comprenez-vous ? L'avoir à tout instant sous les yeux, être sûre qu'il se déplace toujours ! Si j'avais un pantalon, je le baisserais toutes les cinq minutes pour m'assurer que l'image reste suffisamment mobile...

— Excusez-moi.

— Ce n'est rien. S'il ne tenait qu'à moi, je vivrais nue toute la journée pour suivre la trajectoire de cette saleté qui peut me tuer n'importe quand. J'appartiens à la première génération de tatoués, vous savez ? Je devrais être morte depuis longtemps. Je crois qu'à l'heure actuelle il ne reste plus dans la capitale un seul tatoueur vivant...

Elle se tut, les yeux dans le vague.

— Nous partons ce soir, lâcha David. Cahel espère ainsi atteindre la terre des ponts à l'aurore. Si nous rattrapons les mutants, ce sera un massacre...

— Je sais, vous me l'avez expliqué. Une centaine de morts. Mais je pense à tous ceux qui attendent en ce moment dans les hôpitaux, dans les camps... et qui doivent représenter un bon millier de têtes, peut-être beaucoup plus. C'est insoluble.

— Les Patchworks ne sont pas responsables de l'emploi aberrant qui a été fait du mucus. Vous disiez vous-même hier soir qu'il s'agissait sans doute d'une entreprise « d'assainissement » décidée par les autorités. Ce que je m'explique moins, c'est la volte-face de Barney, son coup de téléphone pour vous prévenir...

Lise haussa les épaules.

— Il doutait. Je pense qu'il s'est senti manipulé. Il m'a laissé entendre qu'on allait tenter de se débarrasser de lui. Il a peut-être vu dans cette « trahison » un moyen de se venger de ses employeurs ? Qui sait ?

Le soleil se couchait, diffusant une étrange buée rouge à travers les diverses couches de brouillard.

— Dans quelques heures ce sera la route, soliloqua David. Je persiste à penser que nous faisons une folie mais je ne veux pas avoir l'impression de regarder quelqu'un se noyer sans lui tendre la main.

Il quêtait une réponse, mais Lise – perdue dans son abîme intérieur – ne l'avait pas écouté.

CHAPITRE VII

Le terrain était affreusement accidenté : une chape de lave percée de cratères minuscules, de trous d'ornières durcies que le vent comblait de poussière argileuse à chaque bourrasque. David abordait aux rives de l'épuisement, il avait passé la nuit à examiner le sol, dans le faisceau du projecteur mobile de l'autochenille, avec l'espoir d'y relever la trace des fuyards, mais il n'avait rien vu. La plaque noircie, hérissée d'aspérités, n'offrait à l'investigation qu'une surface mitraillée, une suite de cavités aux contours fantastiques que les gifles de la tempête emplissaient et vidaient tour à tour. David avait réintégré la panse du véhicule, le visage bleui par le froid, les oreilles et la bouche encrassées par un mélange de spores, de lichen et de poudre de guano. Cazhel, qui le soupçonnait de ne pas déployer un zèle suffisant, l'avait relayé. En vain. Les mutants avaient parfaitement choisi leur terrain : une coulée de magma solidifié sur laquelle il était pratiquement impossible de relever une seule empreinte, une plaine torturée où quelques trous supplémentaires passaient totalement inaperçus.

Depuis, le silence régnait à l'intérieur du camion-chenille. Un silence lourd, tendu. Lise sommeillait, le dos contre une caisse de munitions, les épaules enveloppées d'une couverture militaire rêche comme un tapis-brosse. L'odeur de l'huile chaude atteignait les limites du supportable.

— Ils sont malins, marmonna Cazhel le casque au ras des sourcils, au lieu d'avancer en file indienne – ce qui aurait donné naissance à une tranchée aisément repérable – ils ont progressé de front, laissant un intervalle irrégulier entre chaque homme. Là-bas, cinq ponts ancrent leurs culées au bord de la falaise, il va falloir les visiter les uns après les autres, nous perdrons forcément du temps à parlementer, et c'est justement ce qu'ils veulent.

— Et s'ils se sont scindés en deux groupes ? hasarda David.

Mais l'officier ne répondit pas.

Ils atteignirent l'extrémité du plateau aux premières lueurs de l'aube. À cet endroit, la plaine se cassait en un à-pic vertigineux. Pourtant, malgré la brume, on devinait les squelettes métalliques des ponts suspendus avec leurs tresses de câbles festonnant de pylône en pylône et que des tiges de sustentation reliaient à la chaussée centrale. Il y avait aussi des ponts à portique continu, des ponts à arc en treillis dont les membrures d'acier et les tirants luisaient d'humidité. David nota que chaque chaussée surplombait le vide sur une distance de quinze cents mètres environ, pour venir s'ancrer sur une gigantesque colonne de béton formant point d'appui ; là un autre pont prenait le relais, jetait son chemin au-dessus des abîmes jusqu'à la prochaine culée. Et ainsi de suite, à perte de vue... Certains blocs d'ancrage avaient fini par devenir de véritables carrefours d'où jaillissaient de nouveaux surgeons parallèles à la rive. Ces subdivisions incessantes tissaient un labyrinthe suspendu, un quadrillage un peu fou d'une apparente inutilité. On avait visiblement construit en dépit de toute logique, ajoutant segment après segment sans se soucier d'une direction particulière. Chaque pont se ramifiait en une suite de portées secondaires, telle la branche d'un curieux arbre métallique. Ces routes, ces passages, ces passerelles qui ne cherchaient nullement à rejoindre la rive opposée, amenaient à l'esprit l'image d'un meccano géant né de la main de quelque enfant débile...

— Le but n'est pas de se retrouver de l'autre côté, expliqua Cazhel qui avait percé les interrogations du jeune homme, mais de VIVRE au-dessus des vasières. Ces ponts ne sont en fait que des villages sur pilotis. On ne les traverse jamais, on y naît, on y vit, on y meurt... Ils ont été définitivement détournés de leur fonction initiale, à savoir : faciliter le passage des voyageurs. Ils sont aujourd'hui occupés par la population la plus sédentaire qui soit, une multitude de petites tribus aux territoires bien définis. Une chose est sûre : on n'y aime guère ceux qui se déplacent... Si l'immobilité c'est la paix, le mouvement signifie déséquilibre : donc menace...

Le véhicule tressauta en passant une ornière.

— Je vais prendre contact avec les sentinelles, reprit le policier, elles me connaissent un peu. Vous resterez dans le camion, inutile de leur donner l'impression d'une horde d'envahisseurs. Il faut qu'ils nous accordent l'autorisation de traverser. Une fois au-dessus du vide il n'y aura plus de problème, on peut passer d'un tablier à un autre aussi facilement qu'on change de rue dans une ville. Tous les ponts communiquent entre eux. On se hissera en haut d'une membrure avec une paire de jumelles. Cent patchworks en marche ça doit se voir de loin !

Il rajusta son casque et sortit. Une bouffée putride pénétra par la portière. Les marais probablement. David saisit les jumelles posées sur le tableau de bord et les porta à ses yeux. Maintenant que le brouillard se dissipait, les monstrueuses architectures découpaient leurs enchevêtrements avec plus de netteté. Entre les arches latérales retenant les ceintures de suspension, des kilomètres de chaussée restaient vides. À d'autres endroits on devinait, derrière les poutrelles d'un treillis semi-parabolique, la masse confuse d'une ville encagée...

— Vous voyez l'eau ? interrogea Lise dans son dos.

— Non, trop de brume, mais j'ai l'impression que tous ces ponts sont à plus d'un kilomètre de la surface liquide...

Elle tendit la main, il lui passa les lunettes d'approche. Elle s'absorba à son tour dans la contemplation des squelettes d'acier aux côtes boulonnées. David ferma les yeux. Il ne savait quelle attitude adopter vis-à-vis de la jeune femme. La sympathie ou... la méfiance ? Disait-elle la vérité à propos de cette effroyable histoire de tatouages, ou tout cela n'était-il qu'une comédie montée de toutes pièces par Cazhel pour l'obliger, lui le zoologue, à l'accompagner dans l'expédition-suicide qu'il projetait ? Comment savoir ? Ils étaient trop loin d'une ville pour pouvoir capter les informations radiodiffusées ; quant à l'avion du courrier, il n'avait jamais apporté le moindre journal... La portière coulisssa, le policier sauta derrière le volant.

— Ça marche ! exulta-t-il. Ils nous laissent passer, mais ils n'ont rien vu. De toute manière il ne vient jamais personne par ici, leur tour de garde est plus symbolique qu'efficace. Ils ont dû

tuer la nuit en vidant quelques cruchons d'eau-de-vie, ce qui fait que les Patchworks ont pu passer en toute tranquillité.

— Il y a des traces ? s'enquit David.

— Impossible à dire. La chaussée est recouverte d'une mince couche de goudron. Si des pieds s'y sont décalqués, on ne le saura que dans quelques heures, quand des trous apparaîtront spontanément sur la portée centrale...

— *Vous voulez dire qu'ils vont laisser derrière eux des perforations sur toute la longueur du plancher ?* hoqueta Lise.

— Exactement. Un sillage de découpes au travers desquelles on verra le vide ! Cent fuyards, ça fait deux cents marques plantaires tous les cinquante centimètres. Ce ne sera plus un pont mais une passoire, une bande de dentelle suspendue à un kilomètre au-dessus de la vase. Le pouvoir portant en sera diminué d'autant et la construction ne sera plus capable d'absorber les poussées horizontales : le vent, les tempêtes. La force de traction deviendra telle que la chaussée se déchirera comme une vulgaire écharpe... Ajoutez à cela que ces structures sont pour la plupart vétustes, et vous sentirez déjà le parfum de la catastrophe qui se prépare.

L'autochenille s'engagea entre les haies de pylônes et de câbles tressés. Le bruit de la course se modifia aussitôt ; à présent il sonnait creux... « Nous sommes au-dessus du VIDE », songea David avec un frisson désagréable. Les yeux plissés, il détailla le ruban de goudron luisant de rosée qui paraissait se jeter à leur rencontre. Il était d'un beau noir brillant ; y chercher la trace d'une empreinte relevait de la gageure.

— Si la chaussée se désagrège, la camionnette passera au travers, constata Lise qui semblait lire dans ses pensées, vous nous faites jouer à la roulette russe, capitaine...

Cazhel ricana.

— Il y a cinq ponts amarrés à la falaise, tous semblables. Nous n'avions pas le temps de les visiter les uns après les autres, ça n'aurait servi à rien qu'à éveiller les soupçons des sentinelles et à nous faire refouler. Je ne voulais pas tomber dans le piège de la prudence. Les Patchworks ont déjà trop d'avance. Un truc est sûr : l'un de ces ponts va se démantibuler dans les heures qui viennent, priez pour que ce ne soit pas le nôtre !

David serra les dents. Le flic était fou ! Sa déchéance professionnelle le jetait dans un comportement irresponsable des plus suicidaires. Mourir le laissait indifférent, une seule chose comptait à ses yeux : gagner le pari qu'il avait décidé de s'imposer, se revaloriser par une action d'éclat aux limites du possible... Le zoologue cala sa nuque sur le dossier du siège. Les tirants de suspension défilaient de chaque côté du véhicule, se changeant progressivement en une haie floue. Dans le rétroviseur, il vit Lise occupée à déboutonner sa chemise pour vérifier la mobilité du petit chat qui chevauchait à présent l'aréole de son sein gauche. Il ferma les yeux sur cette image et s'assoupit, brisé par les fatigues de la nuit. Ce fut le hurlement de la jeune femme qui le réveilla trente minutes plus tard...

— Le goudron ! criait-elle en pointant un doigt sur le pare-brise, IL FUME ! Regardez !

Cazhel proféra une obscénité et écrasa l'accélérateur. Des fumerolles montaient effectivement de la chaussée, là où le revêtement commençait à bouillonner. David tourna la tête, épiant la route par la custode arrière. Dans leur sillage, les premiers trous venaient d'apparaître, dessinant sur l'asphalte de larges crevées par où montait le brouillard. C'était hallucinant : on eût dit qu'un monstre invisible arrachait de grands lambeaux de piste, dévorant la chaussée mètre à mètre... Le camion-chenille peinait lourdement pour fuir cet appétit démentiel, et des crevasses naissaient sous les plaques articulées de son train-moteur. Le pont fondait, coulait, comme un morceau de plastique aspergé d'acide.

— Nous n'allons pas assez vite ! lança la jeune femme, il faut abandonner ce tas de ferraille !

— Non ! Le matériel ! protesta Cazhel. On ne peut pas laisser le matériel !

David n'écoutait plus, il rabattit le dossier de son siège, s'empara d'un havresac, en tendit un autre à Lise.

— Bon sang ! vociférait-il, elle a raison ! Cazhel, il faut s'éjecter de ce cercueil, vous faites du sur-place ! Arrêtez-vous et laissez-nous sortir !

Comme pour lui donner raison, le véhicule se mit subitement à pencher du côté gauche ; le policier parut se réveiller. David

libéra la portière. Sur le sol, des perforations naissaient instantanément, encerclant le camion qui se coucha sur le flanc comme une bête touchée à mort. David sauta, faillit enfoncer la cheville dans un trou, et courut vers le parapet. Lise suivit le même chemin, zigzaguant d'un pied sur l'autre au milieu de cette marelle mortelle dont les cases ouvraient sur l'abîme. Il la reçut contre sa poitrine, la tira contre les câbles qui descendaient de la ceinture de suspension reliant les pylônes entre eux. Cazhel émergea avec un temps de retard, traînant un lourd sac de cuir qui ralentissait ses mouvements. Un vide se creusa sous l'une de ses semelles, David crut qu'il allait basculer, mais il se rattrapa de justesse et parvint à gagner le garde-fou. Au même instant, la chaussée se déchira sous le poids du camion blindé, et l'énorme masse métallique disparut dans le gouffre brumeux masquant les marécages, avec la grâce d'un coffre-fort en chute libre. Lise et David s'accrochaient aux filins, bouche ouverte, les yeux dilatés par la frayeur. Puis, aussi soudainement qu'il s'était manifesté, le phénomène cessa et le nombre des perforations se stabilisa. Le repas du monstre invisible venait de prendre fin. David respirait à petits coups douloureux. Les tresses du câble avaient laissé de profondes marques rouges sur ses paumes. La route offrait un curieux aspect d'écumoire, mais la constellation de cratères restait concentrée sur le milieu de la chaussée, là où les Patchworks avaient progressé en groupe compact, superposant l'empreinte de leurs pieds en une sinistre mosaïque. De part et d'autre le tablier demeurait intact ; en longeant le parapet il était sûrement possible d'avancer dans une relative sécurité. Lise se laissa tomber sur le trottoir, les pieds dans la rigole d'écoulement. Elle pouffait d'un rire nerveux et ses cuisses se hérissaient de chair de poule.

— Et maintenant ? cracha David dont les mâchoires avaient des velléités de castagnettes. On continue ?

Cazhel ôta son casque pour s'éponger le front.

— On ne peut pas faire autrement ; si on rebrousse chemin on tombera sur les gardes qui vont croire à je ne sais quelle entreprise de sabotage. Ils nous mitrailleront à vue... Il faut aller

de l'avant. D'ici trois kilomètres on doit trouver un village, on y fera le point...

Ils formèrent une courte colonne et marchèrent d'un pas vif, en prenant soin de suivre le parapet intact.

Il était midi lorsqu'ils arrivèrent en vue d'un empilement de casemates oxydées. Les cubes de ferraille, fendus d'étroites meurtrières, s'agglutinaient en essaim de part et d'autre de la voie initiale qu'ils avaient fini par réduire à l'état de ruelle. La plupart de ces huttes de fer avaient été barbouillées au minium, et David eut la nette impression de se trouver au pied d'un tas de conserves géantes qu'on aurait oubliées sous la pluie. Des femmes vêtues de cuir les regardaient approcher avec méfiance. Toutes portaient des armes, et la moitié d'entre elles avaient déjà encoché une flèche sur la corde de leur arc. Cahzel leva les mains et désigna son casque. Lise et David cessèrent d'avancer. En penchant légèrement la tête, le jeune homme remarqua qu'un groupe de travailleuses occupaient la rue centrale du village. À l'aide de plaques de tôles, elles essayaient tant bien que mal d'occulter les trous criblant la chaussée. Cahzel se lança dans un long palabre au terme duquel l'une des sentinelles consentit à aller quérir un représentant de l'autorité supérieure. Celui-ci se manifesta sous l'aspect d'une femme encore jeune à la limite de l'obésité. Son visage, bien que très empâté, restait d'une surprenante beauté. Elle avançait sans paraître souffrir de son excès de poids, faisant rouler bord sur bord ses hanches et les boules gonflées de ses glandes mammaires. Une robe de cuir largement fendue la laissait à peu près nue. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres, David constata qu'elle avait le crâne rasé à l'exception d'une longue mèche blonde qui sinuait le long de sa carotide pour finir entre ses seins.

— Je suis Juvia, dit-elle d'une voix étonnamment rauque, ceux que vous poursuivez sont passés cette nuit. Nous ne les avons pas arrêtés, ils marchaient vite, avec des visages absents, comme une tribu de somnambules. Ils étaient maquillés sur tout le corps. Nous avons cru un instant qu'il s'agissait de peintures de guerre, mais ils ne portaient pas d'armes. Ils se sont enfoncés dans la nuit, sans un mot. Ce n'est que ce matin

que nous avons été agressés : des projectiles invisibles ont troué la chaussée et plusieurs enfants ont basculé dans le vide...

— Je suis désolé, lâcha Cazhel, mais nous avons failli subir le même sort. Notre camion a traversé le plancher du pont au moment de... l'attaque. Nous sommes ici pour lutter contre les menées agressives de ce clan, mais pour cela nous devons d'abord les retrouver.

Juvia parut hésiter. Sa peau rose et tendue brillait au soleil.

— Nous allons manger, dit-elle enfin, vous vous reposerez, et ensuite nous parlerons de cette arme invisible...

Cazhel hocha la tête, résigné. Le passage était à ce prix.

*

* *

Servis par une nuée d'enfants, ils déjeunèrent frugalement de poisson bouilli et de rares légumes. Personne ne leur adressa la parole. Après la collation, on leur désigna chacun une chambre à l'intérieur de ce qui semblait être le palais de fer de Juvia. David s'allongea sur une natte de paille. La lumière de midi entrait par la meurtrière comme un coin de feu, mettant en relief les boulons des murs et les taches de rouille. Des piaillements enfantins montaient des ruelles avoisinantes, créant une atmosphère de cour de récréation. Malgré sa fatigue, le garçon ne put fermer l'œil. En désespoir de cause, il gagna la terrasse et s'absorba dans la contemplation de l'amalgame cubique que formait la ville. Le brouillard s'était totalement dissipé et le regard pouvait enfin plonger jusqu'à la surface des vasières. De rares bandes de terre émergeaient encore du cloaque, des parcelles de forêt, des plateaux herbeux où paissaient des animaux de race indéterminable. Le labyrinthe des ponts plantait ses racines de béton hautes de mille mètres dans ce marécage qui semblait couvrir toute la planète. Juvia fut soudain à côté de lui sans qu'il l'ait entendue approcher.

— Ta curiosité prouve qu'on ne t'a jamais raconté l'histoire des ponts, observa-t-elle de son étrange voix rauque, veux-tu la connaître ?

David acquiesça. La grosse femme s'assit en tailleur, la corolle de sa robe de cuir s'écarta, dévoilant la mousse abondante et dorée de ses poils pubiens. Elle ne s'en soucia pas.

— À l'origine, il y a de cela bien des années, la plaine que nous surplombons était une vraie plaine, un monde solide de terre, de roches, où les arbres et les maisons enfonçaient vigoureusement leurs racines. Les routes y demeuraient immobiles et leur tracé ne changeait que très rarement au cours d'une décennie. Les villes, les collines, jouissaient de cette même merveilleuse inertie. Puis tout bascula. Un jour, une prophétie funeste vint à circuler. Une prédiction annonçant la fin des temps bénis de l'immobilité et l'avènement de l'ère du mouvant. Quelques mois à peine après cet avertissement, une pluie diluvienne s'abattit sur la contrée. Les terrains, les pâtures se gorgèrent de cette eau maudite, le paysage s'affaissa. La ligne des collines devint molle, les routes perdirent leur belle allure rectiligne pour se transformer en rubans de guimauve ondulants. La terre se mua en une colle inconsistante, les arbres se détachèrent des forêts et partirent à la dérive, poussés par les vents. La nuit, les tombes des cimetières prenaient le large, comme autant de radeaux. On les retrouvait au matin, disséminées au hasard des rues du village. Les routes n'étaient plus que des fleuves de boue. Une à une, les maisons s'y jetaient, navires à la dérive. Des cités distantes de plusieurs dizaines de kilomètres se mélangeaient au milieu d'une plaine où avait jadis poussé le blé. La notion de géographie n'existait plus. Chaque nuit, la terre réorganisait son paysage, chassant une montagne à l'est, éparpillant des villages entiers aux quatre points cardinaux. Il devint impossible de dessiner une carte. La contrée avait pris l'aspect d'un jeu de tarots aux lames battues et rebattues par un joueur invisible et maniaque. L'extension des sables mouvants gagnait de jour en jour, il fallait prendre une décision. Alors, sur les quelques pics rocheux encore solides, on construisit les premiers points d'appui, les premières culées. Des colonnes érigées dans la pierre la plus résistante, et qui constituèrent bientôt les piles du premier pont... Le reste n'a été qu'une question de temps, d'ingéniosité et de patience. On utilisa des radeaux géants, des grues de bois jaillissant de

pontons énormes... Enfin, au bout d'un demi-siècle de labeur continu, la civilisation des ponts put cracher sur le monde de boue qui s'étendait désormais à ses pieds...

— Pourquoi n'avoir pas émigré ?

— Partir, c'était capituler. Beaucoup pensaient que la terre irait en s'asséchant, que l'épidémie de coulées prendrait fin. Ils se trompaient. Les choses n'ont fait qu'empirer et la boue est aujourd'hui plus fluide que jamais...

Elle fit une pause. Elle respirait vite et une fine sueur mouillait le sillon séparant ses seins. Sans savoir réellement pourquoi, David la trouva soudain très belle...

— Mais comment arrivez-vous à survivre ? questionna-t-il précipitamment pour masquer son trouble.

La voix de Juvia s'éleva à nouveau, provoquant un léger écho métallique sur les façades rouillées des cubes.

— La pêche d'abord. Du haut du parapet nous laissons filer des lignes de mille cinq cents mètres reliées à des treuils. Il y a de nombreuses espèces comestibles au fond des marais. Lorsqu'elles se prennent aux appâts, nous les halons en catastrophe, mais il y a beaucoup de pertes. Les rapaces et les cormorans mettent à profit le temps de remontée pour voler le poisson qui gigote au bout des filins. Nous piégeons les oiseaux en enduisant de glu les traverses sur lesquelles ils ont l'habitude de se percher. Mais nous avons aussi quelques canons-harpons à longue distance capables de propulser une flèche-trident à plus de deux kilomètres ! Nous les utilisons pour tirer le gibier qui pullule sur les îles que la boue n'a pas encore submergées. Lorsque la bête est transpercée, un cabestan la hisse dans les airs, mètre à mètre, jusqu'au parapet.

— Et les oiseaux ?

— Ils s'abattent évidemment sur la dépouille, sanglier ou biche, mais nos enfants savent manier la fronde.

— Vous ne descendez jamais ?

— JAMAIS. Ici nous avons reconstruit en partie un monde solide, IMMOBILE. Tout voyage porte le signe du MOUVANT, de la mort...

— Mais les légumes ?

— Des jardins suspendus, cultivés en terrasse avec de la terre ramenée d'en bas. Mais il ne faut pas en abuser, ils oxydent les charpentes. La rouille représente un réel danger. C'est la lèpre rouge.

Le soleil chauffait les tôles, et une brûlure cuisante assaillit soudain toutes les parties du corps de David en contact avec le sol. Ses grimaces n'échappèrent pas à Juvia qui le prit par la main pour lui faire réintégrer la casemate. Le jeune homme crut qu'il entrait dans un four. L'air semblait ne plus contenir un seul atome d'oxygène. Il suffoqua. Après la lumière du dehors, la pénombre l'aveugla comme la plus opaque des nuits... Les doigts de la grosse femme lui broyèrent le poignet.

— Écoute, souffla-t-elle contre son oreille, tout à l'heure avec le policier qui vous commande j'ai joué à l'idiote. Je sais parfaitement qui a traversé le pont cette nuit, les anciens textes font souvent allusion à ces... êtres. La prophétie des boues annonçait aussi leur venue, et nos dialectes les désignaient sous le nom « *d'O'ota-Thépa* » : LES SEMEURS D'ABÎMES. Ils sont placés sous le signe du mouvant, comme les coulées de terre, comme les marécages. Comme le tatouage qui court sur la chair de la fille à peau blanche qui te suit. *Ils annoncent la dernière migration, la fin de l'immobilité salvatrice.* Ils vont détruire les ponts en affaiblissant les lignes de sustentation. Bientôt les bornes contrôlant la résistance des structures se mettront à hurler de toutes leurs sirènes et il nous faudra fuir, prendre la route... émigrer. J'ai peur de ce mouvement qui s'amorce doucement. Plusieurs espèces animales jusqu'alors sédentaires en sont aujourd'hui atteintes. Des bancs de poissons migrateurs s'écrasent à longueur de journée sur les avant-becs des pylônes, là où l'éperon de pierre disposé au bas de la pile divise le flot des courants... Je n'invente rien. Des tempêtes d'oiseaux balayent les ponts, se déchirant sur les câbles tendus qui relient la chaussée à la ceinture de soutien. Ils s'y fendent comme sur le fil d'un rasoir, à pleine vitesse, et leur sang mêlé de plumes coule le long des tresses d'acier, changeant ces dernières en une harpe aux cordes poisseuses. Leur hémoglobine chargée d'oxygène est un puissant facteur d'oxydation et certains alarmistes

prétendent déjà que les mouettes se suicident dans le but bien arrêté de saper l'architecture du monde suspendu.

Elle se tut l'espace d'une seconde, puis lâcha dans un gémissement presque inaudible :

— Quelque chose est en marche, une force qui nous aspire. Une volonté terrifiante. Supérieure...

*

* *

Lise rejeta le drap d'un coup de talon, dénudant son corps en sueur. La température au cœur de la chambre de fer avoisinait celle d'une étuve et malgré sa fatigue elle n'avait pu fermer l'œil. Comme à chaque fois qu'elle transpirait, le petit chat noir avait gagné en vitesse ; filant telle une flèche, il traversait son ventre en diagonale, ricochait sur la crête osseuse d'une hanche pour s'enfoncer dans la broussaille de sa toison pubienne, comme un fauve qui prend l'affût. L'écho d'un pas traînant dans le couloir l'avertit de l'approche de Cazhel. Elle n'avait pas le temps de se rhabiller, elle tira le drap sous son menton mais l'étoffe adhérait à sa peau moite, moulant ses cuisses de façon impudique.

— Je peux entrer ?

Elle n'avait pas ouvert la bouche qu'il avait déjà écarté le rideau de perles tenant lieu de porte. À cette seconde elle le détesta, et une bouffée de haine lui brûla les joues. Il se laissa tomber sur une natte, ôta son casque et épongea son crâne nu piqueté de minuscules gouttes salées.

— Nous perdons du temps, ragea-t-il, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils nous retiennent... Enfin, je devrais plutôt dire : pourquoi ELLES nous retiennent... Vous avez remarqué qu'il n'y a pas un seul homme dans tout le village ?

— Oui, mais j'ai vu beaucoup d'enfants mâles...

— Oui, mais SEULEMENT des enfants !

Il affichait un air futé qui exaspéra la jeune femme.

— Si vous savez quelque chose, dites-le ! cracha-t-elle. Vous n'êtes pas à la télévision ! Épargnez-moi les effets de conteur !

Cazhel ricana sans s'offusquer le moins du monde.

— Nous sommes chez les Mères, chuchota-t-il en posant la main sur le genou humide de Lise, *les Mères*, c'est le nom de la tribu. Elles ne veulent pas être asservies par les hommes, alors elles ont trouvé un moyen inédit de les dominer. Ce n'est pas très original comme désir, me direz-vous, certaines avaient déjà tenté de l'assouvir en usant de drogues affaiblissantes, en essayant d'hypertrophier leur propre musculature afin d'être physiquement les plus fortes... Ça n'a jamais duré très longtemps. Juvia et ses filles sont beaucoup plus malignes. Elles pratiquent systématiquement l'insémination artificielle. Lorsque naît un enfant mâle, elles ne le tuent pas (et pourtant ce serait facile : hop ! par-dessus le parapet, un bon vol plané, et ni vu ni connu !). Non, pas d'hécatombe chez elles. Elles lui injectent très tôt et fort régulièrement une substance inhibitrice de la fonction thyroïdienne. *Tant qu'il est soumis à ce traitement, le postulant mâle reste un enfant.* C'est en quelque sorte une néoténie, une pédogénèse artificielle empêchant tout processus de maturation, tant physique que cérébral. Tout le secret est dans le dosage des composants, sinon au lieu d'enfants harmonieusement proportionnés on obtient des nains ! C'est-à-dire des adultes en réduction...

Lise se redressa sur un coude, les sourcils arqués par la stupéfaction.

— Et ce n'est pas tout, se rengorgea Cazhel, il y a quelques années le procédé a été étudié par un ethnologue de passage. Lorsque ce savant astucieux a retrouvé la civilisation, *il a commercialisé le produit !* N'importe quelle femme pouvait désormais l'acheter en vente libre dans une pharmacie. Toutes les jeunes mamans fanatiques de l'enfant-gadget, toutes ces filles qui s'étaient fait mettre enceintes pour le seul plaisir égoïste de jouer à la poupée, découvrirent subitement qu'elles possédaient enfin le moyen de décupler le temps « *hélas si court* » du pouponnage bêtifiant ! À partir de cet instant les petits chéris cessèrent de « *pousser trop vite* » pour conserver l'âge de trois, quatre ans durant une bonne vingtaine d'années ! Tout le monde y trouvait son compte : les laboratoires, les clients, LE GOUVERNEMENT qui vit ainsi se ralentir de manière

fort appréciable l'afflux des jeunes sur le marché du travail ! La néoténie devint ainsi le seul remède au chômage généralisé !

Lise secoua la tête, vaguement dégoûtée...

— On dirait que ça vous amuse, constata-t-elle en se rallongeant, et comment s'est terminé ce trafic ?

— Lorsque certaines mères, trop âgées pour supporter encore la turbulence des jeunes enfants, ont cessé de bourrer de drogues leurs bambins. On a vu alors s'épanouir toute une armée de débiles profonds, incapables de concentrer leur attention plus de cinq minutes sur une tâche précise. Des adultes urinant sous eux dans le métro... Bref : l'enfer !

— On a retiré le produit de la vente ?

— Pensez-vous ! On en a simplement modifié la formule de façon à ce que le processus d'infantilisation *ne puisse plus être interrompu*.

— C'est ignoble !

— Mais si pratique ! Plus d'excédent sur le fameux marché du travail, un bon équilibre économique, et 50 % des mamans comblées par la perspective d'un pouponnage « à perpétuité » !

Il s'interrompt, parut prodigieusement intéressé par le bourdonnement d'une mouche cherchant vainement l'accès de la meurtrière. « Vieux truc de flic », pensa la jeune femme. Elle songea brusquement qu'elle pourrait saisir Cazhel aux épaules, le tirer sur elle tandis qu'elle ouvrirait les cuisses... *et lui abandonner le chat noir porteur de mort*. Mais non ! Un personnage aussi déplaisant ne se laisserait pas duper... Il avait envie d'elle, c'était visible, mais il ne la toucherait pas. D'ailleurs elle ne se sentait pas encore assez immonde pour user d'un tel procédé. Peut-être plus tard, *la peur venant* ?

— Je vais grimper sur le toit, annonça l'officier, et tenter de repérer les Patchworks à la jumelle. Ces salopards prennent de plus en plus d'avance. On dirait que la grosse Juvia tient à nous bloquer ici, c'est incompréhensible. Les ponts ne résisteront pas à la cavalcade des mutants. Si l'une des constructions s'écroule elle entraînera les autres à sa suite, selon le vieux principe du château de cartes. Je n'y comprends rien !

*

* *

« ... Et voilà comment les mâles demeurent chez nous des enfants », conclut Juvia en lâchant la main de David.

Le jeune homme rajusta ses lunettes que la sueur faisait glisser. La reine des Mères venait de lui exposer franchement le système idéologique appliqué par les femmes du pont. Il n'avait pas été surpris outre mesure. En tant que zoologue, il connaissait parfaitement le phénomène néoténique pour l'avoir observé chez de nombreuses espèces : l'axolotl notamment, de la famille des ambystomidés.

— Pourquoi me racontes-tu cela ? murmura-t-il mal à l'aise.

— Parce que tu es beau, Cheveux-Blancs, et que j'aime être entourée de beaux enfants.

— Où veux-tu en venir ?

— Il nous faut reconstituer nos réserves de sperme cryogénisé qui s'épuisent. Donne-moi ta semence, et les filles du pont vous laisseront la voie libre...

Le garçon eut un hoquet.

— Vous n'avez aucun autre... « donneur » ? Aucun mâle adulte par toute la ville ?

— Non, SEULEMENT DES ENFANTS. De très jeunes enfants.

— Et si je refuse ?

— Nous le prélèverons de force, *ce n'est pas difficile*, mais j'ai de la sympathie pour toi, j'aimerais que tout se passe amicalement. Toute la nuit on t'apportera des récipients. Tu es jeune, vigoureux, donne-nous une bonne récolte... Le passage est à ce prix.

CHAPITRE VIII

Lise s'approcha du parapet ; le vent sifflait dans les membrures et les câbles de suspension, affolant les anémomètres vissés au sommet des pylônes. Elle se demanda avec angoisse si le pont serait capable d'affronter une tempête dans l'état actuel de la portée centrale. Pourtant, depuis la veille, des ouvrières travaillaient sans relâche, consolidant la chaussée au moyen de traverses métalliques prélevées sur la charpente des cubes d'habitation. La route prenait de plus en plus l'aspect d'une voie ferrée. Elle soupira. Elle avait froid ; son blouson avait sombré avec la camionnette et les sacs à dos sauvés par David ne contenaient que des rations de survie, des instruments d'orientation... Lorsqu'elle avait réclamé une couverture à l'une des femmes-sentinelles arpentant le palais, celle-ci lui avait fait clairement comprendre qu'elle ne l'obtiendrait qu'en échange d'un service précis dont le matériel de base se composait d'un lit. Elle avait renoncé, assez sottement du reste ; au point où elle en était, la pudeur n'entrait plus en ligne de compte.

Elle longea le parapet, désœuvrée. Des adolescentes, appuyées à la rambarde du garde-fou, laissaient filer d'interminables lignes munies d'hameçons à trois pointes. De gros poissons boueux palpaient à leurs pieds, la gueule ouverte sur une longue asphyxie, tandis qu'un nuage de mouettes tournait au-dessus du pont, cherchant à intercepter les prises au cours de leur lente remontée. Lise posa les coudes sur la rambarde et – luttant contre le vertige – plongea son regard dans le vide. L'impression était terrifiante. Elle serra les poings, s'obligeant à conserver les yeux écarquillés une minute durant. Comme elle allait battre en retraite, elle vit une forme humaine se déplacer sur l'une des piles soutenant le pont. Une seconde elle crut avoir rêvé, puis elle distingua une nuée de minuscules grimpeurs en évolution sur l'énorme colonne de pierre

jaillissant des marais. *Des enfants !* À leur crâne rasé, il était facile de deviner qu'ils appartenaient tous à la race masculine. Vêtus de haillons, le plus souvent demi-nus, ils montaient et descendaient le long du gigantesque pilier avec l'aisance d'un singe écureuil. Tirant profit de la moindre crevasse, usant d'encoches taillées à leur intention, ils bondissaient sans paraître se soucier de l'abîme et du vent. Lise sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Sur chaque pilier un essaim de gamins, dont les plus âgés présentaient la morphologie d'un enfant de sept ans, déployaient une activité de fourmilière en alerte. S'arc-boutant par le seul moyen de leurs doigts, de leurs orteils, ils filaient tels des lézards, s'élevant et descendant sans trêve sur le fût de la colonne. Une telle aisance, un tel mépris du danger, avaient quelque chose de magique. Les yeux plissés, Lise dénombra une centaine de grimpeurs par culée. Les plus proches évoluaient à dix mètres sous elle, et l'on distinguait parfaitement leur peau rougie par les rafales. Pour l'heure, ils agitaient des chiffons afin d'effrayer les mouettes, ou les bombardaient avec des débris de métal dès qu'elles s'approchaient des poissons qu'on halait, encore dégoulinants de boue. Lise se tourna vers l'une des adolescentes préposées à l'appâtage des hameçons.

— Ces gosses sur les piliers, balbutia-t-elle, à quoi jouent-ils ?

La jeune fille dilata un œil bovin, plein d'incompréhension, puis sa bouche se tordit en une grimace de mépris.

— Ah ! Vous voulez dire : les garçons ? Ils ne jouent pas, *ils travaillent*. Faut bien qu'ils servent à quelque chose, non ? En ce moment ils chassent les oiseaux, mais d'ordinaire ils nettoient les piles du pont. Ils en détachent les lithophages.

— Les quoi ?

— Les lithophages. Une espèce de mollusque géant qui sort des marécages pour grimper à l'assaut des piliers. Ils sont gros comme la main et attaquent par milliers. Si on les laisse faire, ils se collent sur la colonne et sécrètent un acide qui ronge la pierre. Oh ! pas profondément, un ou deux centimètres, mais à la longue, avec les années, ça équivaut chaque fois à un coup de scie supplémentaire. Dans le Sud on raconte qu'il y a des ponts

qui se sont écroulés comme ça ! Grignotés à la base par les lithophages. Quand le pilier est bien entamé il suffit d'une tempête un peu forte, et crac ! Les garçons repoussent les mollusques, ou les tuent. Quelquefois même, ils les mangent ! Faut pas être dégoûté !

Lise se mordit nerveusement l'ongle du pouce.

— Mais... Il n'y a jamais eu d'accident ?

L'adolescente haussa les épaules et reprit sa besogne.

— Oh ! Si, bien sûr, marmonna-t-elle au bout d'un moment, des fois le vent les emporte, ou bien une mouette leur pique la tête ou leur crève les yeux. Le plus souvent ils tombent à cause d'une crampe, mais dans l'ensemble on n'en perd pas trop... Et puis on les remonte le soir pour leur donner à manger. Il faut les mener durement, vous savez ! C'est de la sale graine ! S'ils ne faisaient pas ça, ils ne serviraient à rien, on pourrait aussi bien les balancer dans le vide à leur naissance !

Lise s'écarta, agrippa le garde-fou avec la certitude qu'elle allait vomir tous les repas ingurgités au cours des deux dernières semaines, mais sa nausée s'estompa après quelques goulées d'air frais. La main de David se posa sur son épaule. Elle lui fit face, les yeux pleins de larmes.

— Vous pleurez ?

— Non, c'est le vent. Il me fait toujours larmoyer, je ne suis pas une fille des grands espaces.

Ils restèrent face à face une bonne minute, dans le silence et la gêne.

— Vous savez, pour les gosses-alpinistes ? balbutia enfin Lise.

David hocha affirmativement la tête. Il avait les traits tirés d'un homme qui vient de passer une nuit blanche.

— C'est un monde de fous ! sanglota Lise le visage dans les paumes. Je voudrais partir d'ici...

— Vous allez être exaucée, fit-il d'une voix morne, Juvia nous laisse le champ libre. J'ai prévenu Cazhel. Il a, paraît-il, réussi à griffonner une carte approximative des ponts environnants. La balade continue...

Il enfonça les mains dans ses poches, hésita...

— Vous savez, Lise, murmura-t-il enfin, cette femme – Juvia – elle m’a raconté de drôles de choses à propos des migrations. Elle parlait de phénomènes migratoires généralisés... Il y a des concordances troublantes. Si seulement je pouvais décrypter les inscriptions des Patchworks !

Un concert de hurlements éclata soudain dans toute la ville. Des filles en armes jaillirent des ruelles pour s’amasser au long des parapets. Sur tous les toits, des forêts de piques et de lames montèrent vers le ciel. Cazhel apparut, le casque de travers, tirant péniblement les trois sacs sauvés du naufrage de la camionnette.

— Il faut filer ! s’égosilla-t-il pour dominer le tumulte. Vite, prenez ça et courez !

— Mais enfin ! protesta Lise. Qu’est-ce qui se passe ?

Le policier pointa un doigt vers l’horizon ; une nuée de ballons dirigeables convergeaient sur le pont en formation serrée.

— Des pirates, expliqua-t-il en avalant la moitié des syllabes, ils connaissent bien le coin, ils viennent par ici pour razzier les femmes ! Ce n’est pas notre affaire, soulevez les sacs et filez !

Lise regardait grossir les panes de caoutchouc gris, fascinée. Des filets traînaient dans leur sillage.

— Ils vont les prendre au chalut, martela Cazhel, et si elles se terrent dans les cubes, ils bombarderont la ville pour les contraindre à sortir. C’est pour cela qu’elles grimpent sur les toits et les terrasses. Elles préfèrent courir le risque d’être capturées que de faire subir le moindre préjudice au pont !

Lise parut revenir à la réalité. À présent Cazhel tenait un énorme Colt à la main. Ils se mirent à courir, le ventre noué et le cœur fou...

CHAPITRE IX

Ils purent fuir l'affrontement sans trop de difficulté. Lorsque l'un des ballons fit mine d'obliquer dans leur direction, Cazhel ouvrit le feu et une salve de balles explosives perça l'enveloppe du dirigeable qui se volatilisa au milieu d'une gerbe de gaz enflammé. Cette riposte spectaculaire dissuada les assaillants de poursuivre dans cette voie et ils se résolurent à concentrer leur assaut sur la ville cubique hérissée de lames et de faux, laissant le champ libre aux fuyards. Très vite d'ailleurs le brouillard se leva, noyant le combat sous une nappe cotonneuse au goût de suie. Cazhel avançait, l'arme au poing, se retournant fréquemment, mais le danger paraissait écarté.

Ils marchèrent jusqu'à la nuit, puis s'installèrent au pied d'un pylône pour prendre un peu de repos. Le policier avait profité de la panique générale pour voler quelques couvertures, mais elles se révélèrent trop minces pour les garantir réellement contre le froid et l'humidité. Ils avalèrent leurs rations de survie sans échanger un mot et dormirent, tassés les uns contre les autres, comme des animaux qui cherchent à sauvegarder leur chaleur.

Le lendemain, ils furent réveillés par des coups sourds se répercutant le long des câbles. C'était comme un bétail gigantesque et obstiné qui aurait émergé du marécage pour donner de la tête et de la corne contre les piles du pont. Lise s'empara des jumelles et tourna la molette de mise au point. En bas, au ras de la surface, un banc de gros squales assaillait les avant-becs protégeant les piliers. Avec une frénésie peu commune, ils bondissaient hors des eaux boueuses pour se jeter sur l'étrave de maçonnerie défendant la colonne. La plupart s'y écrasaient dans un éclatement de viscères et d'écailles. Chacun d'eux pesant approximativement une centaine de kilos, le martèlement obstiné des impacts avait fini par se transmettre, de pierre en pierre, jusqu'au sommet de l'ouvrage.

— S'ils sont des millions, et tous prêts à mourir, ils réussiront bien à desceller les blocs... observa Lise.

Quelques heures plus tard, ils n'eurent que le temps de se coucher alors qu'une rafale de mouettes rasait la chaussée dans un concert de piailllements stridents. Il y avait là un bon millier d'oiseaux volant aile contre aile, et le bruissement de leurs rémiges évoquait le froissement de tôle d'un colossal accident. Des centaines d'entre eux se mutilèrent sur les câbles de suspension tendus comme des cordes à piano. Une pluie d'ailes, de pattes, et de têtes sectionnées crépita sur le tablier du pont, tandis que les chocs meurtriers faisaient naître de curieuses vibrations mélodiques qui couraient de portique en portique avec une sonorité de harpe. Quand la tourmente duveteuse se fut éloignée, ils constatèrent que le sang des victimes avait teint les suspentes en rouge.

— Oxydation, murmura simplement David. On dirait que les animaux s'allient aux Patchworks pour détruire les ponts...

— Pas seulement les ponts, dit doucement la jeune femme.

— Quelle idée avez-vous derrière la tête ? siffla David qui essayait désespérément de nettoyer ses lunettes.

Elle eut un geste irrité.

— Mais tout cela ! Toute cette MISE EN BRANLE ! Les Patchworks s'évadent, les tatouages voyagent, nous poursuivons des fantômes, le monde immobile des ponts paraît vivre sa dernière saison, *il y a une unité !* Un réseau de concordances. Rien de tout cela n'est dû au hasard... Vous le sentez comme moi. À quoi sert d'ordinaire une migration ?

David haussa les épaules.

— À sauvegarder une espèce, à préserver l'équilibre d'une race. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement d'aller chercher ailleurs une nourriture que l'hiver ou la sécheresse raréfient, mais aussi d'endiguer les phénomènes de surpeuplement qui provoqueraient immanquablement un épuisement des ressources alimentaires, et par là même la famine, donc la mort. Ce que je veux dire, *c'est que certains groupes trop nombreux s'imposent des épreuves arbitraires dans le seul but d'éliminer l'excédent de population.* Ils traverseront la mer, iront vivre dans un désert. Ceux qui mourront le feront pour l'avenir du

clan... C'est une sorte de processus d'autorégulation naturel. Il y en a d'autres, comme la stérilité temporaire, les émissions d'odeurs anticonceptionnelles, etc.

— Les migrations peuvent donc prendre l'allure de suicides collectifs ?

— Vous voulez parler des lemmings ? soupira David. On a beaucoup écrit là-dessus, c'est même devenu un symbole éculé sous la plume de certains romanciers...

— Quand vous aurez fini de philosopher, on pourra peut-être passer à table ? coupa soudain Cazhel les bras chargés d'oiseaux morts.

Pourtant, sitôt le repas terminé, Lise revint à la charge :

— Vous savez ce que prétendaient les journalistes à propos des tatouages ?

— Oui ! Vous me l'avez répété dix fois : qu'en diminuant artificiellement le nombre de jeunes on donnait un coup de frein au chômage ! C'est un truc vieux comme le monde ! Jadis il y avait la guerre, maintenant tous les gouvernements cherchent des méthodes plus... « douces », plus contrôlables. Regardez Juvia et sa Néoténie ! Certains pays en ont fait un outil économique officiellement répertorié dans les manuels. On ne peut même plus parler de complot puisque cela se pratique au grand jour ! Mais les Patchworks ne sont pas les instigateurs de telles manipulations. Si les oiseaux et les poissons les suivent, LES AIDENT, ce n'est sûrement pas sur ordre des services secrets ! C'est cela qui m'intéresse : *cette soudaine collusion naturelle* ! Pas vos pauvres combines de politique-fiction, vous en trouverez à la pelle dans chaque kiosque de gare !

Cette fois, la jeune femme se renfroga et ne lui adressa pas la parole de la journée.

*

* *

Plus le temps passait, plus la route s'allongeait. Les ponts succédaient aux ponts, les chaussées trouées d'acide à d'autres chaussées grignotées par l'abîme. Cazhel nota que de nombreuses bornes d'alerte poussaient doucement leur aiguille

en zone rouge. Chaque nouvelle étape du Patchwork-people augmentait la fragilité du labyrinthe suspendu. Le château de cartes apprenait l'angoisse du vertige.

— Lorsque le premier pont s'écroulera, dix, vingt autres plongeront avec lui ! soliloqua Cazhel sentencieux. Et ça fera mal, très mal !

Toutes les quatre heures, l'un des deux hommes se hissait au sommet d'une traverse pour effectuer un tour d'horizon, jumelles au poing, mais les gaz stagnants, les vapeurs du marécage, réduisaient considérablement la visibilité. Le troisième jour toutefois, alors qu'ils approchaient d'un carrefour, David repéra un curieux assemblage métallique à mi-chemin de l'une des trois voies s'ouvrant devant eux à angle droit. Le pont – au demeurant désert – était totalement bloqué par cet encombrement aux membrures de squelette dinosaurien. Cela évoquait un fuseau de tôle froissée, ou plutôt un insecte géant recroquevillé dans la mort. L'éclat de lumière qui lui tenait lieu d'œil à facettes devait provenir en réalité de la réverbération du soleil sur une carlingue ovoïde. Consulté, Cazhel haussa les épaules avec mépris.

— Une épave. Un vieux crash, probablement un hélicoptère ou un petit avion. De toute manière un tas de ferraille qui doit rouiller là depuis vingt ans. Est-ce que les Patchworks sont passés sur ce tronçon ?

— Non, avoua à regret le jeune homme, ils ont pris la section nord au prochain carrefour, ils ont dû penser qu'escalader l'épave les ralentirait...

Mais le policier ne l'écoutait déjà plus. David sauta sur le sol. Lise peinait à l'écart, les clavicules sciées par les courroies du sac. Depuis quelques jours elle les battait froid. Le jeune homme ne se sentit pas le courage de rompre la glace. À l'embranchement, Cazhel choisit bien évidemment la section nord. Toutefois – au bout de cinq kilomètres – ils se trouvèrent face à un obstacle de taille : rongée par l'acide, la chaussée s'était effondrée sous les secousses du vent, entraînant avec elle traverses, contreventements et parapets... Un vide d'une cinquantaine de mètres séparait les deux moitiés du pont irrémédiablement sectionné !

De l'autre côté du gouffre, des trous réguliers ponctuant la route indiquaient sans ambiguïté que la construction s'était écroulée APRÈS le passage des mutants... Cazhel éclata en imprécations. Ils allaient devoir faire demi-tour, rejoindre l'embranchement et tenter de suivre la progression du groupe d'évadés au moyen d'une route parallèle !

Lorsqu'ils regagnèrent le carrefour, l'épuisement les jeta chacun dans leur coin, le ventre creux et la bouche amère.

— Si au moins on avait eu des cordes, on aurait pu tenter de passer ! ragea Cazhel.

Mais personne ne lui répondit.

Le soleil se couchait et la masse cotonneuse du brouillard épongeait son hémorragie. Les deux hommes s'endormirent, roulés dans leurs minces couvertures. Lise resta seule avec sa fatigue et les différentes douleurs habitant ses muscles. Sa présence sur ce pont lui paraissait soudain absurde. Qu'espérait-elle ? Ramener triomphalement l'antidote miracle, bien sûr ! La potion qui libérerait de l'angoisse les milliers de malades actuellement prisonniers des camps et des hôpitaux ? Combien de décès enregistrerait-on par jour ? Trois cents, quatre cents ? DAVANTAGE ? Elle aurait voulu pleurer mais elle n'en avait plus la force. Le froid montait des marécages, l'humidité imprégnait ses vêtements de son haleine putride. Elle grelottait. Elle se leva, marcha à grands pas pour tenter de se réchauffer. Machinalement ses jambes prirent la direction de l'épave. Dans la lumière écarlate du soleil agonisant, il lui sembla que l'amoncellement de tôle ne portait aucune trace d'incendie. Peut-être aurait-elle la chance d'y découvrir un vêtement, une bâche, voire – ô miracle ! – un blouson d'aviateur ? La machine – une sorte d'avion ou d'autogyre – avait vraisemblablement tenté d'utiliser le pont comme piste d'atterrissage. Les pales de son rotor principal avaient sectionné plusieurs câbles de suspension avant de voler en éclats au contact d'un pylône. Le cocon d'acier pansu était ensuite tombé comme une pierre, se froissant le ventre sur l'asphalte. Les membrures de queue encombraient la chaussée comme les débris dissociés d'une cage thoracique de métal. Lise ralentit, veillant à ne pas s'entailler les chevilles sur les plaques

déchiquetées. La porte d'accès béait sur une soute obscure. Soudain, alors qu'elle enjambait le marchepied, elle eut l'horrible impression d'une présence dans son dos. Le bout des seins hérissés, elle pivota. LE PATCHWORK SE TENAIT TOUT PRÈS D'ELLE, les mains tendues. Malgré la faible luminosité du ciel, elle distingua nettement les diverses bandes de peau zébrant son torse : blanc, noir, jaune. Le visage était d'un rouge écarlate, comme les paumes grandes ouvertes... Elle hurla, mais la peur étrangla son cri, le ramenant aux proportions d'un couinement d'animal pris au collet. Le mutant avançait toujours. Elle voulut faire un saut de côté, dérapa et heurta lourdement le fuselage de l'appareil. ALORS LES MAINS DU PATCHWORK SE REFERMÈRENT SUR LES BRAS NUS DE LA JEUNE FEMME.

Terrifiée, elle tenta de se débattre et n'aboutit qu'à s'affaler, la joue contre la poitrine si étrangement rayée. Cette fois elle crut qu'elle allait devenir folle. Les doigts du mutant couraient sur sa peau. Il cherchait à l'immobiliser mais aucune violence ne passait dans ses gestes. Elle réalisa avec terreur qu'en s'affolant ainsi elle ne faisait qu'augmenter les frottements, multiplier les points de contact. Ses cuisses, largement dévoilées par le short, se heurtaient aux cuisses noueuses de l'homme. Sa chemise s'était ouverte et ses seins nus s'écrasaient sur les pectoraux osseux de son agresseur. Et par-dessus tout elle sentait sa propre peau devenir humide, *s'imprégner de mucus*... Elle poussa un aboiement de bête touchée à mort, un cri de folie et de haine. Le mutant la lâcha aussitôt et elle s'effondra dans les débris métalliques. Il y eut un bruit de cavalcade, le faisceau éblouissant d'une torche troua la nuit. Elle vit Cazhel arrêté à dix mètres en position de tir : bras tendus, paumes serrées sur la crosse du Colt, genoux fléchis. Quelque part une voix inconnue cria : « *Ne tirez pas !* », mais le policier avait déjà enfoncé la détente. La détonation explosa tel un coup de tonnerre et la flamme crachée par le canon illumina l'épave. Le mutant fut littéralement soulevé par l'impact du projectile, il tomba sur le dos, les membres raides, et ne bougea plus. Lise s'arc-bouta aux membrures, se redressant tant bien que mal. David voulut courir vers elle mais Cazhel le retint d'une main ferme.

— N’y allez pas ! l’entendit-elle vociférer. S’il l’a couverte d’encre, ON NE PEUT PLUS RIEN POUR ELLE. Juste lui mettre une balle dans la tête pour lui épargner les souffrances de l’ulcération !

Elle fut glacée d’horreur...

— IMBÉCILE ! reprit la voix inconnue. Pauvre crétin ! Je vous avais dit de ne pas tirer !

Une grosse lampe à acétylène brasilla, un homme apparut dans le poste de pilotage, libéra le cockpit et se laissa couler sur le sol. C’était un quinquagénaire ventripotent au crâne chauve, arborant une moustache noire hypertrophiée qui lui masquait totalement la bouche. Il portait des caleçons longs de l’armée de l’air, démodés depuis un bon siècle, et un « bombardier » au col de mouton mité. Brandissant sa lampe de mineur, il alla se pencher au-dessus du Patchwork abattu.

— Triple idiot ! rugit-il en se tournant vers Cazhel. Vous l’avez tué ! Il était inoffensif !

Le policier ricana, incrédule.

— Inoffensif ? Tu parles !

— Mais oui ! vitupéra l’obèse en flying-jacket. C’était un vieillard ! Regardez !

Il baissa la torche. Le visage écarlate du mutant se dessina, avec son réseau de rides profondément encaissées, sa chair grumeleuse et molle. Malgré cela, la peau multicolore luisait d’un éclat sinistre.

— Et alors ! rétorqua Cazhel, il est toujours humide ! Je le vois briller d’ici !

L’inconnu cracha une obscénité.

— Humide de sueur, oui ! PAS DE MUCUS ! *Avec l’âge, les glandes qui fabriquent l’encre s’épuisent, se vident !* Vous ne savez pas ça ? Vous n’avez pas lu la monographie d’Hiro-Ito Homakaïdo à ce sujet ? C’est incroyable ! Vous portez un casque de gardien de réserve et vous n’avez pas la moindre culture scientifique !

Il posa franchement sa paume sur le torse squelettique du cadavre.

— Regardez ça, murmura-t-il, ce pauvre vieux avait près de soixante-dix ans ! Il ne devait plus sécréter d’encre depuis une

bonne décennie. IL ÉTAIT AUSSI SEC QU'UN FOSSILE ! Sans danger ! La demoiselle s'est affolée pour pas grand-chose...

— Pourquoi l'a-t-il attaquée ? riposta Cazhel peu enclin aux attendrissements posthumes.

L'homme haussa les épaules.

— Il ne l'a pas attaquée, je suppose qu'il s'est cru menacé, il a voulu lui prouver qu'il était inoffensif, ou alors il a pensé qu'elle était armée et il a tenté de la neutraliser... Je ne sais pas. De toute manière il n'était pas agressif, j'en suis sûr, depuis trois jours je partageais mes repas avec lui.

— Que fichait-il là, tout seul ? grogna l'officier.

— Il était vieux. Il marchait lentement, en arrière du groupe formé par ses congénères ; quand le pont s'est écroulé, il s'est retrouvé tout seul. Du mauvais côté. Il a tout naturellement eu l'idée de chercher refuge dans l'épave. En me voyant, il a déployé beaucoup d'ingéniosité pour me faire comprendre qu'il n'était pas dangereux. Je crois que j'aurais pu établir le dialogue. Avec de la patience.

— Qui êtes-vous ? interrogea David.

— Professeur Mathias Grégori Mikofsky, soupira l'homme au blouson. Ethnologue, de l'université de Santa-Catala. Je vis ici depuis neuf ans. Je rédige une thèse : « *L'influence des maladies sur les structures sociales de la population des ponts.* »

Cazhel eut une grimace de mépris.

— Vous êtes tout excusé, marmonna-t-il en laissant retomber l'arme dans son étui.

Lise se redressa et noua sur son ventre les pans de la chemise dont les boutons avaient sauté. Ses cuisses blanches, zébrées d'hématomes et d'estafilades, ne portaient en revanche aucune trace d'encre. Mikofsky avait dit vrai. Elle avait causé la mort d'un homme pour rien. Une tonne de plomb lui tomba sur les épaules. Le policier saisit le mutant par les chevilles.

— Aidez-moi ! cria-t-il à l'adresse de David. On le fiche par-dessus bord, et on va discuter de tout ça...

David obéit malgré le dégoût qu'un tel manque de respect faisait naître en lui. Sur les ponts, il n'était plus question d'ensevelissement. La cérémonie funèbre devenait

automatiquement la même que celle en vigueur dans la marine.
Le cadavre bascula dans les ténèbres.

*

* *

Un peu plus tard, Mathias Mikofsky leur offrit l'hospitalité
« pour la nuit ».

L'appareil naufragé faisait penser au ventre d'un sous-marin qu'aurait colonisé quelque soukh oriental ; de part et d'autre du fuselage avait été entassée une profusion d'objets hétéroclites : parachutes, livres, bandes magnétiques ; mais aussi lunettes astronomiques et batterie de cuisine, cartes d'état-major et chapelets de poissons fumés... Deux hamacs pendaient entre les barres de protection étayant les membrures. À demi dressé sur l'un d'eux, un jeune homme à peau brune détaillait les arrivants d'un œil critique. Il était nu, musclé comme un héros de bande dessinée, ses cheveux bouclés, noirs et huileux, dégringolaient en grappes lourdes sur sa nuque et ses épaules. Il ne fit aucun effort pour dissimuler son sexe que raidissait encore l'érection du sommeil.

— Santäl... Mon boy, toussota Mathias en mâchouillant son énorme moustache. C'est un prince wyhdien de la tribu du dix-huitième pont. Il a été capturé au chalut par les pirates des montgolfières alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Comme il restait indocile malgré les punitions, ils lui ont coupé la langue. Il a réussi à s'enfuir. Le hasard nous a mis face à face... Depuis il m'aide pour les tâches matérielles. Il est infatigable... *Comme tous les Wyhdiens.*

Il eut un gros rire, comme si ses propos cachaient une astuce éminemment hilarante, puis entraîna ses visiteurs dans les décombres de la soute, à travers les lianes d'une jungle de fils électriques.

— Il y a des hamacs dans les packs de survie, grommela-t-il, des duvets aussi, je crois. Débrouillez-vous. Il fait froid, je vais demander à Santäl de vous préparer du café.

Ils se retrouvèrent quinze minutes plus tard un pot de carton à la main tandis que le jeune garçon – toujours nu – assurait le

service, sa cafetière fumante au poing. Mathias ne semblait guère enclin à alimenter la conversation, et Lise devinait sans peine qu'il aurait donné cher pour les voir au diable. La présence de Cahel contribuait pour beaucoup, il est vrai, à cette atmosphère de gêne.

David fit quelques tentatives méritoires pour entamer une discussion scientifique au sujet des Patchworks, mais le quinquagénaire se retrancha dans un concert de borborygmes dubitatifs. De guerre lasse, le zoologue et le policier gagnèrent l'arrière de l'appareil. Seule la jeune femme resta assise à la même place, les épaules coincées entre la console d'un ordinateur portable et une pile de dossiers poussiéreux. Sans plus s'occuper d'elle, Mikofsky coupa l'éclairage et se hissa sur son hamac dont la toile gémit. Au bout d'un quart d'heure, il ronflait à un rythme régulier. Lise n'arrivait pas à rompre le fil de l'enchantement qui la tenait là, clouée contre le fuselage, son gobelet de café froid entre les doigts, les yeux rivés sur la tache claire du hublot semé d'étoiles.

Elle sentit qu'on lui ôtait la timbale de carton, qu'on écartait les pans de sa chemise pour dégager ses seins. À présent on l'allongeait sur un méchant tapis dont la trame lui meurtrissait les omoplates, on tirait le short et la culotte sur ses chevilles... Interdite, elle comprit que le corps qui prenait place entre ses cuisses était celui de l'adolescent aux cheveux bouclés et huileux ; elle voulut protester mais une bouche impérieuse se colla à la sienne, la bâillonnant. Elle était trop décontenancée, trop épuisée pour se rebeller. D'abord elle eut mal lorsqu'il la pénétra d'un profond coup de reins, puis sa chair retrouva les automatismes de l'amour. Santäl la besognait avec une férocité gourmande qui le couvrait de transpiration. Elle se laissait faire, rassurée par le contact de cette anatomie brûlante aux muscles de pierre, par cette peau qu'inondait une sueur odorante et fauve. Elle n'était plus en mesure de décider quoi que ce fût, seule comptait cette présence dans son ventre et entre ses bras. Elle s'abandonnait, coulait...

Puis soudain, alors qu'elle ressentait les prémices du plaisir, une vague d'angoisse la poignarda, une inquiétude qui fusa par tout son être. Une peur hideuse, noire, qui dilata ses pupilles et

lui fit ouvrir la bouche sur un cri muet. *Elle avait peur...* PEUR. Une impression atroce de menace et de mort la ravageait sans qu'elle en connût la cause. C'était comme si un horrible danger venait de fondre sur elle, comme si les dix prochaines secondes allaient être les dernières de son existence. Glacée, hérissée de terreur, elle repoussa l'adolescent et bondit vers la porte. Bégayant, folle d'épouvante, elle dégringola la passerelle d'accès et se mit à courir dans la nuit. Elle ne savait pas où elle allait, elle courait le long du parapet, nue, s'arrachant les pieds aux boulons rouillés, toute l'horreur du monde sur les talons... Son cerveau court-circuité lui criait d'enjamber le garde-fou, de sauter dans le vide pour échapper aux forces noires qui l'encerclaient chaque seconde un peu plus. Au moment où elle posait le genou sur la barre d'appui, un cri étouffé frappa ses oreilles : « Mademoiselle ! ». Elle en conçut une frayeur plus grande encore et lutta pour se hisser sur la rambarde d'acier. La main de Mikofsky se referma sur son poignet alors qu'elle allait plonger dans le vide. Il la tira en arrière, l'immobilisa en lui retournant le bras dans le dos. Le vent de la nuit avait séché la sueur qui poissait son corps, maintenant elle avait froid. Hébétée, elle réalisa brusquement qu'elle n'avait plus peur... Plus peur du tout. Aussi soudainement qu'elle s'était abattue sur elle, la crise d'angoisse incoercible venait de s'évanouir. Le savant l'enveloppa dans une couverture chauffante à accumulateurs et la força à s'asseoir sur un fût cabossé. Elle claquait des dents.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qui m'est arrivé ? balbutia-t-elle le regard fou.

Mathias entreprit de la frictionner à travers l'étoffe rugueuse que les filaments de chauffage alourdissaient à la manière d'une cotte de mailles.

— C'est un gosse, plaiderait le scientifique, il ne faut pas lui en vouloir. Il n'a pas vraiment conscience de son pouvoir, s'il avait été élevé dans sa tribu ce serait différent sûrement, mais là, n'est-ce pas ?

— Je n'en veux à personne, sanglota nerveusement la jeune femme, je désire comprendre. C'EST TOUT !

Mathias s'éloigna d'un pas. Le blouson d'aviateur hâtivement enfilé sur ses caleçons longs lui donnait une allure grotesque.

— Lorsque vous effectuez un travail musculaire, commençait-il en mâchouillant sa moustache, lorsque vous portez une valise, un sac pesant, immanquablement – au bout de quelques minutes – une crampe s'installe dans votre bras. Une douleur qui vous force à poser votre fardeau avant qu'il n'échappe à vos doigts. Cela provient du fait que vos muscles contractés rétrécissent le volume des vaisseaux irriguant les fibres. Le sang s'y fait rare, donc l'oxygène. Vos biceps étouffent dans leurs déchets aussi sûrement qu'une chaudière dont on aurait bouché la cheminée. Vous saisissez ?

— NON.

— Mais si ! Ces déchets nés de la carence en oxygène sont composés d'acide lactique. Les Wyhdiens, eux, évacuent cet acide au fur et à mesure de sa constitution par le moyen de leur sueur. Ce qui explique leur extrême résistance à la fatigue. Pas d'acide : pas de crampe !

— Je ne vois toujours pas.

— Si vous vous frottez à la peau d'un Wyhdien, et que les surfaces en contact sont assez importantes, l'acide lactique passe dans votre sang comme un baume... Or chez les humains le lactate est à l'origine de fabuleuses crises d'angoisse... Voilà ce qui vous est arrivé : la fatigue musculaire de Santäl est passée dans vos veines où elle s'est changée en peur. Les Wyhdiens – qui abhorrent les armes – ont coutume d'affronter leurs adversaires à mains nues. Ils ne redoutent aucun défi, se jettent sans crainte à la gorge de guerriers mesurant deux fois leur taille car ils savent que la transpiration née de l'énergie dépensée va imprégner le corps de leur ennemi et lui communiquer par là même une frayeur incontrôlable qui ne manquera pas de le paralyser... ou de le mettre en fuite. Astucieux, non ?

Lise hochait la tête. Avec une certaine amertume elle constata que le petit chat noir hantait toujours sa peau. La terreur avait probablement inhibé le processus de transfert. À moins que le tatouage refusât de se déplacer sur l'épiderme d'un mutant, et

que l'échange ne fût possible qu'entre homo sapiens ? Pourquoi pas ?

— Ce dessin qui bouge tout le temps, interrogea Mikofsky en posant le doigt sur le genou de la jeune femme, qu'est-ce que c'est ?

Lise sourit tristement et entreprit de raconter son histoire le plus brièvement possible. Mathias l'écouta sans l'interrompre, se contentant de mordiller les pointes de sa moustache. Quand elle eut fini, il resta un long moment silencieux. Lise songea qu'ils devaient tous deux offrir un tableau des plus ridicules : lui avec son caleçon défraîchi et son blouson d'aviateur, elle – toujours nue – emmaillotée dans sa couverture chauffante.

— Les migrations, murmura sourdement le professeur, j'ai travaillé dessus près de cinq ans... Je suis à peu près sûr qu'il s'agit d'un virus... Un virus migratoire né des fermentations du marécage. Un microbe qui s'attaque aux centres de contrôles thyroïdiens. Vous savez que tous les animaux migrateurs présentent des symptômes d'hyperthyroïdisme ? Ici, au-dessus de la plaine de boue, les bêtes en sont les premières atteintes : les poissons d'abord, puis les oiseaux qui mangent les poissons, puis les hommes qui se nourrissent de la chair *cru*e des deux espèces précédentes. Enfin les enfants dénicheurs de couvées, et qu'un albatros a blessés un jour, par le passé... Le danger est partout. N'absorbez aucune viande qui n'ait été au préalable saignée, puis bouillie... En cas de coups de bec, désinfectez soigneusement la plaie, brûlez-la au besoin, sinon...

— Sinon ?

— La fièvre migratoire vous tombera dessus ! Vos Patchworks ont dû la contracter, un jour ou l'autre il a suffi d'un oiseau abattu à la fronde, et consommé sans précaution. Le reste est histoire d'épidémie : baisers, rapports sexuels... Le virus voyage, gagne toute la tribu... et vous voilà, à leur poursuite.

Lise se mordait la lèvre inférieure. Mikofsky énonçait-il une vérité scientifique, ou sa théorie relevait-elle du délire solitaire ? Il dut surprendre un éclair d'incrédulité dans les pupilles de la jeune femme, car il martela :

— C'est le marais ! Je vous l'affirme ! Les maladies de la vase ! Je les connais, elles sont légion. Le virus migratoire existe, il n'y a pas d'autre explication aux vagues de mouettes et de poissons qui déferlent sur les ponts en toute saison !

— En avez-vous avisé les autorités universitaires ? Le ministère de la Recherche ?

Mikofsky eut un rire de mépris.

— Le ministère de la Recherche ? Et quoi encore ? Pour que l'armée mette aussitôt la main sur le bacille, en fasse une arme bactériologique permettant de déplacer les populations à son gré, de créer à la commande des épidémies de lemmings ? Vous imaginez cela ! Des millions d'hommes et de femmes rendus fous par une migration synthétisée en laboratoire, et courant droit devant eux, sans but, sans autre désir qu'avancer en ligne droite... *pour finalement s'abîmer dans la mer ?*

Il fit une pause, souffla un nuage de buée, avant de reprendre :

— Dans le cas du Patchwork-people, la maladie migratoire a ravivé leurs vieilles croyances, tous les vieux mythes dont ils se sont longtemps nourris. Voyez-vous, ils ont été créés en laboratoire par des savants biologistes et généticiens, une fausse manœuvre a détruit le centre de recherche, tué la plupart des scientifiques, et frappé de cécité les quelques survivants en blouse blanche... Pour les mutants, ces dieux aveuglés par la foudre ont cherché refuge dans le ciel, mais ils reviendront un jour pour que triomphe la cause de leurs créatures injustement persécutées. En ce moment, ces dieux aveugles errent à travers l'immensité du cosmos, incapables de retrouver leur chemin au milieu du labyrinthe des constellations. Géants infirmes, ils avancent à tâtons, se cognant aux planètes, se roussissant les cheveux à la flamme des soleils. De leurs doigts énormes, ils tâtent la surface des mondes, cherchant à identifier la terre où souffrent leurs enfants. Le Patchwork-people s'est donné pour tâche de marquer cette planète à la manière d'un gigantesque livre Braille ! Au moyen de leurs sécrétions acides, ils veulent inscrire des jalons sur le relief, les plaines, les montagnes. Creuser des idéogrammes géants dans la pierre la plus dure,

ceci afin que les dieux colossaux aux orbites évidées puissent les localiser au premier toucher, et venir enfin restaurer la justice...

Un silence pesant suivit les paroles du quinquagénaire moustachu, puis Lise éternua, les ramenant tous deux à la réalité. Mathias s'ébroua.

— Venez, murmura-t-il d'un ton las, il faut rentrer.

Ils firent quelques pas sans dire un mot, puis le savant reprit d'une voix presque inaudible :

— Sans la pulsion du virus migratoire, il est probable que jamais la tribu ne se serait lancée dans une telle croisade, mais la maladie a avivé la fièvre religieuse, et les voilà jetés dans une course sans fin. Ils vont filer, droit devant, marquant la terre et les monts de leur empreinte, comme des bouviers marquent un veau...

— Ce virus, coupa Lise, il n'existe aucun antidote ?

Mikofsky fit la moue.

— Un homme-médecine du neuvième pont a isolé une substance. Un autre poison en réalité, mais dont les effets sont à l'opposé de ceux du premier. Il a réussi à prouver que l'instinct de territorialité manifesté par certains animaux relevait d'un facteur pathogène. Je m'explique : si certains félins défendent leur territoire avec une agressivité terrifiante, c'est parce qu'une hormone aberrante excite leur cerveau. L'obsession du territoire, c'est le contraire de la volonté migratoire. L'immobilité contre le mouvant. L'homme-médecine en question prétend avoir synthétisé une solution injectable dérivée de cette hormone. Une sorte de « fixatif », de frein, qui inhiberait la fièvre du nomadisme. En répondant à un mal par un autre mal, on retrouverait l'équilibre premier... J'avoue que ça me paraît tiré par les cheveux, mais peut-on savoir ?

— Comment s'appelle cette tribu ?

— Les Morhads, mais n'y croyez pas trop !

Ils étaient arrivés au pied de l'épave. Déjà le ciel pâlisait ; dans quelques heures ce serait l'aube.

— Maintenant il faut essayer de dormir, conclut Mikofsky en poussant la jeune femme vers le marchepied.

CHAPITRE X

Lise dormit d'un sommeil convulsif sans cesse parcouru par les décharges électriques de ses cauchemars. Elle rêva des dieux aveugles, colosses tâtonnants égarés dans la chambre noire du cosmos. Elle les voyait, titans aux yeux vitreux, avançant pas à pas, bras tendus, somnambules se cognant aux constellations, se prenant les pieds dans les ornières des nébuleuses, trébuchant dans les trous noirs, se frayant tant bien que mal un chemin entre les géantes rouges et les naines blanches. Elle voyait les soleils ricocher sur leurs épaules, y inscrire leurs trajectoires de cloques, elle voyait les pluies de météores grêler leurs visages, les vaisseaux intersidéraux se prendre dans leurs cheveux. Qu'importe ! Ils avançaient, au coude à coude, marcheurs silencieux surgis de la nuit des temps. Ils se rapprochaient, promenant leurs doigts à la surface des mondes les plus disparates, y faisant naître cataclysmes, tremblements de terre et raz de marée. Ils cherchaient, caressant les montagnes ; effleurant les plaines comme on le fait d'une page de vélin supérieur. Ils cherchaient les marques, les jalons, les idéogrammes. Les signes de piste nés de la sueur de leurs enfants : LES SEMEURS D'ABÎMES...

Elle se réveilla, grelottant d'épouvante. Une odeur de café chimique planait dans l'épave. Mikofsky ne lui accorda pas un regard, et elle eut la très nette impression qu'il regrettait déjà les confidences auxquelles il s'était laissé aller au cours de la nuit. Il paraissait pressé de retrouver sa solitude, et – pour hâter leur départ – alla même jusqu'à leur offrir des couvertures, des vêtements de rechange, ainsi qu'une provision de viande séchée aux allures de carton gondolé et un jeu de cordes d'alpinisme en nylon rouge.

— Santäl va porter vos paquets jusqu'à l'embranchement nord, conclut-il en désignant un point vague à travers la brume, il s'ennuie un peu, je crois qu'une petite balade lui fera le plus

grand bien. Et puis vous ne paraissez pas vraiment en état de traîner vos équipements !

L'adolescent ne se fit pas prier. Toujours nu, à part un fourreau de cuir tressé destiné à protéger son pénis, il assura sur ses épaules le poids des deux havresacs auxquels il ajouta les différents cadeaux de Mikofsky. Des lanières de cuir bouclées sur son front et ses pectoraux assurèrent la stabilité de l'ensemble. D'un pas assuré, il prit la tête de la colonne. Très vite, l'épave de l'avion s'estompa dans le brouillard.

— Mikofsky ne nous a même pas dit adieu, constata amèrement David.

Lise eut un instant la tentation de lui confier ce qu'elle avait appris de la bouche du savant, mais la présence de Cazhel réfréna son élan, et elle préféra garder les dents serrées.

Ils marchèrent plus d'une heure dans le sillage de Santäl qui menait toujours bon train et ne présentait aucun signe de fatigue. L'embranchement se dessina enfin, carrefour de fer oxydé qui semblait flotter sur les brumes du marécage. En tournant à droite, ils pourraient rejoindre la portée parallèle sur laquelle se déplaçaient actuellement les Patchworks... et du même coup retrouver le trajet instable du pont disloqué. À cette seule idée, Lise se sentit gagnée par le vertige. Leur course devenait absurde, les mutants avaient maintenant plusieurs jours d'avance, et de toute manière, si Mikofsky avait vu juste, rien ne pourrait enrayer leur volonté migratoire... Rien, pas même la faim ou la fatigue. Il n'était d'ailleurs pas absurde d'imaginer que le virus les obligeât à marcher vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans qu'aucun problème de ravitaillement ne les contraignît à faire halte pour jeter une ligne ou abattre un oiseau. Non, personne ne pourrait les sommer de faire demi-tour, elle en était sûre. Cazhel serait probablement forcé de les abattre jusqu'au dernier... Et toute cette poursuite n'aurait servi à rien.

Elle se secoua pour chasser ces sinistres hypothèses. Santäl venait de se défaire des paquets et s'apprêtait à rebrousser chemin. Un sourire radieux aux lèvres, il leur désignait la route à prendre en ébauchant de la main gauche une sorte de salut rituel qui devait signifier : « bonne chance et bon vent », ou

quelque chose d'analogue. Cazhel émit un petit claquement de langue irrité et pivota au ralenti. Avec un frisson, la jeune femme vit qu'il pointait son arme à bout de bras sur le crâne de l'adolescent tandis que son pouce ramenait le percuteur en arrière dans un mouvement d'une lenteur affectée, volontairement théâtrale.

— Toi, le même, tu restes avec nous ! siffla-t-il entre ses dents. Ton engagement est reconduit !

David s'insurgea.

— Cazhel ! Vous êtes fou ! Nous sommes tout de même capables de porter ces paquets !

— Il ne s'agit pas de ça, coupa le policier. Je veux qu'il nous emmène chez les Morhads...

— Chez qui ? hoqueta le zoologue qui tombait des nues.

— Demandez donc à votre petite copine ! ricana Cazhel en fixant Lise dans les yeux. Elle imaginait sûrement que personne n'avait remarqué ses apartés nocturnes avec Mikofsky !

Lise crispa les poings. Ainsi le flic l'avait espionnée ! Elle ouvrit la bouche pour répliquer vertement, mais l'officier la devança.

— Ne perdez pas votre temps à m'insulter, ce serait puéril. Racontez plutôt ce que vous savez à notre bon ami Sarella qui, en ce moment, doit se trouver particulièrement idiot !

Elle haussa les épaules et résuma les révélations de Mathias Mikofsky en quelques phrases. Santäl paraissait statufié, ses yeux ne quittaient pas l'acier luisant du canon ventilé qui se balançait à trois mètres de son visage.

— Les Morhads peuvent « fixer » les Patchworks, conclut Cazhel en abrégant l'exposé ; si le virus migratoire existe vraiment et que la folie de la fièvre les pousse à aller de l'avant, je ne pourrai jamais les obliger à faire demi-tour, il faudra les abattre les uns après les autres, et nous n'en aurons PAS UN SEUL pour la réserve ! Avec l'antidote des Morhads, j'enraye leur besoin pathologique de déplacement, je les guéris en quelque sorte, du coup il devient envisageable de les ramener avec un minimum de violence. Vous devriez approuver ce type de raisonnement, Sarella, non ?

David était abasourdi.

— Vous engagez votre stratégie sur une simple hypothèse ! observa-t-il en clignant nerveusement des paupières derrière ses lunettes sales.

— Je n'ai pas le choix. Les Patchworks galopent comme des chevaux emballés alors que nous nous traînons, les pieds en sang et le dos scié par le poids du paquetage. Nous ne tiendrons plus très longtemps, le gosse va nous conduire chez les Morhads. Si le produit dont parle Mikofsky existe, nous en remplirons des projectiles hypodermiques, les fusils à air comprimé feront le reste. Les balles-capsules se dilueront dans leur sang et la fièvre tombera. Nous sommes trois, nous parviendrons bien à en toucher une quarantaine.

— Et comment leur ferez-vous reprendre le chemin de la réserve ?

— Ils ont toujours eu peur des armes à feu. Ils savent qu'une balle explosive se déplace plus vite que le plus rapide d'entre eux. Nous les pousserons devant nous, comme un troupeau de buffles, shot-gun au poing. Deux ou trois salves de mitraille auront tôt fait de leur apprendre la sagesse ! Allez, assez palabré ! En route ! Et toi, le même, ramasse les valises. On te suit...

Santäl ne protesta pas. Sans manifester la moindre colère, il réajusta le fardeau sur ses épaules et prit la route de l'ouest. Le soleil se levait, déchirant l'écran de brouillard.

— L'idéal serait de mettre la main sur un véhicule, rêva Cazhel, une voiture, des chevaux. Un chariot... Quelque chose qui nous permettrait de rattraper notre retard.

David grogna un juron et enfouit les mains dans ses poches. Devant eux, l'adolescent progressait d'un pas alerte. Infatigable. Ils s'engagèrent sur une portion de pont apparemment en bon état. Lise s'absorba dans la contemplation du revêtement goudronné que la rosée rendait d'un beau noir luisant. Pour ne plus penser elle se mit à compter ses pas.

*

* *

Ils n'atteignirent le territoire des Morhads qu'en début d'après-midi, les jambes lourdes et les pieds douloureux. Bien que luisant de sueur grasse, Santäl ne présentait aucun signe de lassitude et ses muscles continuaient à rouler sous sa peau dorée avec une parfaite souplesse.

La tribu occupait la chaussée d'un pont à treillis semi-parabolique mal entretenu et que la rouille avait progressivement teint en rouge. Le cantonnement lui-même affichait des marques évidentes de délabrement avancé. Les casemates, ouvertes au vent, offraient au regard des toitures blanchies par la fiente. Nulle sentinelle ne défendait l'accès des lieux et un silence de mauvais augure planait sur la communauté.

— C'est un village fantôme, grogna David entre ses dents.

Lise frissonna, inquiète.

Un peu partout, des pièges à mouettes avaient été disposés : filets de barbelés, haies de fourches et de faux, herses rustiques improvisées à l'aide de planches dans lesquelles on avait fiché des couteaux aux lames ébréchées. Des épouvantails se balançaient le long des filins, sinistres pendus dont le vent arrachait les vêtements et effilochait les tignasses. Toutes les structures métalliques semblaient tapissées de plumes ou de duvet, des paquets de rémiges souillées s'agglutinaient dans les interstices des portes et des fenêtres. Un peu partout, des cadavres d'oiseaux achevaient de pourrir, une multitude d'os minuscules et creux jonchaient la chaussée, craquant sous la semelle.

— C'est la guerre ici, observa David, une guerre à outrance contre tout ce qui vient du ciel !

Le Colt à hauteur de la hanche, Cazhel visita plusieurs casemates, sans succès. Partout régnait la même atmosphère de fuite et d'abandon. Lise se décida finalement à lancer un appel. Un long silence suivit son « Ohé ! » faussement joyeux, puis un raclement métallique se fit entendre au fond d'une ruelle. Stupéfaits, ils virent arriver dans leur direction ce qu'ils prirent d'abord pour une tortue de fer et qui se révéla être une sorte de grand baquet retourné à l'abri duquel se déplaçait – assez grotesquement – un être humain... Cazhel siffla entre ses dents,

les yeux agrandis de surprise. Peu à peu, d'autres récipients émergèrent des sentes avoisinantes. Cela faisait comme un troupeau de calebasses géantes tour à tour martelées, tachées de rouille, rayées de griffures brillantes ou mitraillées de coups de becs !

La plus grande des carapaces se souleva, laissant apparaître un vieillard au crâne luisant dont les haillons dégageaient une puanteur effroyable. Il avait les mains et les genoux recouverts d'une épaisse couche de corne, comme s'il se déplaçait à quatre pattes depuis des années. Derrière lui, les marmites bosselées ne bronchèrent pas, et aucune ne fit mine de s'entrouvrir.

— Je suis Morold, marmonna-t-il entre ses chicots, le chef de cette communauté. Vous êtes fous de rester ainsi exposés ! Vous ignorez que vous vous trouvez sur l'un des axes de migration les plus fréquentés ? Si les oiseaux se mettent à déferler, ils vous larderont de coups de becs, et ici la fièvre migratoire est mille fois plus virulente qu'ailleurs ! Suivez-nous jusqu'à l'abri ; si vous partagez vos provisions vous pourrez rester la nuit, mais pas plus. Nous manquons d'espace...

Rabaissant sa coquille, il entreprit de se déplacer à reculons. Dans un concert de raclements, le peuple des bassines se coula dans son sillage. Lise pouffa nerveusement et David la réprimanda du regard. La horde de carapaces les conduisit au seuil d'un bunker grossièrement blindé, une sorte de monstrueux coffre-fort où de minuscules trous assuraient une ventilation précaire. À l'intérieur, il faisait extrêmement sombre et des relents d'écurie alourdissaient l'air. Aveuglée par la pénombre, la jeune femme sentit de la paille crisser sous ses talons. Une grosse bougie éclairait chichement le réduit où s'entassaient pêle-mêle une trentaine d'individus des deux sexes ainsi qu'une bonne dizaine d'enfants en bas âge. Adultes et nourrissons étaient nus pour la plupart. Près de la porte, des rangées de crochets permettaient de suspendre les bassines-carapaces comme autant de scaphandres de survie.

— Avant, nous avions l'électricité, grogna Morold en se débarrassant de sa coquille, mais ces damnées mouettes ont rasé l'éolienne. Plus personne ne veut sortir. Nous nous contentons de ramasser les cadavres des oiseaux abattus par les

pièges, nous les faisons bouillir longuement pour tuer le virus... C'est notre seule pitance. Maintenant, asseyez-vous et partagez les provisions...

Le ton n'admettait pas de réplique. Lise nota que le vieillard ne paraissait nullement impressionné par l'arme de Cazhel. Mais peut-être n'avait-il jamais vu de pistolet ?

Ils s'assirent donc avec soulagement dans la paille humide. Aussitôt des odeurs de litières leur sautèrent aux narines. La bougie laissait la plus grande partie de l'abri dans l'obscurité. Quelque part sur la gauche un couple faisait l'amour, des chuchotis allaient et venaient dans les ténèbres.

— Il a fallu fuir les habitations trop vulnérables, monologuait Morold, les mouettes enfonçaient les fenêtres, s'écrasaient par groupes de cinq cents sur les portes qui finissaient par céder. Un cauchemar. Le danger, c'est leur salive : un coup de bec, et c'est fini ! Au bout de quelques heures la fièvre s'allume. Une irrépressible envie de marcher vous brûle les cuisses, les mollets... Il vous faut filer à toute force, aller de l'avant, courir jusqu'à en avoir les talons usés !

— Alors, observa pensivement David, ce virus migratoire... Il existe ?

Le vieil homme cracha par terre.

— S'il existe ? Mon pauvre enfant ! Les deux tiers du village en ont été atteints ! À l'heure qu'il est, ils galopent quelque part au long des ponts, à moins que la fatigue et la faim n'aient fini par les tuer ! C'est le marais ! Tout vient de lui ! Il aurait fallu partir, coloniser une autre chaussée, mais nous sommes tout le contraire d'un peuple de nomades. Le mouvement, c'est la mort !

À ces mots il se signa et parut s'abîmer dans une méditation morose. David ouvrit les sacs, préleva quelques parts. Du poisson séché principalement. La tribu fit rapidement cercle. Un homme jeune tendit la main, fragmenta les aliments et fit circuler les portions. Au bout de quelques minutes, on n'entendit plus que des bruits de déglutition. Malgré les jurons du policier, David effectua une nouvelle tournée puis boucla le havresac, mais les Morhads ne semblaient guère disposés à se résigner. Des mains plongèrent au centre du cercle de lumière,

paume offerte, d'abord quémandeuses... puis très vite exigeantes. Un poing frappa le zoologue au genou, des chuchotis menaçants emplirent l'obscurité. Cazhel venait de poser les doigts sur la crosse de son Colt quand une invraisemblable tornade s'abattit sur l'abri, faisant craquer les murs. Avec des couinements de terreur, les réfugiés coururent s'enfouir dans la paille, certains même décrochèrent leurs bassines et s'en recouvrirent en marmonnant des prières.

— Les mouettes ! hurla le vieux émergeant brusquement de son coma mental. Les voilà !

Et il souffla la bougie, transformant le bunker en un cube de nuit compacte. Bousculée, Lise roula dans la litière, s'égratignant les cuisses et le dos sur le tapis craquant.

— Bon sang ! rugit Cazhel, ils sont tous dingues !

Dehors, la vague de plumes déferlait sans discontinuer, jouant des câbles de suspension comme des cordes d'une harpe, rabotant les arêtes de l'abri, semant sur la chaussée un matelas de sang, de duvet et d'entrailles... Dans le même temps, des coups sourds ébranlant le sol annonçaient que les poissons des marécages venaient de se lancer à l'assaut des piliers de soutènement, martelant les avant-becs de leurs sauts suicidaires... Cela dura une heure, peut-être deux, puis le calme revint. Morold ralluma doucement la chandelle. Des brins de paille hérissaient sa barbe clairsemée.

— C'est fini, balbutia-t-il. Jusqu'à demain. Il vous faudra partir tôt. Nous ne pouvons vous prêter de coquilles protectrices... C'est hors de question.

Cazhel le saisit aux revers.

— Et ce vaccin ? gronda-t-il le casque rabattu sur les sourcils. L'antidote ? Ce truc qui développe l'instinct de territorialité ? Pourquoi ne l'utilisez-vous pas ?

Morold se dégagea d'un coup d'épaule.

— La liqueur de Rilk ? Vous voulez dire la liqueur de Rilk ? Une aberration ! Une folie ! Qui vous en a parlé ? Il faut oublier cela ! Un mirage, rien qu'un mirage !

— Elle ne fonctionnait pas ? insista le policier au bord du coup de sang.

Le vieux eut un rire ironique.

— Fonctionner ? Oh, si ! Elle fonctionnait ! Au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer ! Rilk vous l'expliquera lui-même si vous y tenez ! Demain, continuez vers le nord en sortant du village, nous l'avons banni, lui et ses disciples ! Vous le trouverez à trois kilomètres en amont... Rilk ! Un illuminé ! J'espère que vous n'avez pas fait tout ce chemin pour lui !

Il eut un dernier ricanement et sauta hors du cercle de lumière. La seconde suivante, il avait disparu dans les ténèbres.

Lise soupira et ferma les yeux. Elle était trop fatiguée pour se poser des questions. Un peu plus tard, elle sentit la main de Santäl se poser sur son ventre, mais elle la repoussa doucement. Une seule expérience lui suffisait...

Elle dormit d'un sommeil profond et réparateur. Quand elle ouvrit les yeux, le soleil entrait par la porte de l'abri. Morold et ses congénères parcouraient le pont à quatre pattes, le dos écrasé sous le poids de leur étrange carapace martelée, triant les oiseaux morts avec un soin méticuleux.

— Remuez-vous ! cracha Cazhel. Pas question de rester une seconde de plus chez ces dingues. Je veux voir ce Rilk au plus vite...

Elle s'arracha à la litière avec regret, rejoignit David à l'extérieur. Santäl les avait déjà devancés et trottait d'un pas allègre. Ils sortirent du village sans avoir échangé une parole. On ne leur adressa d'ailleurs aucun signe d'adieu et leur départ s'effectua dans une parfaite indifférence.

Une heure plus tard, ils trouvèrent le campement des bannis, très en retrait de la piste migratoire. Un grand cercle jaune avait été peint sur l'asphalte. À l'intérieur de cet espace dont le diamètre n'excédait pas sept mètres, un homme faisait les cent pas, le corps couvert de sueur, une masse de carrier sur l'épaule. Il respirait fort et examinait d'un œil jaloux le pentacle dont il occupait le centre.

David tenta de lui parler, en vain. Le forcené paraissait ne rien percevoir de ce qui existait ou bougeait au-delà du rond jaune. Cazhel voulut faire un pas en avant. Le zoologue le retint par la manche.

— Ne faites pas l'idiot, mon vieux. Je vous déconseille formellement de franchir cette limite si vous tenez à la vie. Regardez plutôt ça !

Un insecte venait de se poser au beau milieu de la tache colorée, une bête minuscule dont la carapace marquait le disque d'une ombre à peine discernable. L'homme l'avait repéré pourtant. Les biceps noués, Lise le vit abattre sa masse de fer avec une énergie propre à foudroyer un rhinocéros en pleine charge. Le coup claqua comme une détonation, éveillant des stridences dans les suspentes. À présent, l'homme nettoyait la peinture luisante du bout d'un doigt mouillé, telle une ménagère qui efface une éraflure sur un meuble verni. Un sourire béat éclaira une brève seconde sa face crispée, puis il retrouva presque instantanément son attitude de guet : mâchoires serrées, front bas, phalanges blanchies sur le manche du marteau, son regard traversait le groupe comme s'il eût été de verre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? haleta Cazhel.

David nettoya frénétiquement ses lunettes et ne répondit pas. Un peu plus loin ils découvrirent un autre cercle au diamètre nettement inférieur : quatre mètres, peut-être moins. Un second individu y veillait, une fourche au poing, sentinelle hallucinée qu'on sentait prête aux duels les plus sanglants.

En retrait, ils butèrent cette fois sur un disque rouge grand comme une plaque d'égout. Son occupant, assis en tailleur, en occupait presque tout l'espace. Un gros couteau entre les dents, il caressait avec une douceur étrange et extatique la surface écarlate s'étendant autour de lui. Lorsque son regard venait à effleurer ceux qui l'observaient, il ne manifestait ni surprise ni intérêt d'aucune sorte, comme si le monde – au-delà des limites du cercle rouge – se changeait en un brouillard indistinct et uniforme.

Cazhel ouvrit la bouche mais David le devança.

— C'est la notion de territoire, expliqua-t-il à voix basse ; voyez-vous, tous les animaux – même les grands prédateurs – se déplacent sur une surface bien déterminée, souvent beaucoup plus étroite qu'on ne le croit d'ordinaire. S'ils veulent survivre, il leur faut défendre cet espace contre toute incursion rivale.

Qu'un autre animal se présente, un autre fauve, et c'est tout leur approvisionnement qui est remis en cause. Le gibier s'épuisera notamment deux fois plus vite... C'est pourquoi les animaux ont toujours été extrêmement jaloux de la notion de terrain de chasse et qu'ils s'aventurent rarement hors des frontières qu'ils se sont fixées.

— Mais ici ? s'impacienta le policier.

— Ici, il est évident que le vaccin – s'il a stoppé dans un premier temps la fièvre migratoire – s'est développé par la suite au-delà de ce qui était envisageable. En hypertrophiant dans le cerveau de ces hommes la notion de territoire, il les a véritablement *cloués sur place* ! Non seulement le mal les conduit à rétrécir de plus en plus leur espace vital (pour mieux le surveiller probablement) mais il a supprimé dans leur esprit la conscience du monde extérieur ! Pour eux, nous ne commencerons à exister que si nous posons le pied à l'intérieur de l'un des cercles. Et encore ne se jetteront-ils sur nous que pour nous détruire !

— Finalement Mikofsky avait raison, constata Lise, on s'est contenté de répondre à une aberration par une autre aberration.

Cazhel leva une main impérieuse :

— Pas d'accord. Sûrement une simple question de dosage. Et si les Patchworks ne veulent plus quitter la réserve une fois ramenés, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai ! Il faut trouver Rilk au plus vite !

Ils durent louvoyer au milieu d'une dizaine d'autres spécimens en alerte perpétuelle. Certains occupaient de véritables ronds-points, d'autres des pastilles minuscules que couvraient presque totalement leurs pieds nus. Un hangar s'adossait à l'une des poutrelles du pont. C'était un amas de ferraille vétuste d'où montait une odeur piquante de produits chimiques.

Un vieillard ficelé sur une chaise roulante se tenait sur le seuil. De longs cheveux blancs encadraient son visage émacié et ses mains, torturées par les rhumatismes déformants, paraissaient deux serres recourbées sur une proie invisible.

— Vous êtes Rilk ? lança Cazhel.

— Je suis le banni, rétorqua l'autre d'une voix cassée puis, sans plus s'occuper des visiteurs, il fit pivoter sa chaise et entreprit de zigzaguer entre les disques de couleurs. Il s'arrêtait devant chacun, plongeait les doigts dans un sac de toile accroché à l'un de ses accoudoirs et en ressortait une masse indistincte de viande bouillie qu'il jetait aux malades. Ceux-ci, après avoir agressé la nourriture à coups de maillet, de couteau, ou de fourche comme s'il se fût agi d'un quelconque envahisseur, se décidaient enfin à la dévorer à belles dents.

— Il les nourrit, observa pensivement David.

— C'est comme un zoo ! balbutia Lise. Un zoo sans cages et sans barreaux mais un zoo tout de même.

— Super ! siffla Cazhel entre ses dents. Vous imaginez ce qu'on pourrait faire de ce produit dans une prison ! Plus d'évasions possibles, donc plus de serrures, plus de gardiens ! Les bagnards deviendraient leurs propres geôliers ! Voilà une sacrée idée à creuser !

La jeune femme haussa les épaules. Rilk revenait, le visage impénétrable.

— Vous êtes du gouvernement ? lâcha-t-il sèchement.

— Pas vraiment, argumenta Cazhel, nous voulons stopper un groupe de mutants des plus agressifs contaminés par le virus migratoire...

L'homme aux cheveux blancs leva un sourcil intéressé, parut hésiter, puis leur fit signe de pénétrer dans le hangar.

— Vous me raconterez ça en détail, murmura-t-il en manœuvrant son fauteuil, après je verrai si je peux quelque chose pour vous...

Pendant que le policier débitait un conte plus ou moins falsifié, Lise erra à travers l'atelier. Il y régnait un invraisemblable capharnaüm où laboratoires et bibliothèques s'interpénétraient sans frontière précise. Dans le fond du hangar, une longue rangée de cages maladroitement bricolées retenaient prisonnières une bonne centaine de mouettes dont les hurlements vrillaient le tympan de manière insupportable. Des dizaines de petits cadavres disséqués jonchaient le sol. D'autres oiseaux palpitants et couinants avaient été cloués sur des plaques de liège. La plupart avaient l'abdomen ouvert,

d'autres le cerveau à nu. Lise songea qu'une fois le massacre consommé, Rilk devait vider le contenu de ses poubelles, le faire bouillir en vrac et le distribuer à ses « malades ». Elle eut un haut-le-cœur. Les mouettes encagées crachaient avec violence. Elle recula, les jambes molles, et s'assit sur une pile de livres, le dos contre un rayonnage poussiéreux. Un peu plus loin, Santäl avait adopté la même position. Elle sentit qu'il la couvait d'un œil gourmand. La voix de Cazhel ronronnait, indistincte, relayée de temps à autre par celle de David, mais Lise ne cherchait pas à comprendre le sens de la discussion. Le policier allait probablement convaincre le savant de lui céder quelques fioles du précieux « vaccin » et tout recommencerait : la course, la fatigue, la souffrance, la peur... En ce moment même, dans les villes, des centaines de tatoués devaient rendre l'âme au milieu de convulsions atroces. Bientôt les « mouiroirs » se videraient faute de malades ! À combien s'élèverait l'hécatombe ?

Elle soupira. Brusquement elle eut la conviction d'être vieille, sale et laide. Tout cela ne servait à rien. Elle s'endormit.

CHAPITRE XI

Les palabres durèrent toute la journée. Lise les suivit d'une oreille distraite entre deux assoupissements et trois cauchemars. Une lampe à pétrole fumait, empuantissant le hangar et jetant sur la géographie chaotique de livres et de cornues une lueur falote à la palpitation fragile. Rilk parlait, grisé par l'intérêt que lui manifestaient soudain ces étrangers, ces voyageurs venus d'un monde qu'il n'arrivait même plus à concevoir...

— J'avais observé que certains animaux défendaient leur territoire avec une jalousie et une agressivité pathologiques, murmurait la voix rauque du vieillard, jamais ils n'en passaient les frontières, même en cas de danger mortel ! J'ai vu des musqués, des lièvres rouges, des rats de plaine, défendre leur portion d'espace contre le feu À COUPS DE DENTS ET DE GRIFFES, comme si les flammes représentaient d'autres animaux, comme si l'incendie allait refluer sous les morsures ! J'ai pensé alors que l'instinct de territorialité provenait d'une excitation anormale du cerveau causée par une hormone aberrante, ensuite...

Lise roulait sur les vagues du sommeil, de crêtes en creux. Elle rêva des dieux aveugles à la progression cosmique et tâtonnante, puis la musique grinçante qui sortait de la bouche de Rilk la tira une fois de plus vers la conscience :

— ... les manipulations sont délicates. Si vous vous égratignez avec le produit, ET QUE VOUS N'ÊTES PAS ATTEINT PAR LE VIRUS MIGRATOIRE, vous serez cloué sur place en vingt-quatre heures, prêt à tuer avec vos mains, avec vos dents, tous ceux qui se risqueront à l'intérieur du périmètre que vous vous serez attribué. Si le sujet est en migration par contre, une injection ralentit sa course trois heures seulement après passage dans le sang. Le lendemain, il cesse d'aller de l'avant et la fièvre tombe. Des effets secondaires comme ceux que vous avez pu

observer à l'extérieur apparaissent plus tard, dans un délai de trois à six semaines. Ils sont incurables mais ne touchent pas plus du tiers des sujets traités... Un pourcentage somme toute intéressant.

Cazhel obtint finalement ce qu'il voulait : quatre ampoules du précieux produit contre le serment solennel de communiquer le mémoire rédigé par Rilk aux autorités scientifiques du « monde extérieur ». L'officier promit tout ce qu'on voulut et glissa dans sa poche-poitaine la petite boîte de métal capitonnée de mousse. David se chargea du dossier taché aux pages couvertes d'une écriture incompréhensible. Les yeux brillants d'excitation, le vieil homme les accompagna jusqu'à l'embranchement.

— Continuez vers le nord sur cette voie, lança-t-il en levant une main tordue, vous vous déplacerez parallèlement au trajet de vos mutants. Pour l'instant, ils ont de l'avance, mais la fatigue les contraindra tôt ou tard à s'arrêter plusieurs jours. Ils demeureront prostrés le temps de reprendre leurs forces, vous rattraperez alors facilement votre retard. Bonne chasse, et n'oubliez pas : le mémoire !

Cazhel fut abominable d'obséquiosité. Vingt minutes plus tard, alors que le hangar diminuait dans leur dos, il jeta un coup d'œil torve au zoologue en ricanant :

— Allons, Sarella ! Balancez donc cette paperasse par-dessus bord ! C'est si mal écrit que personne n'arrivera jamais à le déchiffrer, même au microscope. Vous n'allez pas traîner ce bottin toute la journée !

Mais David ne répondit pas.

Comme le soleil déclinait à l'horizon, Cazhel se glissa en haut d'un pylône pour faire le point avant l'obscurité. Quand il redescendit, il était hilare.

— C'est tout bon ! exulta-t-il. Les patchworks sont devant, sur la chaussée parallèle à la nôtre, à huit ou dix kilomètres, pas plus ! Le groupe s'est défait, probablement à cause de l'épuisement. La colonne s'étire et il y a des traînants. Ils ont eu des pertes, peut-être un pont qui a cédé. En tout cas ils sont moins nombreux, une cinquantaine environ. Bon sang ! Nous touchons au but !

David hochà machinalement la tête. Lise, elle, se sentit emplie d'une vague horreur, comme à l'approche d'un holocauste. Des idées folles lui traversèrent l'esprit : voler les ampoules d'antidote, en asperger Cazhel, le clouer sur place pour l'empêcher de nuire, le...

Mais Santäl trottait toujours loin devant, infatigable et indifférent.

— Marche forcée toute la nuit, commanda le policier, à l'aube il faut les avoir dépassés. Nous prendrons position sur cette voie. Le pont sur lequel ils se déplacent est parfaitement parallèle au nôtre. Une centaine de mètres entre les deux chaussées, rien de bien terrible pour de bons tireurs. J'ai des carabines à lunette, très précises. Vous savez viser, Lise ?

La jeune femme eut une mimique de dénégation.

— Aucune importance, conclut Cazhel, Sarella et moi, ça devrait suffire. Il y a des chargeurs pour les projectiles hypodermiques, quinze micro-seringues chacun, il faudra faire feu toutes les dix secondes au maximum pour ne pas leur laisser le temps de s'éparpiller. En deux minutes tout doit être terminé. Dès qu'ils seront stoppés, nous tâcherons de trouver une passerelle pour les rejoindre.

— Ça ne marchera jamais ! ragea Lise. *S'ils restent à piétiner sur place, ils creuseront obligatoirement un abîme sous leurs propres pieds !* Au bout de vingt-quatre heures, des cratères s'ouvriront et ils basculeront tous dans le vide !

Cazhel haussa les épaules.

— Nous nous magnerons le train de façon à les avoir rejoints avant que le pont ne rende l'âme.

— C'est de l'approximation, rien d'autre ! tempêta la jeune femme.

— Vous avez un autre plan ? hurla l'officier. Non ! Bien sûr ! Crédieu ! Je ne vous comprends pas, vous devriez être soulagée de mettre la main sur ces guignols. S'il y a un antidote *pour votre problème*, c'est chez eux que nous le trouverons, pas ailleurs !

Lise se tut, douchée. Le rappel de l'infirmité qui risquait de lui coûter la vie à brève échéance la glaçait jusqu'au fond des os. LE CHAT NOIR... Elle serra les dents à s'en faire mal.

La nuit tombait. Ils marchaient vite à présent, contrôlant leur respiration pour éviter le point de côté. La brume montait des marécages, gommant à leurs regards le squelette oxydé du pont suspendu sur lequel se déplaçaient les mutants. Une atmosphère de veillée d'armes planait et chaque mot échangé sonnait bizarrement faux. Soudain, alors que les nuages voilaient la lune, David trébucha sur quelque chose et s'affala avec un juron.

— Silence ! cracha Cazhel entre ses dents. Je vous ai demandé de faire silence ! La nuit, les sons portent loin ! Qu'est-ce que vous foutez par terre, Sarella ?

— Je ne sais pas, j'ai buté sur un objet mou, un truc répugnant... là, sur le trottoir.

Le policier s'agenouilla, fit jouer son briquet dont il masqua la flamme avec les doigts.

Aussitôt Lise l'entendit proférer une obscénité. Elle tendit le cou et réprima une grimace de dégoût. Une colonie de gros mollusques grisâtres avaient entrepris d'escalader le parapet de pierre. Ils formaient à présent une sorte de grappe caoutchouteuse faite d'un empilement de sacs d'entrailles aux muqueuses ourlées de bave. Certains avaient poursuivi leur lent mouvement de reptation jusqu'au milieu de la chaussée, laissant dans leur sillage une trace de mucus argenté du plus bel effet.

— Jamais vu ça ! grogna Cazhel. Bon sang, c'est peut-être venimeux, n'y touchez pas.

Lise eut une illumination.

— *Les lithophages !* hoqueta-t-elle. Ce sont des lithophages !

— Quoi ?

— Mais oui ! bredouilla-t-elle, une fille m'en a parlé lorsque nous nous sommes arrêtés dans cette tribu de femmes...

— Le clan des Mères ?

— Oui, c'est ça ! Ces bestioles viennent des marais, ce sont des... des coquillages en quelque sorte. Elles se collent sur les piles des ponts et rongent peu à peu la pierre au cours des années. Les Mères dressent leurs gosses à les chasser... Elles ne sont pas dangereuses, je crois même que les gamins s'en nourrissent.

— Okay, conclut le policier, fausse alerte. On repart, mais regardez où vous mettez les pieds...

À partir de là, ils durent zigzaguer entre les chancres élastiques qui adhéraient à l'asphalte comme autant de ventouses, et l'élan de leur course s'en trouva brisé net. Au bout d'une centaine de mètres, il leur sembla que le pont rendait un son creux assez inhabituel. Cazhel explosa en obscénités diverses lorsqu'il découvrit que la chaussée s'était en partie éboulée et que la route se réduisait soudain à une étroite passerelle branlante soutenue par les rares câbles de suspension encore intacts.

— Les lithophages ! haleta la jeune femme en penchant le buste au-dessus du garde-fou.

Les piles du pont en étaient couvertes, depuis la surface du marécage jusqu'au parapet. Les mollusques avaient fini par former des colonnes grouillantes ne laissant pas un pouce de pierre à nu. L'un des piliers, probablement rongé quotidiennement durant des lustres, s'était effondré, entraînant à sa suite la moitié de la chaussée, réduisant la surface portante de plus de cinquante pour cent. Lise réprima un frisson. Il ne restait plus, pour se déplacer au-dessus de l'abîme, qu'une mince langue de goudron à peine plus large qu'une planche. Cette passerelle s'étirait sur une vingtaine de mètres pour rejoindre l'autre bord apparemment intact. Au-dessous, c'était le vide avec ses tourbillons tumultueux. Atroce.

— Y a pas à discuter, trancha Cazhel, faut passer !

David fit un véritable saut de carpe.

— Vous êtes dingue ! Jamais je ne monterai sur ce truc !

Le policier prit une expression menaçante.

— Épargnez-moi votre numéro de pédale ! On va TOUS passer ! Une fois encordés, ce sera facile, une vraie excursion, vous verrez ! Les plus légers d'abord. Toi, le porteur, t'es souple et pas bien gros, tu vas aller de l'autre côté avec un filin. Une fois là-bas tu l'amarres à une poutrelle et tu nous renvoies le bout libre. Okay ? Tout compris ? T'es un bon nègre. Tiens, attrape !

Santäl saisit le rouleau de corde au vol. Il ne paraissait pas le moins du monde effrayé. Sans aucune hésitation, il s'avança sur

la passerelle, se cramponnant de la main droite aux câbles tendus dont les torons laissaient apercevoir des effilochures d'acier. Il se déplaçait avec une souplesse extrême, indifférent au balancement de la bande goudronnée.

— Il ne risque rien, murmura Cazhel à l'adresse de Lise, les enfants des ponts sont tous d'excellents funambules. Ils passent leur temps à jouer sur les structures comme des singes dans un arbre.

Santäl prit enfin position sur la portion de route intacte, vingt mètres plus loin. Aussitôt, il noua l'une des extrémités du câble de nylon à un pylône, et renvoya l'écheveau d'un mouvement très sûr du poignet. Cazhel rata le filin qui lui fouetta le visage avant de se tortiller sur le sol comme un serpent. Lise eut le réflexe de le coincer sous sa semelle, l'empêchant ainsi de glisser dans le vide.

— À vous maintenant ! grogna le policier. Vous n'êtes pas épaisse, vous porterez une partie de l'équipement. Mais dites-vous bien que si vous me balancez une seule carabine dans le marais, je vous sors les ovaires du nombril pour vous les faire bouffer, c'est clair ?

Lise acquiesça. Cazhel l'encorda, lui passa un fusil pneumatique en bandoulière, ainsi qu'un gros étui de cuir probablement bourré de munitions.

— Allez-y ! commanda-t-il en lui claquant les fesses.

Ce geste grossier – qu'elle n'avait jamais pu supporter – alluma en elle une telle flambée de colère que toute angoisse la quitta dans l'instant. Le rouge de l'indignation aux joues, elle traversa l'abîme sans même s'en rendre compte, occupée qu'elle était à chercher fébrilement une répartie cinglante. Ce fut le contact des mains de Santäl qui la ramena à la réalité au moment où elle prenait pied sur la route. Alors seulement elle eut peur.

Cazhel suivit, lourdement chargé. La lune faisait luire la sueur sur son visage. À chacun de ses pas, les câbles d'acier gémissaient une note plaintive de guitare désaccordée. Il y eut un coup de vent, et le cœur de Lise rata un battement lorsque l'officier dut s'agripper aux tirants de suspension pour ne pas

être déséquilibré, puis tout rentra dans l'ordre et le reste de la traversée s'effectua sans anicroche.

Le drame se produisit à l'instant même où David tâta la passerelle d'une semelle hésitante. Le fragile assemblage céda d'un coup avec un claquement de fouet et le jeune homme disparut dans le vide. Lise hurla de terreur. Avant que le filin ne se tende, arrêtant la chute du zoologue dans une vibration douloureuse, ils virent distinctement le corps gesticulant percuter l'une des piles du pont avec une incroyable violence. Sous le choc de l'impact, une douzaine de mollusques éclatèrent dans un grand éclaboussement d'entrailles, puis David s'immobilisa à la verticale, oscillant comme un pendu, la tête et les bras ballants...

Cazhel rejeta son casque et s'agenouilla pour s'emparer du filin qui râpait dangereusement l'asphalte au point de section de la route.

— Il est sonné, c'est tout ! haleta-t-il en tractant la corde centimètre par centimètre. La couche de méduses l'a probablement protégé de la secousse ! Sans ces foutues cochonneries, il s'éclatait la tête, sûr !

Santäl vint l'aider. Il halait d'un mouvement régulier, sans à-coups. Lorsque le crâne de David fut enfin à portée de main, ils avaient tous deux les doigts en sang. Lise saisit le jeune homme sous les bras, Cazhel lui entoura le torse et tira, traînant le zoologue sur la chaussée humide.

Il était inconscient, couvert de tripaille gluante, mais son pouls – quoique faible – restait régulier.

— Il est choqué, rien d'autre, soupira Cazhel. Plus de peur que de mal.

C'est alors que Santäl leur désigna le pantalon de David, rouge et poisseux à la hauteur du genou droit. Lise se pencha. Comme le policier, elle avait d'abord cru qu'il s'agissait de déjections provenant des mollusques, vu de près il semblait en aller différemment... Cazhel tira son couteau, fendit l'étoffe.

— Merde ! jura-t-il. Fracture ouverte !

La chair éclatée laissait la rotule à nu, des tronçons de tibia émergeaient, déchirant les muscles.

— Je vais lui faire une morphine et remballer tout ça, décida le capitaine, Santäl le portera, il est increvable...

— Mais c'est impossible... commença la jeune femme.

— Quoi encore ? éclata le policier. Impossible ? On ne va pas le laisser ici, les mouettes le boufferaient en une matinée, il n'y a pas de bois pour fabriquer un brancard et je ne veux pas courir le risque de fausser les carabines en les utilisant comme support. Qu'est-ce que vous voulez faire, triple idiot ? Si on veut le sauver il faut aller de l'avant, trouver une bifurcation, sauter sur l'autre pont...

Il s'interrompit, haletant.

— Déballez plutôt la pharmacie, conclut-il en sectionnant le pantalon de David à mi-cuisse, il va revenir à lui et vous serez toujours en train de bavarder...

Lise capitula, déboucla les deux havresacs. Elle ne put toutefois mettre la main que sur une trousse de faible importance. Cazhel se frappa le front.

— Bon sang ! C'est vrai ! Le coffre à médicaments était dans la camionnette ! La morphine a plongé dans les marais avec le reste...

Il fit sauter le rabat de la trousse de cuir, dévoilant une rangée de seringues hypodermiques dans leur emballage stérile.

— Des anesthésiques locaux de longue durée, commenta-t-il, on est sauvé ! Des dérivés de l'anesthoxine, ça lui donnera l'impression d'avoir une jambe de bois mais il restera conscient.

Il fit une pause, et ajouta dans un souffle :

— Il pourra tirer.

Lise sursauta, indignée.

— C'est tout ce qui vous intéresse, n'est-ce pas ? De pouvoir compter sur deux fusils ! Le reste...

— Foutez-moi la paix ! coupa Cazhel. Aidez-moi plutôt pour le pansement, nous perdons trop de temps.

Ils nettoyèrent la plaie tant bien que mal, l'insensibilisèrent et bandèrent le tout en utilisant deux petits morceaux de métal en guise d'attelles.

— Il ne souffrira pas, répéta le policier, chaque injection assure une anesthésie locale de soixante-douze heures ainsi

qu'une parfaite désinfection. Pas de gangrène à redouter. *Maintenant il faut repartir...*

Quoiqu'assez étonné, Santäl ne fit pas de difficulté pour prendre David sur son dos. Lise le regarda faire, le cœur serré par un mauvais pressentiment.

— *Mais la sueur*, chuchota-t-elle, *la sueur de Santäl !* Vous savez qu'elle véhicule de l'acide lactique. David va s'en imprégner au cours des heures qui viennent...

— Et alors ? Vous voyez une autre solution ? Vous savez aussi bien que moi que nous n'avons plus ni l'un ni l'autre la force de le porter ! Il pèse dans les quatre-vingts kilos, il n'y a que Santäl pour réussir ce tour de magie. Une crise d'angoisse n'a jamais tué personne, vous vous écoutez trop, ma petite !

Déjà, il assurait le havresac sur ses épaules.

— En route ! ordonna-t-il. Il faut régler le problème des Patchworks au lever du soleil, après nous ferons demi-tour. Ce n'est plus qu'une question d'heures à présent.

Il prit la tête de la colonne.

Malgré son fardeau inconscient, Santäl gardait un pas alerte. Lise, elle, traînait les pieds, tant par mauvaise volonté que par épuisement. À cette minute, il lui semblait qu'elle avait quitté la ville depuis des années, que l'affaire des tatouages n'avait même jamais existé. Tout cela paraissait si loin... Si étranger. Elle dut se reprendre, car l'écart se creusait entre elle et ses compagnons. Cazhel filait sur le ruban de goudron, arpentant la nuit d'un pas sauvage, haineux. Rien ne l'arrêterait plus, elle en avait conscience. Il irait jusqu'au bout du défi qu'il avait choisi de s'imposer. Tous ceux qui tenteraient de s'interposer seraient impitoyablement balayés. Il ne restait plus que quelques heures avant l'aurore, avant l'échéance...

Lise crispa les muscles des cuisses, leur arrachant une dernière poussée d'énergie. Lorsqu'elle fut à deux mètres de Santäl, elle vit que la tête de David roulait de droite à gauche sur la nuque de l'adolescent. Le zoologue marmonnait des mots sans suite, crispait les mains et les sourcils...

« On dirait qu'il fait un cauchemar, songea la jeune femme, la fièvre peut-être ? »

À ce moment la lune éclaira les épaules de Santäl ; elles luisaient de sueur grasse, et *cette sueur imprégnait maintenant les vêtements souillés de David*. Lise ressentit un désagréable pincement à la hauteur de l'estomac, comme l'annonce d'une catastrophe imminente.

*

* *

À quatre heures, David commença à se débattre et à claquer des dents. Il avait subitement repris conscience et examinait tout ce qui l'entourait avec un regard que la peur rendait halluciné. Quand Lise lui demanda s'il souffrait, il ne parut même pas comprendre ce qu'elle disait et se cacha le visage dans les mains comme si la jeune femme était la plus répugnante des créatures. Lise commanda à Santäl de s'arrêter et de déposer son fardeau, après quoi elle entreprit de débarrasser le zoologue des vêtements englués de transpiration qui le recouvraient, et de le sécher en le frictionnant. Elle songea qu'il aurait suffi d'un ciré pour préserver le blessé des méfaits du lactate, à défaut elle l'enveloppa dans une couverture. Lorsqu'il vit cela, Cazhel entra dans une épouvantable colère et les injuria. Il avait de l'écume aux lèvres et Lise en fut effrayée. La proximité de l'action semblait le rendre fou. Elle pressa Santäl de reprendre son cavalier tant elle craignait un geste extrême du forcené.

David avait retrouvé son calme et elle put échanger quelques phrases cohérentes avec lui. Il se souvenait mal de l'accident, mais sa jambe ne le faisait pas souffrir.

« On dirait qu'elle est en pierre », se contenta-t-il de répéter une demi-douzaine de fois, « en pierre »...

Tant que la couverture fut sèche tout se passa bien, puis l'humidité perça le mauvais tissu, et la sueur de l'adolescent huila à nouveau le torse de l'homme. Alors le zoologue recommença à rouler des yeux blancs et à trembler comme une feuille. Lorsqu'il fit tomber Santäl en tentant de lui échapper, Lise crut que Cazhel allait l'abattre. L'officier était au bord de la

crise nerveuse et sa main droite agitait spasmodiquement son revolver.

— C'est du sabotage ! vociféra-t-il. La loi martiale m'autoriserait à...

Puis il se reprit et ordonna à la jeune femme de l'aider à bâillonner et ligoter Sarella. Malgré l'horreur que lui inspirait un tel procédé, Lise obtempéra. C'était peut-être le seul moyen d'épargner à David une balle dans la nuque.

Le zoologue fut ensuite garrotté sur le dos de Santäl, à la manière d'un enfant qui n'est pas encore en âge de marcher.

Épuisée par une telle dépense d'énergie, Lise crut qu'elle n'aurait jamais la force de repartir. Cazhel lui-même haletait comme un soufflet de forge et son bras droit pendait, inerte, incapable de soutenir le poids du revolver. Ils restèrent une bonne minute à se fixer dans les yeux sans pouvoir articuler une parole, puis le policier reprit la tête de la colonne, mais son pas – trop raide – trahissait la fatigue.

Lise sombra très vite dans un état proche du somnambulisme. Sa conscience déserta son corps pour se réfugier dans la chambre noire de son cerveau. Elle continuait à bouger les bras, les jambes, mais cette chair lui était à présent aussi étrangère que le bois articulé d'une marionnette. Elle avait soif, faim, ses muscles ne formaient plus qu'une masse indistincte et douloureuse dépourvue de tout contour précis. Quand l'aube délava le ciel, elle ne savait plus si elle marchait depuis six heures ou six ans.

Cazhel se laissa tomber contre le parapet. Une barbe grisâtre lui mangeait le visage et sa mâchoire pendait, molle. Il ne s'accorda aucun répit, déboucla son sac et étala sur un chiffon les projectiles minuscules destinés à véhiculer la « liqueur » de Rilk. Après quoi il enfila des gants pour casser les ampoules une à une. Il en pompait le contenu à l'aide d'une petite seringue et le transvasait à l'intérieur des micro-dards. Il prépara ainsi une centaine de projectiles dont il garnit trois gros chargeurs. Récupérant les carabines, il les chargea tour à tour, vérifia la pression des cartouches de gaz surcomprimé assurant la propulsion, et fit chaque fois monter une « balle » dans le canon.

Lise le regardait faire, abruti de fatigue. Elle aurait voulu lui dire de ne pas utiliser la totalité de l'antidote mais sa langue ne lui obéissait plus. Elle ferma les yeux une seconde, se sentit gagnée par un horrible vertige, et se força à bouger pour échapper à la syncope.

Toujours ligoté sur le dos de Santäl, David tremblait comme une feuille. Son visage blême et ravagé exprimait une peur effroyable, une terreur viscérale et sans nom qui déformait le monde à tel point que chaque boulon, chaque caillou de l'asphalte devait lui apparaître gonflé d'une horrible menace. Se rappelant sa propre – et brève ! – expérience, Lise comprit que David ne parvenait même plus à identifier les choses qui l'entouraient. Tout devenait monstrueux, le moindre objet se chargeait de haine, les poutrelles, les câbles, toutes les structures du pont sécrétaient soudain une intense agressivité.

Le jour se leva d'un coup, diffusant à travers les nappes de brume une étrange lueur rose bonbon totalement incongrue. Cazhel se frotta les yeux et s'agenouilla devant le parapet, les mains à plat sur la rambarde. Son regard sondait le brouillard, cherchant à cerner les formes du pont voisin.

— Vous ne verrez rien ! laissa tomber Lise avec un soulagement qu'elle ne tenta même pas de dissimuler.

Le policier haussa les épaules.

— Les lunettes de tir sont équipées de viseurs infrarouges. Si je ne les vois pas, EUX, je verrai parfaitement leur chaleur. Malgré la purée de pois ils formeront autant de petites silhouettes rouges dans l'œilleton de visée.

Elle capitula. D'ailleurs le fog s'éclaircissait de minute en minute. Le squelette du pont parallèle émergeait lentement du coton. Les poutrelles précisaient leurs contours, les câbles dessinaient des lignes sombres sur le fond flou du marécage.

— *Les voilà !* souffla Cazhel la gorge sèche.

ILS arrivaient. Par groupes, par paquets. Leur pas décidé ne laissait pourtant rien ignorer de la fatigue qui les minait. Les femmes, les enfants, les vieillards, stagnaient en fin de colonne, se soutenant les uns les autres. Lise fit un mouvement pour s'approcher du garde-fou, mais la main de Cazhel sauta sur le Colt.

— Si vous faites quoi que ce soit ! menaça-t-il.

Elle secoua la tête dans une ultime tentative de révolte.

— Vous êtes fou ! sanglota-t-elle. Si vous les stoppez sur ce pont branlant ils vont se mettre à piétiner, à *faire du sur-place*, je vous l'ai déjà dit ! Avant que nous ayons pu les rejoindre la chaussée aura cédé, rongée par l'encre, et ils basculeront dans les marais ! Si vous tirez maintenant, vous les condamnez à mort aussi sûrement que si vous les abattiez à coups de balles blindées ! Écoutez-moi !

— Ça suffit ! Écartez-vous. Allez vous poster à côté de Sarella et du boy... Vite, dans deux minutes ils seront à bonne portée...

Elle recula, persuadée qu'il la tuerait sans la moindre hésitation si elle insistait. Elle s'accroupit près de Santäl qui lui jeta un regard inquiet. Cazhel avait saisi la première carabine, fait sauter le cran de sûreté. Il épaula l'arme avec un mouvement très souple et colla son œil au viseur. Le canon bleuté, extraordinairement long, brillait sous les gouttes de rosée. Lise avala sa salive presque douloureusement. De l'autre côté du vide les Patchworks avançaient. Cazhel enfonça la détente... Il y eut un chuintement sec qui pouvait passer pour un cri d'oiseau ou le claquement d'un câble en train de se rompre. Lise crispa les poings. Là-bas, quelqu'un avait dû ressentir une vague piquûre à l'épaule ou à la cuisse. Distraitement il avait aussitôt songé à l'agression d'un quelconque insecte, et chassé l'invisible bestiole d'un vague geste de la main... *C'était cela le plus terrible* : LES MUTANTS N'ALLAIENT PAS SE RENDRE COMPTE DE L'ATTAQUE ! D'ailleurs la plupart d'entre eux ne sentiraient rien. David n'avait-il pas dit qu'au niveau de l'épiderme leurs terminaisons nerveuses avaient été annihilées par l'acide ? Tout au plus percevraient-ils une démangeaison, une brève brûlure, rien qui permît de donner l'alerte.

À présent, Cazhel tirait au rythme régulier d'un coup toutes les vingt secondes, mais la fatigue des derniers jours faisait trembler sa main, et un tiers des projectiles se perdait dans le vide. Cela assurait tout de même dix/douze victimes aux cinq minutes et il devenait évident que, lorsque la colonne aurait dépassé le lieu de l'embuscade, la grande majorité des mutants

porteraient à leur insu une minuscule flèche-vaccin sous la peau !

La culasse claqua à vide. Le policier jura entre ses dents, saisit la seconde carabine. Rien ne s'opposait plus au succès de sa mission... Dans trois heures, l'antidote réduirait la fièvre migratrice, les Patchworks ralentiraient le rythme de leur course, s'arrêteraient... Il épaula ; il lui fallait encore toucher une quarantaine de cibles mais c'était facile, beaucoup plus facile qu'il ne l'avait d'abord cru. *Plombés de fatigue, ces imbéciles ne se rendaient compte de rien !* À peine avait-il noté quelques gestes d'agacement. Cela devenait du tir forain, rien de plus... Un jeu, un simple jeu.

C'est au moment où Cazhel se préparait à entamer le deuxième chargeur que David se mit à hurler...

Sans que personne n'y fît attention, il avait réussi à cracher son bâillon, à présent – la bouche grande ouverte – il hurlait à pleins poumons comme une bête terrifiée. Il ne cherchait aucunement à prévenir les Patchworks, non – s'il avait été en pleine possession de ses facultés il n'eût pas osé défier Cazhel. Non, il hurlait simplement sa peur des ombres, des lumières, des formes ! Fou d'angoisse, il déchargeait son épouvante en un long cri d'agonie qui n'avait plus rien d'humain. Cette vrille sonore, incroyablement aiguë, tétanisa ses compagnons. Même Cazhel lâcha son arme pour se boucher les oreilles avec les paumes...

Sur le pont voisin, après une courte seconde d'hésitation, les mutants sortirent de leur apathie pour se lancer dans une course folle. Cazhel se ressaisit immédiatement, se dressant – l'arme au poing – il vida son chargeur à une vitesse prodigieuse, mais les projectiles n'étaient plus assez rapides pour toucher des cibles en mouvement et les dards se perdaient sans atteindre leur but. De plus, beaucoup de Patchworks s'étaient couchés sur le sol ou aplatis contre les poutrelles. Ils comprirent très vite d'ailleurs que le parapet les protégeait et qu'il leur était facile de progresser en toute impunité derrière cet interminable rempart de maçonnerie. Vociférant de rage, Cazhel courait, lui aussi. Lise le vit jeter les deux carabines pneumatiques dans le vide avec un geste de défi, puis fouiller dans le sac de cuir qu'il

n'avait pas quitté depuis le naufrage de la camionnette. Glacée de terreur, elle identifia sans peine l'objet qu'il venait d'en sortir : un mini-bazooka à charges creuses capable, en deux ou trois coups bien appliqués, de priver le pont voisin de ses assises. Sans plus attendre, il cala le funeste tuyau sur son épaule et lâcha une première charge qui fusa dans une gerbe d'étincelles et décapita l'un des pylônes assurant l'ancrage de la ceinture de suspension. Les câbles s'abattirent sur plus d'une centaine de mètres et la chaussée accusa un net fléchissement. Des cris d'enfants répondirent à ceux de David. Bien campé sur ses jambes écartées, le policier tira un nouvel obus qui explosa sur un pilier, le sciant à demi malgré son épaisseur. Lise ne contrôlait plus ses mâchoires, et ses dents s'entrechoquaient au mépris de sa volonté. Elle se demanda si elle aurait le courage de se jeter sur l'officier pour lui arracher les yeux... Au même moment un bruissement sourd emplît l'air... *et les mouettes envahirent le ciel.*

La jeune femme enregistra tout cela du coin de l'œil ; avant qu'elle ait pu faire mine de se lever, le tourbillon de plumes piquait sur eux. Les oiseaux ne formaient plus qu'une masse compacte, un essaim de becs tendus, avides. Un groupe fila dans leur direction, mais vira curieusement sur l'aile dès que David se mit à crier. Frappée de stupeur, Lise réalisa que le zoologue, abîmé dans sa crise d'angoisse, agissait sur les attaquants à la manière d'un épouvantail humain. Deux autres formations dévièrent pour fuir ses cris et se rabattirent sur Cazhel qui leva son arme et fit feu. Un soleil de sang et d'entrailles explosa à la verticale du pont, faisant pleuvoir une averse écarlate sur la chaussée. Mais déjà les mouettes se regroupaient, déferlaient au ras du parapet à la manière d'une mitraille de plumes et enfermaient l'officier dans leur maelström duveteux. Lise vit le bazooka rouler sur l'asphalte, glisser entre deux balustres et disparaître dans le vide. Puis la tourmente s'éloigna, abandonnant Cazhel inerte au milieu d'une centaine de petits cadavres décapités ou mutilés par les câbles de suspension.

La jeune femme urina dans son pantalon avant d'arriver à se persuader que le danger s'était réellement éloigné. Lorsque le

bruissement d'ailes s'estompa, étouffé par la brume, elle se leva, perdit connaissance et s'effondra sur le garde-fou.

Santäl la rattrapa à l'instant où elle allait basculer dans l'abîme...

CHAPITRE XII

Ce fut le sifflement modulé du vent dans les câbles qui tira Lise de son anéantissement. Elle devina qu'elle était couchée sur l'asphalte humide, bras et jambes jetés aux quatre points cardinaux. Elle avait froid. Au-dessus d'elle, les nuages roses se déchiraient sur des crevées de ciel bleu. Santäl lui souleva la nuque et glissa le goulot d'une fiasque métallique entre ses lèvres. Elle toussa. Elle n'avait pas envie de se lever, de regarder autour d'elle. Comme elle faisait mine de refermer les paupières, l'adolescent la secoua avec rudesse. Cette fois elle ne pouvait plus fuir. Elle s'assit.

Son premier regard fut pour le pont voisin. Il était vide, à perte de vue, et se balançait en craquant sinistrement. Les Patchworks avaient probablement filé en direction du plus proche carrefour, abandonnant cette voie dont l'écroulement imminent ne faisait plus aucun doute.

Elle s'agenouilla. Cazhel n'avait pas bougé. Étendu sur le ventre au milieu des oiseaux mutilés, il offrait l'image du parfait cadavre. Elle ne parvint pas à s'en trouver émue. Santäl, lui, s'était débarrassé de son harnachement. David reposait à l'écart, roulé dans la couverture poisseuse que marbraient de larges auréoles de transpiration. Il paraissait calme. Elle s'approcha de lui dans l'intention d'examiner sa jambe blessée. Il ne lui fallut qu'une seconde pour comprendre qu'il était mort. *Tué par la peur...* Son visage raidi aux yeux affreusement dilatés évoquait les grimaces caricaturales des films d'épouvante. C'était un masque grisâtre, une boule de pâte déformée par les griffes de l'horreur, un masque qui n'avait plus rien d'humain... Elle le toucha. Il était glacé. Une odeur insoutenable montait de la couverture, trahissant l'ultime relâchement des sphincters, les mains aux ongles violets, cyanosés, avaient déchiré l'étoffe du plaid avant de s'enfoncer profondément dans la poitrine amaigrie dont ils avaient entaillé la chair jusqu'à l'os.

Elle eut un vertige, aspira l'air humide. Le zoologue avait succombé aux assauts d'une crise cardiaque ; point n'était besoin d'une autopsie pour aboutir à cette conclusion. Elle tira un pan de tissu sur la face convulsée du jeune homme et s'appuya au garde-fou. Santäl lui tendit à nouveau la fiasque. Cette fois elle but goulûment. L'alcool déchargea ses milliers de courts-circuits au long de ses veines et de ses artères. Elle attendit un moment puis marcha vers Cazhel en évitant soigneusement les débris mutilés qui jonchaient l'asphalte. Elle fut à la fois surprise et déçue de constater que le policier vivait encore. Le casque bosselé qu'il ne quittait jamais avait sans doute protégé son crâne et ses yeux des coups de becs. Son corps par contre présentait une incroyable quantité d'entailles et de griffures plus ou moins bénignes. Il respirait lentement mais son pouls restait régulier. Elle en déduisit qu'il ne tarderait pas à reprendre connaissance. En prévision de ce moment, elle s'empara du Colt émergeant du holster et le jeta par-dessus la rambarde. Un poignard suivit le même chemin, ainsi que le contenu meurtrier du sac de cuir. Dans un accès de rage totalement puéril, elle écrasa du talon les ampoules vides qui avaient contenu la liqueur de Rilk, puis retourna s'asseoir à côté de Santäl. L'adolescent lui mit dans la main un gros lambeau de poisson séché qu'elle s'appliqua à mâchonner en prenant soin de l'imprégner de salive. Elle demeura ainsi un long moment, le regard flou...

Le voyage se terminait ; il était évident que Cazhel ne pourrait que faire demi-tour. Désarmé, il devenait impuissant... Elle se demanda ensuite si elle aurait la force de retourner en ville. Peut-être pas.

La collation achevée, ils procédèrent à l'inhumation de David qu'ils ficelèrent dans un linceul improvisé à l'aide de couvertures souillées. Santäl souleva le corps à bout de bras et le jeta par-dessus le parapet, sans autre forme de cérémonie.

Lise tourna la tête pour ne pas voir le sinistre paquet tourbillonner au milieu des nuages de brouillard exhalés par le marécage.

Sans trop savoir pourquoi, elle songea aux oiseaux, à cette attaque soudaine et providentielle. La coïncidence était trop

énorme pour rester longtemps convaincante. Alors ? Existait-il un lien télépathique obscur entre tous les malades atteints de folie migratoire ? C'était plus que probable. Assaillis et incapables de se défendre, les mutants avaient communiqué leur peur aux mouettes qui n'avaient pas hésité une seconde – elles – à donner l'assaut. La grande communauté des migrants s'organisait, effaçant les frontières jusqu'alors érigées entre l'homme et l'animal.

Elle sursauta car Cazhel venait de s'adosser au garde-fou. Il avait l'air extrêmement fatigué et Lise s'en trouva rassurée. Comme il ne faisait pas mine de bouger, elle lui passa la gourde d'alcool pour qu'il nettoie ses égratignures. Ce qu'il fit d'une main molle et sans proférer une parole.

Elle l'observa du coin de l'œil tout le temps qu'il mit à avaler sa part de poisson séché. Ses gestes avaient quelque chose de somnambulique, et ses yeux semblaient incapables d'effectuer correctement une mise au point. L'attaque des oiseaux l'avait véritablement traumatisé, cela devenait chaque seconde plus évident. Elle décida qu'elle devait en profiter pour le contraindre à rebrousser chemin, à cesser cette course absurde. De toute manière, il était trop tard désormais. Si aucun laboratoire n'avait réussi entre-temps à synthétiser un antidote susceptible d'enrayer les effets destructeurs de l'encre, tous les malades engorgeant les hôpitaux étaient probablement morts à l'heure actuelle. Morts ou affreusement mutilés. Dans l'hypothèse inverse, il était de son intérêt immédiat de rejoindre la civilisation afin de bénéficier au plus vite du traitement capable d'annihiler les méfaits du petit chat noir... D'ailleurs elle n'avait jamais cru réellement que la solution viendrait des Patchworks, elle s'était contentée de remuer l'air, de faire du vent pour oublier la peur.

— Cazhel, murmura-t-elle en se penchant vers le policier amorphe, c'est fini. *On rentre.*

Mais le regard bleu délavé, perdu sous la visière du casque, ne renvoyait plus aucun écho...

*

* *

Ils prirent la route quelques heures plus tard. Cazhel n'avait toujours pas ouvert la bouche et Lise remarqua qu'il se retournait de plus en plus fréquemment pour regarder par-dessus son épaule, comme si un fil invisible le tirait en arrière. Curieusement, aucune colère, aucune rage n'habitait plus ses traits et la jeune femme – tout habituée qu'elle était à la hargne permanente de l'officier – en fut désorientée. Elle tenta une nouvelle fois d'établir le contact, mais le policier paraissait planer à mille lieues de la réalité. Elle renonça.

Ils n'avaient pas parcouru cinq kilomètres que le pont sur lequel s'étaient constamment déplacés les Patchworks fit entendre d'affreux grincements métalliques annonciateurs de dislocation. Lise serra les dents, Santäl lui-même donnait des signes d'anxiété grandissante. Sans s'être concertés, ils pressèrent l'allure. La chanson des poutrelles allait en s'amplifiant, ajoutant ses gémissements à la vibration mélodique des câbles occupés à se rompre les uns après les autres. Cazhel traînait la semelle loin en arrière, se dévissant le cou à un rythme de plus en plus rapide. Lise n'avait plus la force de le remorquer, elle s'absorba dans la contemplation de ses pieds et concentra toute sa volonté sur un unique but : atteindre l'embranchement avant midi.

Alors que le carrefour se dessinait enfin, Santäl posa soudain sa main sur l'épaule de sa compagne, la faisant sursauter. Interdite, Lise dévisagea le garçon qui, avec une mimique outrée, lui faisait signe de se retourner. Elle obéit et poussa aussitôt un cri de découragement : *profitant de leur avance obstinée, Cazhel avait fait demi-tour dans leur dos, à leur insu !* À présent, il trotta à plus d'un kilomètre de distance ; silhouette minuscule sur le long ruban de goudron, il marchait à la poursuite des Patchworks, d'un pas hésitant, mal assuré, mais il marchait...

Qu'espérait-il tenter, seul et sans arme, contre la tribu des semeurs d'abîmes ? Avait-il perdu la raison ? Croyait-il pouvoir les soumettre à main nue ?

Brusquement, elle se mordit la lèvre car elle venait juste de comprendre. La fièvre migratoire ! *Cazhel avait été contaminé par les oiseaux !* Blessé, il avait mêlé son sang à celui des mouettes mutilées, il avait communiqué avec elles, frotté ses plaies aux leurs. Il leur avait donné la mort, elles lui avaient donné la maladie. Et maintenant, aspiré par on ne sait quel pôle magnétique, Cazhel courait vers le même but obscur que ceux qu'il avait voulu détruire. Il devenait leur frère de quête, il prenait sa place dans la colonne aveugle... Lise grelotta. Elle ne disposait plus d'aucun antidote puisque le policier, à l'encontre de toute prudence, avait jeté les carabines dans le fleuve. Il n'y avait plus qu'une solution : le rattraper et le ramener de force chez Rilk qui pourrait, lui, procéder à une injection de sérum. Elle le dit à Santäl qui secoua négativement la tête d'un air obstiné et farouche. En quelques gestes explicites, il lui fit comprendre qu'il n'était pas question pour lui d'aller récupérer Cazhel, ni de prendre des risques pour un personnage aussi déplaisant. Lise ne sut que répliquer. Sans le soutien physique du jeune muet, il était hors de question qu'elle s'opposât au policier dont la silhouette se faisait de plus en plus petite à l'horizon. Soudain, alors qu'elle essayait d'argumenter, le pont des Patchworks s'écroula sur plus d'un kilomètre...

Elle vit l'assemblage de poutres et de câbles se défaire comme au ralenti. Trois piliers se volatiliserent en une multitude de tronçons épars et disparurent dans le gouffre de brume, entraînant à leur suite le ruban goudronné qui se tordit comme un serpent. Une gerbe d'éclaboussures titanesque monta dans les airs, crevant le brouillard à la manière d'une salve, et ils furent aspergés d'une eau gluante, mousseuse, aux relents putrides. Santäl la tira à l'écart et la força à courir vers l'embranchement qu'agitait une trémulation sourde. À présent, l'onde de choc se répandait en tous sens, communiquant ses secousses meurtrières à tous les ponts des alentours. Au nord, au sud, à l'est, des câbles cédaient, fouettant le goudron qu'ils entamaient profondément. Lise haletait, le cœur fou. Un couvre-joint sauta, lui entaillant la peau. Partout les cornières gémissaient, craquaient. Les arches et les arcs-boutants perdaient leur bel arrondi, les pylônes s'inclinaient, les culées se

tassaient brusquement de plusieurs dizaines de centimètres, inclinant les tabliers de trente degrés. Lise et Santäl galopèrent au milieu de ce décor en folie, fuyant les crevasses qui serpentaient sur le sol et les sifflements des filins rompus zébrant l'air telles des queues de sauriens... Un bon décamètre de chaussée disparut dans leur dos, les séparant irrémédiablement de Cazhel. Le carrefour, lieu de rencontre des poussées contraires, avait perdu son ordonnance habituelle et ses garde-fous pris d'étranges allures d'accordéon.

Santäl saisit la jeune femme par le poignet et lui désigna le hangar de Rilk, de l'autre côté du passage. La construction effeuillait ses tôles une à une, se défaisant dans un épouvantable bruit de ferraille. Ils aperçurent l'infirme qui fuyait, actionnant de toutes ses maigres forces les roues de son fauteuil d'acier. À peine avait-il quitté la bâtisse que celle-ci s'effondrait, happée par le vide. Une crevasse monstrueuse courut sur la route ; pour l'éviter, Rilk n'eut d'autre recours que de se précipiter à l'intérieur du cercle jaune où veillait toujours le malade au maillet. C'était la seule erreur à ne pas commettre, mais avant que le chimiste ait pu en avoir conscience, son crâne avait éclaté sous l'impact de la masse de carrier. Tout de suite après, l'homme au marteau entreprit de le dévorer... Lise tomba à genoux et vomit.

L'Apocalypse se déchaînait au-dessus des marécages. Chaque pont qui s'écroulait en entraînait un autre. Une mitraille de boulons criblait l'espace, hachant en plein vol les oiseaux égarés au milieu de la tourmente. Les bornes d'alerte hurlaient de tous les côtés, troupeau de sirènes devenues folles. Des geysers de boue, de lichens et de vase s'épanouissaient en floraisons nauséabondes à près d'un kilomètre de la surface. Lise vit des poissons s'écraser sur le bitume à quelques mètres d'elle. Une barre de fer la frappa entre les omoplates et, pendant quelques secondes, elle crut qu'elle ne pourrait jamais reprendre son souffle. Enfin l'orage s'éloigna, et les bruits d'écroulement se firent de plus en plus sourds. L'énorme culée du carrefour avait encaissé le déluge sans trop de mal, mais les quatre ponts qui s'y enracinaient encore quelques heures auparavant avaient disparu, ou rompu leurs amarres sur

plusieurs centaines de mètres. Peu à peu, le silence reprit ses droits. Du regard la jeune femme fit alors le tour de l'horizon...

Là où s'étaient jadis dressées de magnifiques chaussées suspendues ne subsistaient plus que des squelettes mutilés, tordus. Des monstres incomplets, des treillis disloqués. Quelques piliers avaient survécu, et – quoique décapités – dressaient leurs colonnes au-dessus des eaux troubles en un défi dérisoire. Même les mouettes avaient cessé de crier. Lise se frictionna les épaules. Un simple coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'ils étaient, elle et Santäl, bel et bien isolés sur l'un de ces tronçons solitaires. Naufragés bloqués au sommet d'un curieux radeau vertical...

Comme elle avait conservé les jumelles, elle les porta à ses yeux et manipula la molette de réglage. Derrière eux, quelques portées demeuraient intactes ou presque, et elle observa avec un certain soulagement que les Patchworks, et même Cazhel, avaient eu la possibilité de s'en tirer. Elle s'en trouva curieusement réconfortée. Santäl lui frappa sur l'épaule et lui tendit une nouvelle ration. Elle mangea machinalement. Le soleil se couchait à l'horizon. Elle ne voulait pas réfléchir, pas encore, ne pas se demander ce qu'ils allaient devenir une fois les provisions épuisées, ne pas songer à cet abîme qui les encerclait, ne pas... Elle déglutit. Le poisson séché lui irritait la gorge. Elle pleura silencieusement. Santäl tenta de lui sourire. Il était barbouillé de poussière de rouille, de goudron et d'écume. Épaule contre épaule, ils attendirent la nuit.

*

* *

Lise rêva que quelqu'un avait oublié de fermer le robinet gigantesque alimentant le marécage et que le niveau des étangs ne cessait de monter, engloutissant progressivement le pilier dans un concert de clapotis de plus en plus net... Ce fut d'ailleurs la réalité, la proximité de ce bruit qui la tira de l'anéantissement où elle avait fini par sombrer. La lune crevait le plafond de nuages et promenait un faisceau inquisiteur sur le fouillis de poutrelles torturées des ponts voisins, ce halo

blême – irréal – faisait penser à la torche d'un brancardier parcourant un champ de bataille à la recherche d'un éventuel blessé oublié dans le labyrinthe des cadavres.

À nouveau le bruit se matérialisa... très proche. Comme une succion, le déchirement baveux d'une ventouse qui se décolle. Santäl l'avait perçu, lui aussi, car Lise le vit se dresser sur un coude, l'œil en éveil. Une image un peu ridicule traversa le cerveau de la jeune femme : celle d'une foule aux pieds nus, humides de sueur, occupée à gravir le pilier naufragé au mépris de toutes les lois de la pesanteur. Elle eut un rire nerveux.

Quelques secondes plus tard, elle se sentit blêmir car le premier mollusque venait de se hisser sur le parapet dans un lent mouvement de reptation. D'autres suivirent, ligne molle et ondulante aux contours mal définis. Armée de viscères en expansion, ils entamaient la colonisation de la plate-forme avec un calme et une détermination qui faisaient dresser les cheveux sur la nuque. Lise se ressaisit au prix d'un violent effort et se rua vers la rambarde. Dans la lumière blême de la lune elle découvrit que le pilier tout entier disparaissait déjà sous la masse grouillante et caoutchouteuse des lithophages. Se chevauchant les uns les autres, ils montaient à l'assaut en vagues serrées et clapotantes, transformant le pylône soutenant le carrefour en un amalgame vertical parcouru de spasmes à la manière d'un côlon habité par un furieux transit intestinal... Il ne faisait aucun doute que cette invasion visait à prendre possession de la plate-forme présentement occupée par les deux jeunes gens. À cette seule idée, Lise fut inondée d'une mauvaise sueur glacée. Santäl était parvenu aux mêmes conclusions, car elle le vit se saisir d'une barre de fer et se ruer sur les premiers envahisseurs. Il les transperça sans trop de difficulté mais ne réussit pas à décoller leurs cadavres de l'asphalte auquel ils adhéraient. Très vite, d'autres animaux passèrent la rambarde et se soudèrent aux précédents, formant une sorte de barricade molle d'un mètre de haut. L'adolescent les assaillit avec une rare violence, frappant, malaxant, perforant, faisant voler des entrailles en tous sens... Puis les mollusques se collèrent à la barre de fer, l'alourdissant chaque seconde davantage, la rendant inefficace. Bientôt l'arme improvisée ne fut plus qu'un

boudin de caoutchouc grisâtre et Santäl dut se résoudre à l'abandonner.

Lise se mordait nerveusement la lèvre inférieure. La vague gluante les encerclait peu à peu. Des quatre coins du carrefour surgissaient d'autres ventouses, puis d'autres encore qui se superposaient aux premières. Et cette muraille molle qui gagnait chaque seconde en hauteur se refermait sur eux, les bloquant au fond d'un puits vivant en constante élévation... Bientôt le grouillement les submergerait, les étoufferait, les replis muqueux gorgés de colle naturelle adhéreraient à leur chair comme un horrible linceul. Ils mourraient, étouffés sous le poids de milliers de limaces... Il fallait s'échapper, escalader les parois du puits avant qu'elles ne se rejoignent, ne se soudent, emmurant les naufragés au sein de ses profondeurs visqueuses. La jeune femme fit un pas, surmonta sa répugnance et posa la main sur la barricade parcourue de trémulations sourdes dont le faite la dépassait maintenant d'une bonne tête. Elle crut que ses doigts étaient happés par une force invisible, un courant magnétique, que sa peau venait de se greffer à la chair grise des mollusques... Prise de panique, elle se rejeta en arrière, échappant au terrifiant pouvoir de la glu sécrétée par les muqueuses des lithophages. Lorsqu'elle se retrouva à genoux au centre du « puits », elle constata qu'elle avait la paume à vif et que l'épiderme de sa main droite était resté collé sur le dos de l'un des « envahisseurs » !

Il ne fallait plus envisager de partir à l'escalade de la barrière mouvante sous peine de subir le sort des mouches qu'emprisonne l'horrible piège d'un ruban adhésif. Santäl déchargeait sa peur dans une formidable explosion d'agressivité. S'étant procuré une nouvelle massue, il frappait et martelait au hasard, éventrant des dizaines d'animaux sans ralentir pour autant l'édification de la muraille vivante. Ce baroud d'honneur n'impressionnait d'ailleurs aucunement les lithophages dont l'empilement atteignait à présent trois mètres de haut.

Il devenait de plus en plus évident que rien n'entraverait leur avance. Avant une demi-heure, l'essaim aurait submergé la plate-forme, ensevelissant Lise et Santäl sous un matelas

d'entrailles. La jeune femme sentit la panique la gagner. Elle ne voulait pas de cette mort ignominieuse, de cet enfouissement glauque aux relents de vase. L'espace d'une seconde, elle se demanda si elle parviendrait à convaincre son compagnon de l'assommer afin qu'elle ne vît pas le puits resserrer sur elle ses parois convulsives... Mais Santäl la regardait, l'œil fou, vitreux, muré dans une folie destructrice alimentée par une peur sans cesse plus grande. Il finit par lâcher sa barre de fer et leva les yeux au ciel, dans une attitude d'imploration pathétique. Comme pour répondre à son interrogation muette, un éclair magnésique illumina la nuit... Stupéfaite, Lise regarda s'épanouir sur le fond noir du ciel une étrange floraison d'étincelles digne du meilleur feu d'artifice. La fusée brasilla une longue minute, noyant le paysage sous sa lumière dure, puis l'obscurité revint, plus noire que jamais. Lise se frotta les paupières, éblouie. Une myriade de points douloureux dansaient sur sa rétine. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, une nouvelle fusée incendiait les nuages. Cette fois elle distingua nettement une silhouette pansue suspendue dans les airs, juste au-dessus du pilier. Un ballon dirigeable ! Immédiatement elle songea aux pirates, mais elle était prête à tout pour échapper à l'étreinte mortelle des lithophages, y compris à l'esclavage et à la prostitution. Elle donna une bourrade à son compagnon, lui désigna l'aérostat, et lui commanda de remuer les bras pour signaler leur présence. Elle-même se dépouilla de sa chemise et, seins nus, entreprit d'agiter frénétiquement ce pavillon de détresse improvisé... Quelque chose tomba sur eux, qu'ils identifièrent ensuite comme une corde à nœuds. Maintenant il convenait de faire vite. Le « puits » n'était plus qu'un tunnel vertical de faible section, bientôt il se réduirait encore, passant des proportions du pipeline à celles d'un simple tuyau. Santäl assura le filin autour de son bras, fit signe à la jeune femme de s'accrocher à ses épaules... Lise hésita. L'adolescent dégoulinait de sueur, mais d'autre part elle avait toujours souffert du vertige, et l'idée de se retrouver seule au bout d'une corde à un kilomètre au-dessus des marécages faisait monter dans ses jambes des molleses annonciatrices de syncope. Sans plus réfléchir, elle se jeta au

cou de Santäl et noua ses mains dans la nuque du jeune homme. Le filin se tendit, une secousse douloureuse les arracha du sol... Le ballon prenait de l'altitude. Elle vit défiler les parois dangereusement mouvantes du tunnel de mollusques dont la horde achevait sa jonction et elle eut la conviction qu'elle ne pourrait pas lui échapper. Le magma grisâtre allait se refermer, se souder, là, dans quelques secondes, l'emmurant en plein vol.

Par bonheur il n'en fut rien et elle se retrouva subitement à l'air libre, quelque part dans le vide et l'obscurité. La corde oscillait atrocement comme si elle allait se décrocher d'une seconde à l'autre. Le vent sifflait, assaillant sa peau nue de la morsure de mille aiguilles. Ses seins frottaient contre le torse de l'adolescent, s'imprégnant de sa sueur, et elle sentit les premiers assauts d'une irrépressible angoisse lui fouailler l'estomac. Elle serra les dents. Si une crise de terreur s'emparait d'elle dans l'instant qui allait suivre, elle avait peu de chances d'y échapper. Au prix d'un effort considérable, elle noua ses jambes sur les reins de Santäl de manière à pouvoir tenir son buste à l'écart de tout contact. Le vent finit heureusement par sécher leurs épidermes et elle put bientôt adopter une position moins acrobatique. À présent ils grelottaient tous deux, la peau hérissée de chair de poule. L'aérostat filait dans la nuit, au hasard des bourrasques. Enfin, après un temps inappréciable, Lise devina qu'un treuil les halait doucement vers la nacelle d'osier. Elle se demanda quelle nouvelle épreuve les attendait là-haut puis décida qu'après l'épisode des lithophages rien ne pourrait plus la surprendre...

À ce moment une lampe-tempête apparut, brandie au-dessus de la nacelle. Une tête poupine et moustachue la suivait de près. Celle de Mathias Mikofsky... Ils étaient sauvés.

CHAPITRE XIII

— Le ballon faisait partie de l'équipement de secours de mon vaisseau, expliquait Mikofsky, je ne m'en étais jamais servi. J'avoue qu'au moment de lâcher les amarres j'avais un peu le trac. Quand j'ai entendu la chanson des bornes d'alerte, je me suis lancé à votre poursuite avec l'espoir de vous récupérer avant l'écroulement général... L'absence de Santäl m'inquiétait...

Tassée sous sa couverture, étroitement blottie dans l'un des angles de la nacelle, Lise écoutait le monologue du savant d'une oreille distraite. Seule comptait la chaleur du gobelet de café entre ses paumes. Le sommeil la rattrapait à grands pas. Elle leva les yeux. L'aube décolorait le ciel ; à présent on percevait distinctement la boule de caoutchouc gris de l'aérostat. Le cuivre des manomètres jetait de petits éclats de lumière. La jeune femme ramena le plaid sous son menton. Elle était bien, malgré l'exiguïté du panier, malgré de capharnaüm de dossiers, de livres et de bandes magnétiques que Mikofsky avait cru devoir emporter dans sa fuite... Oui, elle était bien, molle comme au sortir d'une longue maladie, fatiguée mais pas trop. Pleine d'une langueur voluptueuse au parfum de convalescence. Elle jeta un bref coup d'œil à Santäl qui vidait goulûment le contenu d'une boîte de conserve. Il ne gardait aucune trace des épreuves vécues ces derniers jours. Peut-être même commençait-il déjà à oublier ?

La voix de Mikofsky bourdonnait à ses tempes, incompréhensible. Elle dut lutter pour reprendre pied dans la réalité. En quelques phrases elle lui résuma l'enchaînement des faits : l'embuscade ratée, la mort de David, Cazhel et les Patchworks disparus. La catastrophe...

— Et maintenant ? observa le quinquagénaire. Qu'allez-vous décider ?

Elle secoua la tête, ferma les paupières pour chasser l'angoisse et répondit par une autre question :

— Et vous ?

Le savant haussa les épaules.

— Il ne me reste plus qu'à retrouver l'université de Santa-Catala, toucher l'arriéré de mon traitement et réintégrer docilement mon laboratoire...

— Vous parlerez du virus migratoire ?

— Vous êtes folle ! L'armée ne demanderait qu'à financer un tel sujet de recherches ! Non, cela doit rester une légende, un conte à dormir debout. Et je ferai tout pour accréditer cette thèse...

Il se tut. Le ballon dérivait mollement. Lise s'agenouilla, haussant son nez jusqu'à la rambarde d'osier. Elle frémit en découvrant l'étendue du marécage. Il y avait peu de brume et elle put suivre l'enchevêtrement formidable des ponts aux ramifications arachnéennes...

— La catastrophe ne les a pas tous abattus, lança Mikofsky devançant son interrogation, loin s'en faut ! Cela se produira sûrement un jour, mais pour l'instant seuls les territoires du Nord ont eu à souffrir des écroulements...

— Le clan des Mères ? Les Morhads ?

— Engloutis. Moi-même, sans le ballon et sans mon désir de retrouver Santäl, j'aurais été pris de vitesse...

La main du savant chercha l'épaule de Lise.

— Écoutez, murmura-t-il, nous ne pouvons pas rester en l'air indéfiniment. Il y a toujours les pirates qui peuvent nous attaquer, et puis les provisions, l'eau. De plus, un déferlement de mouettes est encore à craindre... Si elles venaient à percer l'enveloppe...

— Bref, vous voulez atterrir ?

— Je n'ai malheureusement pas d'autre solution à vous proposer. Nous nous habillerons décemment et nous tenterons de rejoindre un village. Là, j'appellerai mon recteur, je tâcherai de savoir ce que devient cette sinistre affaire de tatouages... Je vous promets de tout mettre en œuvre pour vous aider. J'ai eu beaucoup de relations... à une certaine époque.

— Avant votre... exil ?

— Ne soyez pas méchante, tous ne m'ont peut-être pas oublié...

— Je suis idiote.

Le silence se réinstalla, seulement troublé par les mouvements de déglutition de Santäl. Lise regarda le soleil monter à son zénith, le marécage virer au vert émeraude, la brume s'effiloche entre les arcades. Vu de haut, tout semblait beau, harmonieux. Elle eut un petit rire amer. Soudain elle tressaillit. Ses yeux venaient d'accrocher quelque chose sur l'autre rive : une ombre à flanc de montagne, un tracé trop complexe pour être le seul fait d'un caprice de la nature. Oubliant son vertige, elle se pencha, déséquilibrant légèrement la nacelle.

— Hé ! protesta Mikofsky. Qu'est-ce que vous faites ?

— Là-bas ! hurla-t-elle vibrante d'excitation contenue. De l'autre côté des marais, sur la pente de la montagne... *Vous ne voyez rien ?*

Pendant que le gros homme cherchait fébrilement ses jumelles, elle plissa les paupières. Aucun doute n'était plus permis ! C'était une crevasse dans le roc dénudé, une lézarde profondément entaillée mais au parcours soigné, concerté. Une œuvre d'art plus qu'un accident naturel. C'ÉTAIT UN IDÉOGRAMME ! Une lettre, un signe, un symbole... C'ÉTAIT L'ŒUVRE DES PATCHWORKS ! LE PREMIER JALON SUR LA ROUTE DES DIEUX-AVEUGLES ! Une véritable borne en braille gravée à même le relief de la planète...

Un sanglot lui noua la gorge.

— Ils ont réussi ! balbutia-t-elle. Ils sont passés ! Mathias, regardez ! Ils ont commencé leur travail ! Ils tracent la piste des dieux !

Les doigts du savant tremblaient sur la molette de mise au point. Il voulut dire quelque chose, se ravisa. Lise se passa la main sur le visage. Ainsi les mutants avaient réussi leur évasion. Désormais ils allaient hanter les hauts plateaux, les mesas, semant de plaine en plaine les signes cabalistiques d'un jeu de piste conçu pour des marcheurs cosmiques... et Cazhel avancerait dans leurs traces, lui, le géôlier, le bourreau ! Cazhel les accompagnerait dans leur déambulation insensée... *En*

arriverait-il à oublier sa nature d'homme, à se prendre pour l'un des leurs au point de vouloir s'intégrer au clan, de réclamer une compagne, de... ? Quelle infernale punition le hasard lui avait donc réservée ? Cazhel, persuadé d'être un pur Patchwork, mourrait-il dans les bras de sa femelle, dévoré jusqu'aux os par les encres acides auxquelles il se serait frotté sans y voir malice ?

Lise aspira une goulée d'air frais. Tout était en ordre, TOUT.
... Ou presque.

*

* *

Dans l'après-midi, ils échappèrent de justesse à un vol de mouettes. Cette fausse alerte décida Mikofsky à regagner la terre ferme. À dix-sept heures, il relâcha la valve de compression ; l'aérostat commença aussitôt à perdre de l'altitude. Laissant le marais derrière eux, ils s'enfoncèrent résolument à l'intérieur des terres, survolant forêts et plaines incultes.

Dès qu'ils arrivèrent en vue d'une bourgade, Mikofsky accéléra la descente. La nacelle rabota une prairie sur plus d'un kilomètre et finit par s'immobiliser à l'orée d'un petit bois. Abattre et rouler l'enveloppe ne fut pas une mince affaire. Des poches de gaz rebelles s'opposaient à toute tentative d'empaquetage et il fallut se résoudre à lacérer le ballon avant de le dissimuler sous un monceau de branches mortes. Le savant procéda ensuite à une distribution de vêtements propres dont la plupart provenaient directement des surplus de l'armée.

— Nous allons prendre pension dans une auberge, expliquait-il sur un ton de conspirateur. Demain je louerai une voiture pour venir récupérer mon matériel d'étude : dossiers, photos. Il est évident que je ne puis pas rentrer les mains vides. L'Université ne me le pardonnerait pas. Dès ce soir je passerai mes coups de fil, avec un peu de chance...

Ils durent marcher près d'une heure avant d'atteindre le bourg. Leur arrivée fit bien sûr sensation, mais les uniformes militaires tinrent les curieux à bonne distance. L'auberge était

assez importante en raison de fréquentes foires à bestiaux : ils n'eurent aucun mal à s'y faire accepter.

— Mission météorologique, claironna Mikofsky à la cantonade. On analyse ces foutus brouillards qui viennent du nord. Cet après-midi, on a eu un ennui avec le ballon-sonde, vous nous avez peut-être vus ?

On les avait vus, effectivement, et tout le monde y alla de son avis sur l'origine des brumes qui « gâtaient les récoltes ». Au bout d'un quart d'heure, l'entreprise de fraternisation menée par le scientifique empruntait les meilleures voies...

Lise demanda la clef de sa chambre ainsi que les journaux du mois passé. L'employé – un adolescent boutonneux – mit un zèle tout particulier à satisfaire ce caprice pour le moins insolite et, trente-cinq minutes plus tard, la jeune femme voyait son couvre-lit disparaître sous une pile de quotidiens défraîchis. Elle se mit au travail sans attendre mais, dès les premières pages, comprit que ces gazettes locales ne lui donneraient qu'un écho fort assourdi du scandale des encres meurtrières. Par bonheur, elle dénicha un grand quotidien probablement oublié par un voyageur de commerce, ainsi qu'une revue hebdomadaire, celle-là même qui publiait les articles de Nathan ! Sous son sein gauche son cœur s'accéléra ; d'une main noircie et tremblante elle défroissa le papier, mais les lignes dansaient sous ses yeux sans qu'elle parvînt à les déchiffrer. Elle dut fermer les paupières une longue minute, discipliner sa respiration. Lorsqu'elle reprit le journal, le texte avait cessé de se déformer. Elle lut. Un titre énorme balafrait la page à mi-hauteur :

« Tenaillé par le remords, l'inventeur-assassin se suicide ! »

Suivait une photo de Barney étendu sur le carrelage d'une salle de bains, les poignets ouverts. Un long rasoir à manche de corne marquait le centre d'une flaque sombre et coagulée.

« ... traqué par les services de police, Geoffrey N. s'est donné la mort ce matin dans un hôtel borgne de la zone industrielle 86. Cet inventeur peu scrupuleux était, rappelons-le, à l'origine de la commercialisation du terrible produit ulcérant employé par l'industrie du tatouage mobile. Une enquête approfondie a montré que Geoffrey N. avait bel et bien agi seul et monté cette criminelle escroquerie de sa propre initiative. L'idée d'un

complot à visées politiques doit donc être définitivement écartée. Il est désormais évident que cette affaire, si horrible soit-elle, ne relève que du délit de droit commun... »

Lise repoussa le journal avec dégoût. Barney s'était fait piéger. Il emportait son secret avec lui. Personne ne connaîtrait jamais les motivations réelles de l'opération « Tatouages ». Avait-on simplement voulu s'enrichir ? Avait-on voulu procéder à cette « saignée d'inutiles » que réclamaient depuis si longtemps les chroniqueurs des feuilles extrémistes ? Lise soupira douloureusement. La revue, elle, examinait les faits avec plus d'objectivité. Le nombre des victimes officieusement recensées était astronomique, terrifiant. Il n'y avait que de rares rescapés, principalement ceux des malades qui avaient eu la « chance » de pouvoir se débarrasser de leur tatouage par une simple ablation d'un bras, d'une main ou d'une jambe, tous les autres avaient succombé aux perforations effrayantes nées du motif-piège enraciné dans leur épiderme...

Prise d'une subite envie de vomir, elle se leva, bondit dans le cabinet de toilette et se passa une serviette imbibée d'eau glacée sur le front, les joues. De retour dans la chambre elle chercha le téléphone pour commander un double cognac, en vain. La table de chevet tout à fait vétuste ne comportait qu'une sonnette d'appel ; elle n'eut pas le courage d'affronter une nouvelle fois l'obséquiosité mielleuse du garçon et reprit sa place au centre du nid de feuilles chiffonnées. Pour combattre la nausée qui s'emparait d'elle, elle se força à dépouiller méticuleusement la totalité des quotidiens rassemblés par le groom. Les plus récents s'attachaient à présenter le scandale des tatouages comme une affaire classée. Pour beaucoup, il ne s'agissait que d'une bavure industrielle supplémentaire : « une de plus, ni la première ni la dernière ! »

On sentait les éditorialistes blasés, lassés. L'actualité réclamait déjà de nouveaux sujets, des drames frais, des tragédies vierges !

Lise se massa les tempes, la migraine alourdissait son front. Ses paupières devenaient brûlantes, titres et colonnes se brouillaient sous ses yeux... Elle s'obligea à continuer, sautant de rubrique en rubrique. Le dernier journal passé au crible, elle

éteignit la lumière et s'allongea sur le couvre-lit, les bras étendus de chaque côté du corps. Les événements des jours précédents entamèrent une hallucinante course récapitulative dans son cerveau, accolant visages, images, gestes et phantasmes en une ronde insoutenable. Elle ouvrit la bouche, luttant contre l'horrible impression de suffocation qui rétrécissait sa gorge. « C'est fini ! » hoqueta-t-elle en serrant les genoux. « C'EST FINI ! »

... Mais elle n'arrivait pas à se persuader de la réalité du fait. L'auberge, le lit, la table de chevet avec sa ridicule petite lampe rose, ne parvenaient pas à opposer leur matérialité à l'univers onirique des ponts... Elle restait prisonnière du passé, des chaussées interminables, des vols de mouettes, des brouillards, de la chanson du vent dans les câbles de suspension, du...

« ASSEZ ! ». Elle se rendit compte qu'elle avait crié. Elle avait perdu la notion du temps : elle ne savait plus depuis combien d'heures ou de siècles elle occupait le centre du matelas. Le jour baissait, les rideaux retenaient la lumière, volant les dernières flambées de soleil. Lise se recroquevilla en position fœtale, les journaux émirent des bruits d'automne, des bruits de feuilles fanées... Elle oscilla un moment au bord du sommeil, puis sa conscience se dégagait de l'engourdissement. Des scènes aux couleurs d'incendie fusèrent sous ses paupières closes : DES VOLS DE MOUETTES S'ABATTANT SUR LES ZONES INDUSTRIELLES POUR Y PROPAGER LE VIRUS MIGRATOIRE... UNE FOULE EN MARCHE... DES HOMMES, DES FEMMES AUX VISAGES HAGARDS, QUI SE BOUSCULENT ET PIÉTINENT LEURS ENFANTS SANS MÊME S'EN APERCEVOIR. DES ROUTES PLEINES, DES MAISONS VIDES DONT PERSONNE NE FRANCHIT PLUS LE SEUIL, DES AUTOROUTES GROUILLANT DE MONDE, UNE ARMÉE DE MARCHEURS DÉSORGANISÉS, SANS CHEFS, SANS PILOTES, QUI AVANCE – sans autre but qu'avancer – LES PIEDS EN SANG, LES JAMBES ROMPUES DE FATIGUE... ET TOUT AUTOUR : LES CITÉS, LES BUREAUX, LES HOPITAUX, LES IMMEUBLES, LES MAGASINS... VIDES !

Définitivement désertés, saignés à blanc par la grande – l'ultime – migration !

Lise s'ébroua. Combien de mois, combien de semaines avant que de telles bouffées de cauchemar ne deviennent réalité ?

Avant que les mouettes, les poissons, les eaux polluées ne remontent vers les contrées habitées ?

L'hypothèse n'avait rien d'absurde : si les migrations animales s'amplifiaient, elles finiraient tôt ou tard par déborder le territoire des ponts, par se déplacer vers le nord, vers les grandes zones urbaines...

Ni Barney ni ses « employeurs » n'avaient songé à cette ironique conclusion ! Ils avaient voulu purger les villes de leur « trop-plein d'inutiles », alors que dans un futur proche on risquait fort d'assister à un dépeuplement généralisé ! SI L'ÉPIDÉMIE MIGRATOIRE COMMENÇAIT À SE TRANSMETTRE DE LOCALITÉ EN LOCALITÉ, AU HASARD DE LA DÉAMBULATION DES ANIMAUX, PUIS DES ÊTRES CONTAMINÉS, ON VERRAIT D'ICI PEU DES MILLIERS, DES MILLIONS D'HOMMES, DE FEMMES, SE JETER SUR LES ROUTES SANS BUT PRÉCIS ! Ce serait la fin de toute économie, de toute politique, DE TOUTE SOCIÉTÉ !

... Le début de l'ère du Mouvant prophétisée par Juvia... Une Apocalypse sans feu ni flammes, un écroulement où bombes et missiles n'auraient aucun rôle à jouer ! Le « Nomadisme Pathologique » allait défaire les villes, les États, les pays ! Brouiller toutes les cartes, et avec elles les notions de frontières, de souveraineté nationale ! Oui, d'ici quelques mois il n'y aurait plus rien, que des routes engorgées par une foule silencieuse et épuisée ! Un monde de marcheurs s'entrecroisant à l'infini, tournant en rond, revenant à leur point de départ pour mieux repartir au hasard !

C'était inévitable : sous peu l'humanité entamerait sa dernière et plus longue marche ! Lise éclata d'un rire hystérique ; brusquement, le futur lui apparaissait net, limpide... NOMADES ! Tous Nomades ! Elle dut se retenir pour ne pas hurler ce mot à pleins poumons. Oui, le nomadisme allait tout balayer, raser ce monde jaloux de son immobilité... et c'était bien ainsi !

Elle se roula sur le couvre-lit, le visage noyé au milieu des pages souillées d'encre grasse, le corps parcouru de frissons. Il n'y aurait pas d'échappatoire... Ni pour elle, ni pour EUX !

Luttant contre le vertige, elle se redressa, passa dans la salle de bains vétuste avec l'intention de prendre une douche. Elle

espérait que l'eau glacée viendrait à bout du déferlement d'images qui ravageait son cerveau.

Elle se dévêtit sans allumer le plafonnier, jeta ses vêtements n'importe où...

À peine l'eau avait-elle touché sa peau qu'elle songea qu'un jour – dans une semaine, dans un mois peut-être – elle sentirait inévitablement naître une démangeaison entre ses seins... La démangeaison ! Oui, elle imaginait déjà toute la scène : elle aurait un sursaut, couperait le jet et resterait un long moment immobile dans l'obscurité. Puis, lorsqu'elle aurait un peu discipliné les battements de son cœur, elle se sécherait avec un calme factice avant de marcher vers le miroir fixé au-dessus du lavabo... La lumière jaunâtre de l'ampoule tomberait alors sur ses épaules, accentuant le grain de sa peau. Le petit chat noir serait là, à mi-chemin des deux tétons érigés... Son beau noir brillant aurait pris un curieux aspect terne, fané. Le dessin paraîtrait recroquevillé, étriqué, et surtout, SURTOUT, IL NE BOUGERAIT PLUS...

Lise respira à fond, mais l'air refusa de pénétrer davantage dans ses poumons bloqués par l'angoisse.

« Allons, ma fille, pensa-t-elle avec une ironie forcée, ce jour-là ce sera la fin du parcours. Les autres commenceront peut-être à marcher, mais toi tu ne prendras pas le départ du marathon ! Après tout ce ne sera pas plus mal, tu n'as jamais vraiment apprécié le jogging, n'est-ce pas ? »

Timidement, du bout de l'index, elle chercha le tatouage... Elle connaissait bien les symptômes : un dessin anormalement sensible, comme rongé par une inflammation intérieure. Une immobilité lourde de menaces... N'y tenant plus, elle jaillit hors du bac et, ruisselante, courut vers la glace dont elle alluma le néon. Mais le chat noir sautillait toujours au-dessus de l'aréole de son sein droit, instable et merveilleusement mobile. Elle soupira... Les paroles de Nath lui traversèrent l'esprit : « Tu n'as qu'à coucher avec quelqu'un que tu détestes, et lui laisser le matou en pension... définitive ! »

Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? Peut-être parce qu'elle n'avait jamais rencontré personne qu'elle détestât vraiment... Personne à part Cazhel, mais Cazhel était trop méfiant pour

s'aventurer dans le piège... Alors ? Aurait-elle plus de chance au cours des semaines à venir ?

À MOINS... À moins que le chat ne venant à élire domicile sur son bras ou sa jambe, elle ne se décide à pratiquer une amputation aussi soudaine que rudimentaire ? Quelques-uns s'étaient tirés d'affaire de cette manière... Mais tenait-elle assez à la vie pour tout affronter ? Et plus particulièrement pour assumer l'usage d'un corps désormais mutilé ? Pour supporter à chaque instant la vue d'un moignon violacé, hideux ? Non, sûrement pas, elle ne s'en devinait pas le courage...

De toute façon, elle ignorait tout de la durée du sursis accordé par Barney... Six mois, un an ? Il était fort probable que le petit homme au visage de cocker dépressif n'en avait jamais rien su.

Elle fixa son reflet dans le miroir tavelé. Elle était dans les mains du hasard...

Elle éteignit la lumière. Subitement elle avait très froid.

CHAPITRE XIV

Mikofsky buvait une bière, accoudé au comptoir. La mousse recouvrait sa moustache, et Lise lui trouva l'air d'un chien écumant. Un peu en retrait, Santäl examinait les diodes clignotantes d'un juke-box vétuste, les yeux pleins d'une crainte respectueuse.

— C'est arrangé, chuchota le scientifique en se penchant vers la jeune femme, j'ai pu louer une camionnette et obtenir un contact avec l'université. Un vieux copain qui me croyait mort, il dirige le département d'ethnobiologie, il nous attend avec impatience...

Il fit une pause, but une gorgée de bière pour dissimuler sa gêne...

— Pour les tatouages, rien de nouveau, ajouta-t-il enfin, ils pataugent tous. Je... je suis désolé. Je vous promets de plancher là-dessus dès qu'on m'aura attribué un labo. Vous savez, je ne suis pas mauvais dans mon genre, il est possible que...

Elle le fit taire en posant doucement ses lèvres sur les siennes. Il eut un sursaut et demeura statufié. Dehors la nuit tombait, l'obscurité encerclait la ville, gommant les maisons les unes après les autres. Lise s'adossa au zinc, elle n'avait plus peur. Plus peur du tout... Un calme étrange l'envahissait peu à peu.

— Mathias, murmura-t-elle soudain, l'antidote des Morhads... Vous savez, ce sérum censé développer l'instinct de territorialité ? Vous en connaissez la composition ?

Mikofsky haussa les sourcils, perplexe.

— Mon Dieu non ! D'ailleurs je n'y ai jamais cru... Et puis les Morhads sont tous au fond du marécage aujourd'hui. Si cette formule a vraiment existé, il faudra des années pour en retrouver le secret ! Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour rien... Par curiosité.

Elle se hissa au sommet d'un tabouret, commanda un cognac. Elle se rappelait le mémoire illisible que Rilk avait confié à David, qu'était-il devenu ? Le zoologue l'avait glissé dans son sac... Mais les équipements étaient restés au sommet du pylône lorsque Mikofsky avait jeté son providentiel filin... En ce moment même, les lithophages devaient achever de les digérer ! Elle étouffa un rire nerveux. « Nomades ! » Le mot brasilla dans son esprit avec une intensité presque douloureuse. Elle regarda les buveurs. ILS NE SAVAIENT PAS ! Personne ne soupçonnait rien ! Personne ne songeait au grand exode qui se préparait dans l'ombre, à l'insu de tous ! Un jour, la vérité s'abattrait sur eux, le feu de la marche leur brûlerait les jambes... L'ère du Mouvant entamerait son règne. Que serait-elle ? Une étape initiatique peut-être ? Une épreuve dont l'humanité sortirait assagie ? Pourquoi pas !

— Mathias...

— Oui ?

— Vous avez conservé vos jumelles ?

Le gros homme fouilla dans le sac qu'il portait en bandoulière, en tira un étui de cuir marqué d'un matricule au pochoir.

— Tenez...

Elle fit sauter le fermoir, marcha vers la fenêtre. Mais il faisait déjà trop sombre. Elle se promit que le lendemain, dès le lever du soleil, elle détaillerait le profil des montagnes pour y découvrir les nouveaux jalons destinés aux Dieux Aveugles. Tout de suite après, sa propre avidité la troubla, et – une seconde – elle se demanda si, en définitive, *elle n'enviait pas Cazhel... ?*

FIN